
UN PROPHETE A PARLE (Ben-Ezra)

Un Prophète a parlé

Ben-Ezra

Nouveaux Commentaires des Prophéties
de Daniel, de l'Antichrist
et " les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre "

Adaptation et notes de A. ANATOMARCHI

En Dépôt

Mademoiselle M. BRUNISHOLZ
Bonne-s-Menoge (H.-S.)

TABLE DES MATIERES

- [Avis AUX LECTEURS](#)
- [AVANT-PROPOS](#)
- [I° PARTIE](#)
- [LE COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE](#)
- [Explication de la Statue](#)
- [Premier Empire](#)
- [Deuxième Empire](#)
- [Troisième Empire](#)
- [Quatrième Empire](#)
- [La pierre qui frappe](#)
- [Conclusion](#)
- [II° PARTIE](#)
- [LE CHAPITRE VII DU LIVRE DE DANIEL](#)
- [Première Bête](#)
- [Deuxième Bête](#)
- [Troisième Bête](#)
- [Quatrième Bête](#)
- [Mort de la quatrième Bête ; ses conséquences.](#)
- [III° PARTIE L'ANTICHRIST](#)
- [Monarchie universelle de l'Antichrist](#)

- [Conception nouvelle de l'Antichrist](#)
- [L'Antichrist](#)
- [Définition de l'Antichrist](#)
- [L'Antichrist dans l'Apocalypse](#)
- [Notion nouvelle de l'Antichrist](#)
- [La onzième «corne»](#)
- [Quelques réflexions complémentaires](#)
- [La Bête aux deux cornes](#)
- [La marque de la Bête](#)
- [La Femme assise sur la Bête](#)
- [L'homme de péché](#)
- [IV° PARTIE](#)
- [I. - De NOUVEAUX CIEUX ET UNE NOUVELLE TERRE](#)
- [II. – DE NOUVEAUX CIEUX ET UNE NOUVELLE TERRE](#)

AVIS AUX LECTEURS DE LA DEUXIEME EDITION

En juillet 1934, le regretté Pasteur ANATOMARCHI faisait paraître «Ben Ezra », étude sur les prophéties de Daniel et de l'Antichrist. Cette étude était presque inconnue du protestantisme de langue française, mais elle fut très vite achetée par les chrétiens intéressés par le retour du Seigneur, et je crois que c'est le manque de moyens qui empêcha M. A. Antomarchi de faire une édition plus importante.

Il a achevé sa carrière le 28 septembre 1952 et j'ai pu seulement rééditer « Rome face à l'Evangile » en 1957. Ce livre sera bientôt épuisé et, à vues humaines, plus réédité.

Voici qu'après une trentaine d'années, « Ben Ezra » va paraître à nouveau, grâce à quelques ferventes chrétiennes qui ont à coeur de remettre en lumière ce commentaire si nécessaire en nos temps troublés. C'est avec une grande joie que je les aiderai, dans la mesure de mes forces, à mener à bien ce modeste travail, qui est pour la seule Gloire de Dieu.

Que la riche bénédiction du Seigneur repose sur ce livre, fruit de longues études de son humble et fidèle serviteur.

Mlle Berthe CHAUVINC, belle-soeur du Pasteur Antomarchi, Retraite Cauzid, LIVRON (Drôme).

AVANT-PROPOS

Bien que ces commentaires de J. Ben-Ezra, sur les prophéties de Daniel et sur l'Antichrist datent déjà de plus d'un siècle et demi, ils n'en sont pas moins totalement inconnus du public, et pour ainsi dire inédits.

Deux éditions espagnoles complètes de l'oeuvre de Ben-Ezra furent à l'origine publiées, l'une à Paris et l'autre à Londres. Cette dernière, en quatre volumes, comptant au total près de deux mille pages, fut imprimée par Charles Wood, Poppin Lane, Fleet Street, en 1816, et éditée par Manuel Belgrano, représentant diplomatique de la République Argentine. Ce dernier négociait à cette époque la reconnaissance, par le gouvernement britannique, de l'indépendance de son pays qui venait de secouer le joug de l'Espagne.

L'apparition de cet ouvrage fut saluée avec enthousiasme, aussi bien dans les milieux littéraires que dans les milieux religieux, et produisit une grande impression.

Des membres du clergé, en grand nombre, embrassèrent les vues de Ben-Ezra, et si la latitude de les propager leur eût été laissée, il n'est pas douteux que la conséquence en aurait été un réveil religieux de l'Eglise d'une incalculable portée.

Qui était Ben-Ezra ?

J.-J. Ben-Ezra n'était que le nom de plume de Manuel Lacunza, né à Santiago du Chili en 1731. Son père était Juif, il tenait un commerce et vit d'un œil indifférent le jeune garçon fréquenter un établissement d'éducation jésuite. Quand Manuel eut atteint l'âge requis, il entra dans la Compagnie de Jésus.

Sur ces entrefaites, les Jésuites furent chassés du Chili et allèrent se réfugier à Imola, en Italie. C'est là que, vers 1793, Ben-Ezra publia son oeuvre capitale, intitulée : La venue du Messie en gloire et en majesté. Durant plusieurs années, cette oeuvre avait circulé en manuscrit. Les pages que nous allons présenter au lecteur sont extraites de cet ouvrage.

« Le but que je me suis assigné — écrit l'auteur dans sa préface — est, en premier lieu, de réveiller les prêtres, de les obliger à secouer la poussière de leur Bible, de les convier à une nouvelle étude, à une étude plus attentive, plus profonde, du livre divin. Car, bien qu'étant le livre propre du sacerdoce, tout comme sont propres à n'importe quel artiste les instruments de son art, la Bible paraît leur être le plus inutile de tous les livres. Quel bien ne pourrions-nous pas attendre de cette nouvelle étude si elle était entreprise par tous les prêtres instruits, par tous ceux qui se sont constitués les maîtres et docteurs de l'Eglise !... »

Près d'un siècle et demi s'est écoulé depuis que cette oeuvre immense a vu le jour, sans que, jusqu'ici, les sages conseils ou le bel exemple de Lacunza aient réussi à produire l'effet

désiré. Il paraît évident que le bon abbé a manqué son but. Si, au lieu de parler aux docteurs de l'Eglise, il se fût adressé à la masse, il est très possible que son travail eût porté d'autres fruits, plus nombreux et meilleurs.

C'est cette erreur de tactique que nous nous proposons de réparer en publiant de nouveau en style populaire, quelques-uns des chapitres notoires de l'oeuvre de Lacunza, dont le talent et les connaissances remarquables le classent parmi les plus savants spécialistes en pénétration des Ecritures prophétiques, et dont les conclusions, si magistralement développées, peuvent difficilement être réfutées.

Ben-Ezra était aussi un fervent de l'astronomie. C'est au cours d'observations qu'il mourut victime d'un accident, en 1801.

Un rarissime exemplaire de l'oeuvre de Ben- Ezra est venu en la possession de M. W. Smart, de Los Angeles, Californie, qui en a publié de longs extraits en anglais et en espagnol.

C'est à sa bienveillance et à sa généreuse autorisation que nous devons de pouvoir publier les pages qui suivent.

Qu'il trouve ici l'expression émue de notre gratitude.

Un mot reste à dire de la traduction.

Aidé d'un ami, que sa modestie m'empêche de nommer, connaissant à fond l'espagnol, langue de mon grand-père maternel, nous avons pu en venir à bout. Nous la garantissons aussi fidèle que possible. Mais elle n'est pas mot à mot. Superposer un mot français à un mot espagnol n'eût pas été une traduction, mais bel et bien une trahison. C'est ainsi que l'on n'a pas hésité à faire sauter mainte épithète, maint adjectif, maint superlatif, dont, on le sait, l'espagnol est prodigue, mais qui eussent gêné le lecteur français.

Aussi, dans un ouvrage où ce sont les choses qui ont une valeur absolue, puisqu'elles se réclament de l'Ecriture, on ne peut prêter aux mots qu'une valeur relative ; on ne leur demande que de laisser à l'idée son sens vrai.

Rendre exactement la pensée de Ben-Ezra, c'est ce à quoi l'on a scrupuleusement, et avant tout, visé.

La Bâtie-Rolland, Juillet 1934.

PREMIERE PARTIE

Le colosse aux pieds d'argile

Le monarque chaldéen Nébucadnetzar, vivait au VI^e siècle avant Jésus-Christ.

Les événements prophétiques contenus dans le songe extraordinaire qu'il eut au cours de son règne, événements qui se déroulent du début de celui-ci jusqu'en des temps futurs encore, couvrent une durée de plus de vingt-cinq siècles. Sur ce songe plein de mystère, interprété en partie seulement par le prophète Daniel, des centaines, des milliers, de commentateurs ont pâli sans parvenir à en donner une explication qui fût corroborée en tous ses détails par l'histoire. Le voile qui, sur les points les plus importants, en cachait le sens, a été entièrement levé, vers la fin du XVIII^e siècle, par Ben-Ezra. La révélation que le Saint-Esprit lui en a donnée éclaire merveilleusement les événements historiques qui se sont déroulés depuis 2.500 ans, en particulier les temps actuels, confirmant de la façon la plus péremptoire la sûreté, l'infailibilité des prévisions divines.

Pour la commodité du lecteur, nous reproduisons ici ce songe, que nous transcrivons littéralement de la version de l'abbé Crampon (Les citations de l'Écriture sont tirées, à peu près toutes, de la version de l'abbé Crampon.) : « Toi, ô roi, tu regardais, et voici une grande statue, immense et d'une splendeur extraordinaire ; elle se dressait devant toi, et son aspect était terrible.

« Cette statue avait la tête d'or fin, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Tu regardais, jusqu'à ce qu'une pierre se détacha sans main, frappa la statue à ses pieds de fer et d'argile et les brisa. Alors, furent brisés en même temps le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, et ils devinrent comme la balle qui s'élève de l'aire en été, et le vent les emporta sans qu'il en restât aucune trace ; et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre. Voici le songe ; ce qu'il signifie, nous allons le dire devant le roi.

« Toi, ô roi des rois, à qui le Dieu du ciel a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire, à qui Dieu a livré, en quelque lieu qu'ils habitent, les enfants des hommes et les bêtes des champs et qu'il a fait dominer sur eux tous, c'est toi qui es la tête d'or. Après toi, il s'élèvera un autre royaume, moindre que toi, puis un troisième d'airain qui dominera sur toute la terre. Un quatrième royaume sera fort comme le fer ; de même que le fer écrase et brise tout, ainsi, pareil au fer qui met en pièces, il écrasera et mettra en pièces tous les autres. Si tu as vu les pieds et les orteils en partie d'argile de potier et en partie de fer, c'est que ce sera un royaume divisé ; il y aura en lui de la solidité du fer selon que tu as vu du fer mêlé à l'argile. Mais comme les orteils des pieds étaient en partie d'argile, ce royaume sera en partie fort et en partie fragile. Si tu as vu le fer mêlé à l'argile, c'est qu'ils seront mêlés de semences d'hommes ; mais ils ne tiendront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne peut s'allier avec l'argile.

« Dans le temps de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit et dont la domination ne passera pas à un autre peuple. Il brisera et anéantira tous ces royaumes- là et lui-même subsistera à jamais, selon que tu as vu qu'une pierre s'est détachée de la montagne sans main et qu'elle a brisé le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or. Le grand Dieu a fait connaître au roi ce qui arrivera dans la suite ; le songe est véritable et sa signification certaine (Livre de Daniel, chap. II, v. 31 à 45.1). »

LAISSONS MAINTENANT PARLER BENEZRA

(A partir d'ici, nous donnons le texte même de Ben-Ezra, et, si nous reprenons la parole, ce sera uniquement sous forme de notes du traducteur. - (N. d. t.)).

Ce songe extraordinaire contient l'une des plus grandioses prophéties des Saintes Ecritures. Son interprétation historique est, comme on va voir, facilement vérifiable. Il n'est pas possible d'en faire une étude attentive sans une profonde émotion.

Il fut donné au prophète Daniel d'entrevoir et d'identifier, représentés par une colossale et effrayante statue composée de quatre métaux différents, les quatre plus célèbres royaumes du monde (du monde alors connu), ou plus exactement les quatre plus célèbres dominations politiques de l'histoire, et cela sur une durée de plus de vingt-cinq siècles.

Le caractère propre de chacun de ces royaumes, ou dominations, est fixé d'une telle manière qu'il est impossible de les confondre. Et la destruction, encore dans le futur, de la quatrième, figurée par le coup que porte aux pieds de la statue une « pierre » mystérieuse, — que ne touche aucune main humaine, et qui se change aussitôt en une montagne immense, — cette destruction est telle que la statue vole en poussière qu'emporte le vent.

Quant à la « pierre », avons-nous dit, elle devient une gigantesque montagne qui couvre la terre entière.

Voici l'explication que le prophète donne de ce songe :

— Les quatre métaux différents dont la statue se compose représentent quatre Empires, ou formes de gouvernement, appelés à jouer successivement un rôle de premier plan dans le monde. Le premier de ces Empires, symbolisé par la tête d'or, est, dit-il, celui-là même que venait de fonder le grand Nébucadnetzar par ses prodigieuses autant que rapides conquêtes.

Des trois Empires, le prophète dit simplement que, le second, figuré par la poitrine d'argent, « sera moindre que le premier » ; que le troisième, d'airain, « dominera sur toute la terre ». Sur le quatrième, le prophète s'étend beaucoup plus longuement : « Il sera fort comme du fer, il ne fera qu'écraser et semer des ruines..., il sera divisé... »

Telles sont les explications du prophète. A nous de chercher à les compléter. L'histoire seule, évidemment, peut faire la preuve que la prophétie cadre bien, dans tous ses détails, avec les empires ainsi dépeints.

Mais cette pierre mystérieuse qui se détache soudain, mue par une puissance invisible, qui frappe aux pieds la statue et la met en pièces, cette pierre, qu'est-elle ? C'est le sens de cette pierre qui donne la clé de tout le reste de la prophétie.

EXPLICATION DE LA STATUE

Nombreuses sont les explications qui en ont été données. Il en existe une, en particulier, que l'on pourrait appeler traditionnelle, et qui, malgré ses invraisemblances, ses contradictions, a réussi à rallier l'unanimité des suffrages.

Et l'on se demande pour quelle raison les commentateurs et docteurs de l'Eglise se sont invariablement tenus à cette interprétation, alors que l'Écriture, aussi bien que l'histoire, s'inscrivent en faux contre elle.

Nous ne voyons qu'une raison à cette attitude. Cette raison, toutes proportions gardées, nous paraît celle qui fit agir Hérode quand il décréta le massacre des enfants de Bethléem, lors de la naissance de Jésus : c'est la peur, la grande peur du Royaume encore à venir que doit fonder sur la terre le Messie.

C'est qu'en effet le système d'explications des docteurs de l'Église exclut l'idée de ce Royaume. Bien que les prophéties nous l'annoncent et nous le représentent, la pensée de ce Royaume provoque chez les commentateurs officiels de l'Eglise un trouble, une frayeur, une fureur même qui, bien que religieuse et sacrée, n'en a pas moins fait périr beaucoup d'innocents ! Oui, des passages en grand nombre de l'Écriture se trouvent, du fait de cette explication traditionnelle, tordus, amputés, écartelés, aussi bien dans leur sens propre et littéral, que dans le sens symbolique et dans le sens logique, le sens en dehors duquel ils cessent d'être. Ce Royaume, ces commentateurs, l'ont véritablement en horreur.

Mais que faire de tant de passages embarrassants ? Les supprimer ? C'était impossible. Alors, une solution a été imaginée, un expédient, plutôt. Jugez :

On a interverti l'ordre des quatre Empires figurés par la Statue, en même temps que l'on partageait en deux le premier, et l'on a intercalé le cinquième, la grande montagne, à l'endroit où il était le moins gênant.

Pour l'interprétation du premier Empire, pas l'ombre d'une difficulté, puisque le prophète Daniel le désigne expressément. Tout le monde ici est d'accord.

Mais la grande préoccupation des interprètes est aussitôt allée au quatrième. Et leur choix s'est fait, non pas tellement à cause de tel signe équivoque, qui peut donner crédit à leur affirmation, que parce qu'ils ont décidé que l'Empire romain durerait jusqu'à la fin du monde.

Or, rien n'est plus contraire aux faits.

Partant donc de cette certitude que le premier Empire était, comme le dernier, de toute évidence connu, ils n'avaient plus qu'à identifier les empires intermédiaires.

Mais comme entre l'Empire de Nébucadnetzar et l'Empire romain ne se trouvait que l'Empire grec, il n'y avait qu'un parti à prendre : partager en deux tronçons — au reste, fort inégaux, — le premier royaume, en appelant le premier de ces tronçons : Empire babylonien, ou chaldéen ; et l'autre, Empire médoparse.

Et ceci fut fait au temps de Théodose, quand l'Empire romain était à l'apogée de sa puissance et de sa splendeur, semblant réunir toutes les garanties d'une durée éternelle. Cette idée s'est tellement enracinée dans les esprits qu'elle a fini par avoir force de loi (Les commentateurs protestants des XIX^e et XX^e siècles, Darby en tête, et ceux qui ont suivi, n'ont pas fait de grands efforts d'imagination pour trouver autre chose. Ils se sont tout simplement mis à la remorque des commentateurs catholiques. - (Note du traducteur.)).

Tâchons maintenant d'entrer dans le point de vue des docteurs, mais sans perdre des yeux le texte sacré.

On dit : Le premier Empire est celui des Babyloniens, ou Chaldéens, dont le règne finit sous Baltasar, qui avait succédé, après l'interrègne d'Evilmérodach, à Nébucadnetzar. On confond d'habitude Evilmérodach et Baltasar. Mettons que ces deux n'en fassent qu'un, — et rien n'est moins certain. Ainsi, le premier Empire n'aurait eu que deux monarques. C'est peu pour une tête d'or, et du meilleur.

Ici, une question se pose : Ce premier Empire, se limitait-il à la Chaldée ? De toute évidence, non.

La Chaldée n'était que le centre de l'Empire babylonien, avec sa capitale Babylone. Mais, la domination de l'empereur s'étendait à tous les royaumes, principautés et seigneuries, allant de l'Inde à l'Égypte. Sans recourir à l'histoire profane, l'Écriture même nous le dit. C'est ainsi que, sous le règne de Nébucadnetzar, les captifs de Jérusalem et de Judée sont déportés non seulement en Chaldée mais encore en Médie et en Perse (Esther I, 3 ; III, 8). Le second livre des Machabées, chap. I, v. 19, le mentionne également. Tous ces détails nous seront des plus utiles.

Le second Empire, figuré par la poitrine et les bras d'argent, c'est, nous dit-on, l'Empire médo-perse. Darius, Mède, et Cyrus, Perse, conquièrent Babylone, ajoutant la Chaldée à leurs propres états.

Mais voici une grosse difficulté : cet Empire serait ainsi manifestement beaucoup plus grand que le premier. Or, la prophétie dit nettement : « Après toi, il s'élèvera un autre Empire moindre que toi... » On pense échapper à ce démenti de l'Écriture en disant que ce « moindre » fait allusion non à la quantité mais à la qualité. Malgré l'extrême violence infligée

au sens de ce texte et que l'histoire est loin de justifier, Darius, et surtout Cyrus, n'étant en rien inférieurs à Nébucadnetzar, les commentateurs se déclarent satisfaits.

Le troisième Empire, figuré par le ventre et les cuisses de la statue, on veut que ce soit celui des Grecs, fondé par Alexandre.

Mais, comment ? L'empire grec est indiscutablement le plus petit des quatre. Par quel tour de force peut-on lui appliquer le caractère particulier indiqué par la prophétie : « Puis un troisième, d'airain, qui dominera sur toute la terre »

Enfin, le quatrième Empire.

Celui-ci, prétend-on, ne peut être que l'empire romain. La prophétie dit, en effet : « Il sera fort comme du fer ».

Si le texte de la prophétie se bornait à ces cinq mots, s'il ne donnait pas à ce quatrième Empire d'autres signes et caractéristiques propres et qui ne peuvent convenir à l'empire romain, on n'insisterait pas. Mais on a vraiment trop beau jeu à contester cette désignation, car à aucune époque de son histoire, l'empire romain n'a correspondu aux caractères particuliers que donne la prophétie au quatrième Empire.

Voici maintenant l'explication que l'on propose pour ces quatre Empires :

PREMIER EMPIRE

Le premier Empire, c'est donc celui que fonda Nébucadnetzar, par ses armes toujours victorieuses, soumettant à son pouvoir tous les royaumes et seigneuries connus en ce temps-là dans tout l'Orient. Pour cette raison, le prophète Daniel l'appelle roi des rois, titre qui concorde parfaitement avec ce que dit l'Eternel par Jérémie « Ainsi parle l'Eternel des Armées, Dieu d'Israël : C'est moi qui, par ma grande puissance et par un bras étendu, ai créé la terre, les hommes et les animaux qui la couvrent, et je l'ai donnée à qui une plaisait. Or,

maintenant, je livre tous ces pays au pouvoir de Nébucadnetzar, roi de Babylone. Et tous les peuples le serviront... » (Jérémie XXVII, 4-7).

Ce seul passage de l'Écriture pourrait suffire, sans recourir à l'histoire profane, pour démontrer que le premier Empire est bien celui que symbolise, dans toute sa véritable étendue, la tête d'or. De même, il est évident, tant au point de vue de l'Écriture que de l'histoire, que cet Empire ne fut modifié en aucun point essentiel lorsque Darius, Mède, secoua le joug de Baltasar et s'empara de sa capitale.

L'unique nouveauté a été que la dynastie de cet Empire fut changée, et que Darius, Mède, ayant renversé Baltasar, Chaldéen, devint roi de Babylone et autres lieux. Ainsi le dit textuellement Daniel : « Cette même nuit, Baltasar, le roi chaldéen, fut mis à mort, et Darius, le Mède, reçut la royauté à l'âge de 62 ans. » (Daniel V, 30, à VI, 3).

C'est exactement comme si l'on disait : A la mort de Carlos II, roi d'Espagne, de la Maison d'Autriche, Philippe V, Français, de la Maison de Bourbon, lui succéda dans le royaume. Quel royaume ? N'est-ce pas toujours l'Espagne ? De sorte que, pas plus que Philippe V, montant sur le trône d'Espagne, ne fonda un royaume nouveau à l'extinction de la dynastie de Charles-Quint, pas davantage Darius, le Mède, en s'asseyant sur le trône de Babylone, ne fonda un nouvel empire (C'est également ce qui se passa lorsque, en 752, le plus puissant des maires du palais d'Austrasie, Pépin le Bref, fit sauter le roi mérovingien du temps, et fonda la dynastie des Carolingiens. La France ne change pas de nom pour cela, elle reste toujours la France. De même, lorsque les Carolingiens sont supplantés en 987 par les Capétiens. - (N. d. t.)).

Daniel le dit encore en termes précis :

La première année de Darius, fils d'Assuérus, de la race des Mèdes, qui fut fait roi du royaume des Chaldéens... » (Daniel IX, 1.) Le royaume des Chaldéens demeure donc royaume des Chaldéens, mais avec, à sa tête, le chef d'une dynastie différente, Darius le Mède (En bonne logique, les commentateurs traditionnalistes devraient également dire que lorsque Cyrus le Perse renversa Astyage, roi des Mèdes, et régna seul à Babylone, ce fut encore un nouvel empire qui se fonda. — (N. d. t.)). Et ce royaume, figuré par la tête d'or de la statue, dure jusqu'à Darius Codoman, dernier roi de Perse (an 331), vaincu par Alexandre. Que l'on appelle ce royaume, des Chaldéens ou des Mèdes, il importe peu, ou point. Les noms ne changent rien aux faits. La religion, les moeurs, les lois, l'Empire, en un mot, demeurent les mêmes, et c'est ainsi que nous voyons Artaxerxès, près de cent ans après Cyrus, appelé par Néhémie : roi de Babylone (Néhémie XIII, 6).

Il est donc démontré que le deuxième Empire n'est pas le royaume médo-perses.

DEUXIÈME EMPIRE

Le deuxième Empire, catalogué troisième par nos docteurs, ne peut être que celui des Grecs, aussi bien du fait qu'il a été moins important que le premier - ce qui concorde avec la prophétie - que de par sa constitution même : la poitrine et les bras de la statue. La poitrine, c'est le corps principal de la Grèce ; et les bras, ce sont les deux branches du royaume, l'une s'étendant en Europe jusqu'à la Macédoine, l'autre allant en Afrique, jusqu'à l'Égypte.

On peut difficilement dire que ce fut Alexandre qui le fonda. Celui-ci ne fit que détruire, sans édifier ; traversant l'Asie comme un fou furieux, il pillait, massacrait, il amoncela les ruines, n'ayant aucun plan arrêté, si bien que, peu avant sa mort, il fit de toutes ses conquêtes autant de parts qu'il avait de capitaines favoris, lesquels essayèrent tous de se faire couronner rois (Machabées I, 7-10).

Peu de jours après, la discorde commença entre les nouveaux rois, et quatre prétendants restèrent seuls en présence : Antigone, Séleucus, Ptolémée et Cassandre.

Le plus habile, Séleucus, fut le véritable chef de l'Empire, mais Empire combien réduit, et différent du premier - la tête d'or - en étendue, en population, en coutumes, en lois, et par la langue même.

TROISIÈME EMPIRE

Il n'y a pas à douter que le troisième Empire fut l'empire romain. Les signes particuliers : « un troisième royaume, l'airain, qui dominera sur toute la terre » (Daniel II, v. 39) désignent, comme par son nom, cet empire. De quel empire, sinon de l'empire romain, pouvait-il être dit avec vérité : il dominera sur toute la terre (la terre connue) ?

Considérez cet empire au temps d'Auguste, ou de Trajan, ou de Constantin, ou de Théodose. Il est si puissant qu'il enserme dans son ventre tous les royaumes à demi-barbares de la vieille

Europe, de l'Angleterre à l'Afrique, de l'Espagne à l'Asie, avec toutes les îles de la mer. Il est non seulement dur et très résistant, mais il est encore sonore - d'airain. En effet, il assujettit tant et tant de peuples différents, non seulement par les armes, mais simplement même par le bruit et l'éclat de son nom.

«Le ventre et les cuisses d'airain », dit le prophète. Et c'est là encore une caractéristique de l'Empire romain qui se partage à un moment donné en Empire d'Occident et Empire d'Orient.

QUATRIÈME EMPIRE

De même que l'Empire grec fut édifié sur les ruines du premier Empire, de même que l'Empire romain le fut sur les ruines du second, de même exactement le quatrième Empire s'édifia sur les ruines de son prédécesseur.

Que suffit-il pour apercevoir ce quatrième et dernier Empire avec toute la clarté voulue, et aussi tous les signes particuliers ? Il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder l'état actuel des choses ; il suffit de regarder cet assemblage de pays que renfermait la statue dans son ventre : Portugal, Espagne, France, Angleterre, Belgique, Hollande, Allemagne, Hongrie, Autriche, Pays balkaniques, Italie, Grèce, soit près des trois quarts de l'Europe ; puis l'Asie Mineure, avec tous ses états et royaumes : Syrie, Mésopotamie, Palestine, les trois Arabies, la Chaldée, la Perse, la Turquie, l'Égypte, toute l'Afrique du Nord, toutes les îles de la Méditerranée. Tout cela était compris dans l'empire romain. Et qu'est-ce devenu maintenant ?

Tournons les yeux vers la prophétie, et étudions-la bien.

Ce quatrième Empire, nous allons le voir avec une telle précision, une telle netteté, qu'il nous sera impossible de douter, quelque violence que nous fassions à nos yeux, comme à notre raison.

Ce quatrième Empire, de fer d'abord, commença au cinquième siècle de l'ère chrétienne lors de la formidable poussée de peuples appelée : l'invasion des Barbares.

Comme un torrent impétueux, ces peuples se ruèrent partout, inondèrent, démembrèrent et mirent en pièces toutes les provinces de l'Empire romain qui se disloqua, s'effondra. Ou, selon l'image même de la prophétie : « De même que le fer écrase et brise tout, ainsi, pareil au fer qui met en pièces, il écrasera et mettra en pièce tous les autres. » (v. 40). Et, en effet, cette multitude innombrable de guerriers : Francs, Burgondes, Suèves, Vandales, Avars, Magyars ou Hongrois, se précipitèrent, les uns à l'Orient, les autres à l'Occident, brisant, broyant tout. C'est le premier signe : « de même que le fer écrase et brise tout ».

Après cette destruction presque universelle, ces mêmes guerriers se partagèrent les territoires envahis et formèrent à eux tous un Empire nouveau, un système de domination totalement différent des trois premiers. Et c'est la partie inférieure de la statue, les pieds du colosse.

Mais où se trouve-t-il, cet Empire ? Quel est-il ? Quel est son nom ?

Cet Empire, c'est l'état de choses politique actuel, correspondant exactement au second signe indiqué par la prophétie : « il sera divisé ».

C'est un Empire sous de nombreuses têtes, composé de multiples États, - dix, chiffre symbolique de plénitude humaine, - c'est un Empire dont les parties, en même temps qu'elles sont associées, comme les orteils des pieds, en même temps qu'elles commercent entre elles, se viennent mutuellement en aide, ne fusionnent pourtant jamais, de manière à reconstituer, au profit de l'une d'entre elles, l'hégémonie politique d'autrefois, l'hégémonie du défunt Empire romain.

Ces parties composent un tout, mais, malgré cela, maintiennent farouchement leur indépendance. En un mot, cet Empire est « divisé ». Ainsi, chaque État constitue une pièce indépendante du tout ; néanmoins, il forme avec les autres, inconsciemment d'ailleurs, et comme malgré lui, une sorte de bloc dont les parties ont en commun certains intérêts, certaines lois générales, nécessaires à la vie de la collectivité.

Un mot explique parfaitement, et définit, cet étrange assemblage, c'est le mot : équilibre - l'équilibre européen - absolument indispensable, non seulement pour que les parties ne se

détruisent pas entre elles, mais pour qu'elles se soutiennent à des moments donnés, en vue de l'intérêt de tous.

Il n'y a donc pas à craindre qu'une des parties de l'agrégat devienne un jour tellement puissante qu'elle assujettisse les autres et les absorbe, - ce qui fausserait la prophétie.

Non, de point en point, la prophétie s'accomplira infailliblement, parce que Dieu a parlé, et les parties mêmes qui composent ce tout singulier auront bien grand soin dans l'avenir, comme elles l'ont eu dans le passé, de maintenir leur indépendance et de rester « divisées » (Quand on songe que cette explication a été donnée vers 1780-90, on est encore plus frappé de l'étonnante clairvoyance de Ben-Ezra, clairvoyance dépassée infiniment encore par la sûreté de précision de la prophétie de Daniel et des oracles divins. On pouvait lire dans Le Temps du 7-1-1933: « De même que notre corps, lorsqu'il est en bonne santé, recèle les microbes les plus destructeurs, de même la guerre est un microbe passionnel qui vit à l'état latent dans l'organisme mondial... La paix n'est pas autre chose qu'un équilibre. » - (N. d. t.)).

Le prophète dit plus, et ceci constitue le troisième caractère de cet Empire : « Cet Empire sera en partie fort et en partie fragile. Cela tient à ce que le fer est mélangé à l'argile dans les pieds de la statue. »

Or, que nous apprend l'histoire ? Que, malgré l'agitation, malgré le bouillonnement perpétuel de tous ces Etats, malgré les coups terribles qu'ils se sont portés, rien n'est survenu qui affectât le caractère de chacun. Que de guerres sanglantes et longues, que de batailles sur terre, sur mer, que de machines, que d'inventions, que de ruines ! Il semble souvent que certains de ces Etats vont en absorber d'autres. Mais non. La suite démontre bien vite l'exacte affirmation de la prophétie : « Cet Empire sera divisé ; il sera en partie fort et en partie faible. »

Quatrième caractère : « Le fer et l'argile seront mêlés de semences d'hommes (Ou, comme traduit la version du Rabinat français : « se mêleront par des alliances humaines, mais sans qu'elles s'attachent solidement l'une à l'autre ». « De mariages », disent d'autres versions.) ». Ces parties, ou États particuliers (fer et argile), qui composent le quatrième Empire, se rapprocheront souvent par ce genre d'union qui paraît le plus indissoluble : le mariage. Mais elles n'en resteront pas moins divisées. Ce caractère est si évident, il est si conforme aux faits, qu'il n'a besoin d'autre explication qu'une étude sommaire de l'histoire.

Lorsque l'on vit, par exemple, Philippe II, d'Espagne, contracter mariage avec la reine d'Angleterre, on put supposer que ces deux royaumes, durs et solides, allaient fusionner et n'en former qu'un seul. On sait qu'il n'en fut rien (Pas plus que le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche ne permit de réaliser l'hégémonie rêvée... - (N. d. t.))

En résumé, dès que cet Empire se dégagea des ruines amoncelées par les Barbares, il fut « divisé ». Les parties qui le composaient, bien que toutes issues de la même origine, le fer, bien que voisines, toutes, et associées, comme sont les orteils du pied, divisées elles étaient, divisées elles demeurèrent, malgré tous les efforts tentés pour les amalgamer. On n'a jamais pu, jusqu'ici, on ne le pourra jamais, faire de toutes ces parties un Empire semblable aux trois premiers, un Empire ayant un seul chef, un Empire unique, sous une seule autorité (Le quatrième « Royaume » compte donc deux périodes distinctes : une de destruction, celle où il est fort comme du fer et ne fait qu'écraser et causer des ruines, - c'est le temps de l'invasion des Barbares. L'autre, de reconstruction : celle où, composé de fer et d'argile, il est en partie fort et en partie faible, et il est divisé (v. 41 à 43). C'est l'époque actuelle, allant de l'an 800 à nos jours, ce sont les « dix royaumes » sur lesquels repose l'équilibre européen, et qui ne formeront jamais un seul bloc, sous peine de contredire la prophétie : « ce royaume sera divisé » . - (N. d. t.)

LA PIERRE QUI FRAPPE

Deuxième partie de la Prophétie

Dans les temps de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et dont la domination ne passera pas à un autre peuple ; il brisera et anéantira tous ces royaumes-là, et lui-même subsistera à jamais. » (Daniel II, 44).

Ce dernier royaume, dit la prophétie, c'est ce qu'indique la pierre que tu as vue se détacher de la montagne « sans le secours d'aucune main n, c'est-à-dire d'elle-même, sans que personne lui donne une impulsion quelconque. Cette pierre tombera à son heure sur la statue, la frapera aux pieds, la fera voler en poussière.

Voilà le fait annoncé par la prophétie. Voyons l'explication :

Autant que j'ai pu le vérifier, la plupart des commentateurs catholiques, sinon tous donnent ce grand événement comme accompli. Pour toute preuve, ils se citent les uns les autres, disant que la pierre dont il s'agit est tombée depuis des siècles. Depuis quand ? - Depuis que le Fils de Dieu est descendu du ciel sur la terre. On veut que cette parole sans le secours d'aucune main » soit accomplie par l'incarnation du Fils de Dieu dans le sein de la Vierge Marie, par l'oeuvre du Saint-Esprit, c'est-à-dire sans collaboration d'homme.

Par sa doctrine, par sa mort sur la croix, par sa résurrection, par la prédication de l'Évangile, cette pierre, donc Jésus-Christ, aurait détruit l'empire du diable, de l'idolâtrie et du péché. Et l'on suppose que cette même pierre commença immédiatement à grossir, qu'elle a grandi peu à peu et qu'elle est devenue une montagne si démesurée qu'elle a rempli toute la terre (On cite, à l'appui de cette opinion, les paraboles du « grain de sénevé » et du « levain » (Ev. de S. Mat. XIII), prises à contre sens. - (N. d. t.)). Cette montagne, c'est l'Église chrétienne, qui, selon nos commentateurs, est le cinquième et dernier Empire de la prophétie, Empire incorruptible et éternel.

Vous pouvez ici découvrir de vos propres yeux - ce que je disais au début - la vraie raison qui a conduit nos docteurs à donner à l'empire romain la quatrième place dans l'ordre des Empires figurés par la statue. Mais je laisse ce point à vos réflexions. Notre attention est attirée sur une chose plus grave et plus digne encore d'observation :

Je veux parler de la transition, aussi prodigieuse qu'inattendue, du domaine matériel au domaine spirituel.

Ce brusque passage soulève pour moi deux difficultés auxquelles nos commentateurs ne semblent pas avoir songé, auxquelles, en tout cas, ils n'apportent aucune solution.

Première difficulté : Si cette pierre, dont parle la prophétie, est déjà tombée sur la terre au temps d'Auguste, elle a dû faire son oeuvre de destruction tout d'abord. On demande alors : Quels pieds, c'est-à-dire quels royaumes, existant dans le monde, au temps de la naissance de Jésus, ont été broyés, mis en poussière, par le choc de la pierre ?

Seconde difficulté : Les quatre métaux de la statue, or, argent, airain, fer, représentaient-ils quatre Empires temporels, bien visibles dans le monde, ou bien quatre Empires spirituels ? S'ils représentaient quatre Empires spirituels, pourquoi cet acharnement des docteurs à chercher ces Empires parmi les Chaldéens, les Perses, les Grecs ou les Romains ? Sinon, dans

le premier cas, la pierre doit avoir brisé et anéanti ces Empires matériels, qui sont du reste les seuls dont on parle, et non les royaumes métaphoriques, dont on ne parle pas.

Prendre la moitié d'un texte dans un sens et l'autre moitié dans un autre sens, et un sens si diamétralement opposé, voilà un moyen bien étrange d'expliquer les Ecritures.

Voici l'explication que je présente :

Examen de la pierre.

Les docteurs nous disent : La pierre dont parle la prophétie est évidemment Jésus-Christ. Cette pierre, ajoutent-ils, tomba de la montagne, ou du ciel, dans le siècle d'Auguste, quand l'Empire romain était dans toute sa splendeur. En conséquence de cette chute, l'empire de Satan s'est trouvé ruiné. Puis, continuent les docteurs, la pierre a grandi, a rempli presque tout l'univers par la prédication de l'Evangile. La prophétie est accomplie, nous n'avons pas plus à l'attendre qu'à la craindre...

Tout cela se trouve en substance chez les interprètes de l'Ecriture, et tous leurs discours se réduisent à ce sophisme palpable.

Que la pierre soit le Messie, cela est incontestable. Mais, comme tous les chrétiens, nous croyons, nous savons, les Ecritures l'affirment, qu'il y a non pas une, mais deux venues du Messie, et que c'est à cette seconde venue que s'accompliront les prophéties qui, de toute évidence, ne se sont pas accomplies à la première.

Parmi ces prophéties, il est question de la pierre qui nous occupe en ce moment. Isaïe emploie la même figure : « Voici, j'ai mis en Sion une pierre, pierre éprouvée, angulaire, de prix, solidement posée. Celui qui s'appuiera sur elle n'aura pas à fuir. » (Isaïe XXVIII). Et au chapitre VIII, le prophète prédit que cette pierre sera aussi « une pierre d'achoppement, un rocher de scandale pour les deux maisons d'Israël ». Mais ce n'est point comme une force de destruction que viendra la première fois cette pierre. Le Christ dit : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour détruire, mais pour sauver ».

En sa première venue sur la terre, cette « pierre » n'a causé de dommage à personne. Bien au contraire : « Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde fût sauvé par lui. » (Ev. de S. Jean III, 17).

Dieu a donné son Fils au monde pour être une pierre angulaire, le fondement ferme et solide sur lequel pût s'élever le grand édifice de l'Église.

Parlant du Messie à sa première venue, Isaïe dit : Il ne brisera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas la mèche prête à mourir... » (XLII, 3).

Loin de faire aucun mal à sa venue, loin d'anéantir les gouvernements injustes qu'il trouva, Jésus se soumit à eux. Ce sont eux qui l'ont au contraire brisé, qui l'ont fait mourir, puis se sont acharnés contre ses disciples et son Eglise.

Mais il viendra un temps, il viendra infailliblement, où, les limites de la souffrance et de la patience divine étant atteintes, cette même « pierre » tombera une seconde fois, faisant un fracas terrible, et frappera avec toute la rigueur imaginable les pieds de la statue, c'est-à-dire les royaumes existant alors.

Nous n'avons donc aucune raison pour confondre un événement avec un autre. Quoique la « pierre », c'est-à-dire le Messie, soit une, les venues ou descentes du Fils de Dieu sur notre terre, sont certainement deux, très différentes entre elles, et sont articles de foi, l'une comme l'autre.

Ainsi, ce qui ne se produisit pas, ce qui ne put se produire, lors de la première venue, se produira infailliblement lors de la seconde,

Ensuite, le texte sacré dit que la pierre étant tombée de la montagne, et ayant mis en pièce la grande statue, cette pierre devint une montagne si considérable qu'elle couvrit toute la terre. Daniel explique cette énigme par ces mots (voyez si vous pouvez en faire l'application à l'Eglise) :

« Dans les jours de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un Royaume qui ne sera jamais détruit, et dont la domination ne passera point à un autre peuple. Il brisera et anéantira tous ces peuples-là, et lui-même subsistera à jamais. » (v. 44).

Nous faisons appel à la logique et au simple bon sens, et nous demandons : ces paroles peuvent-elles s'appliquer à l'Eglise ? Il serait vraiment oiseux d'insister.

Mais combien, au contraire, est intéressant à faire le rapprochement entre les paroles du prophète Daniel et celles de saint Paul, sur le même sujet : « Puis ce sera la fin, dit l'apôtre, quand Il remettra le royaume à Dieu et au Père, après avoir anéanti toute principauté, tout pouvoir et toute force. » (1re Epître aux Corinthiens, XV, 24). Paroles à rapprocher encore de ces deux passages des Psaumes CX et II : « Le Seigneur à ta droite brisera des rois au jour de sa colère » — alors, il leur parlera dans sa fureur et les épouvantera par sa colère », et de cet autre du prophète Isaïe, XXIV, 21 : « En ce jour, Jéovah châtiara les rois de la terre, et ils seront assemblés captifs, comme sont entassés les prisonniers dans les cachots, et ils seront châtiés longtemps après. » Et enfin de ce qui est dit de tous les rois de la terre au chap. XIX de l'Apocalypse. Toutes ces paroles des prophètes doivent se vérifier un jour, puisqu'elles ne l'ont pas encore été. Et ce n'est qu'après cela que commencera sur la terre un nouveau Royaume, le Royaume messianique, absolument différent de tous ceux que le monde a connus jusqu'ici. Il sera établi par la même « pierre » qui doit détruire et anéantir la statue. Saint Paul dit encore : « Car il faut qu'Il règne jusqu'à ce qu'Il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » (1 Corinth. XV, 25). Et vous voyez ici, lecteur, distinctement annoncé, le jugement des vivants (qu'il ne faut pas confondre avec le jugement des morts), jugement affirmé par notre Symbole des Apôtres et corroboré par une quantité de déclarations des Saintes Ecritures.

CONCLUSION

L'étude soigneuse de cette grande prophétie sera des plus utiles à quiconque ne peut vivre et se complaire dans l'artificiel.

Elle sera d'un grand intérêt aussi à tous ceux qui n'ont jamais pris au sérieux les Ecritures ; elle leur en démontrera l'incomparable valeur.

De point en point, au cours de vingt-six siècles, depuis le monarque assyrien jusqu'à nos jours, les événements que préfigure le fameux colosse aux pieds d'argile se sont déroulés, corroborant la prophétie de la façon la plus précise.

Aussi sommes-nous tous invités à prendre comme un grave avertissement les vérités que Dieu veut nous faire entendre. Refuser d'y croire, c'est courir à la catastrophe vers laquelle est entraîné ce monde. — « Le jour du Seigneur, dit l'apôtre Paul, viendra comme un voleur dans la nuit. Quand les hommes diront : Paix et sûreté sur eux ! c'est alors qu'une ruine soudaine fondra, et ils n'échapperont point... » (1^o Epître aux Thessaloniens, ch. V, 1-11).

Ce n'est point parce que l'on n'y croit pas, ou que l'on n'en fait pas de cas, que les prophéties manqueront de s'accomplir.

DEUXIEME PARTIE

Le chapitre VII du livre du prophète Daniel

— Daniel prit la parole et dit : Je voyais dans ma vision pendant la nuit, et voici que les quatre vents du ciel fondaient sur la grande mer. Et quatre grandes bêtes montèrent de la mer, différentes d'une de l'autre. La première était semblable à un lion et avait des ailes d'aigle. Je contemplais jusqu'au moment où ses ailes furent arrachées, et où elle fut enlevée de terre, et dressée sur ses pieds comme un homme, et où un coeur d'homme lui fut donné. Et voici une autre bête, une deuxième, ressemblant à un ours ; elle dressait l'un de ses côtés, et trois côtes étaient dans sa gueule entre ses dents, et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair ! Après cela, je regardais, et voici une autre bête semblable à un léopard ; elle avait sur son dos quatre ailes d'oiseau, et cette bête avait quatre têtes, et la domination lui fut donnée. Après cela, je regardais dans les visions de la nuit, et voici une quatrième bête terrible, effrayante et extraordinairement forte ; elle avait de grandes dents de fer ; elle dévorait et brisait, et le reste, elle le foulait aux pieds ; elle était différente de toutes les bêtes qui avaient précédé, et elle avait dix cornes. Je considérais les cornes, et voici qu'une autre corne, petite, s'éleva au milieu d'elles, et trois des premières cornes furent arrachées par elle, et cette corne avait des yeux comme des yeux d'hommes, et une bouche qui disait de grandes choses. » (Daniel VII, 2-8.)

Nous avons ici la première partie de cette prophétie. Voyons l'explication communément donnée par les interprètes (Les commentateurs protestants aussi bien que les catholiques. - (N. d. t.)) :

Le mystère de ces quatre Bêtes, disent-ils, est le même que celui de la statue, à la différence qu'il est représenté par d'autres symboles et figures.

Partant de cette affirmation, on s'est ingénié à accommoder aux quatre Bêtes ce qui est dit des quatre Empires. Il y a un changement, toutefois, un seul, mais d'importance. Quoique ce mystère soit le même (selon eux) que celui de la statue, ils ne lui donnent pas la même terminaison, ne l'assimilant pas à la première venue du Messie. Ils sont plus loin : ils transportent cette fin à sa seconde venue, reportant, par conséquent, jusqu'à cette époque leur empire romain tombé du ciel, ou ressuscité.

Cet empire romain, continuent-ils, est représenté ici sous la figure d'une Bête nouvelle et des plus féroces. C'est la quatrième Bête, couronnée de dix cornes terribles, dont l'interprétation est donnée par Daniel lui-même : Ce sont autant de rois, dit-il, VII, 24.

La quatrième Bête étant la plus terrible de toutes est aussi celle qui résiste le mieux à l'explication du système ordinaire.

Comme, de l'aveu même des docteurs, tout ce qui est dit d'elle appartient manifestement aux derniers temps ; comme, d'autre part, l'Empire romain, depuis des siècles, a disparu du monde, et personne ne sait où il se trouve, il est naturel, — il n'en peut être autrement, — que l'adaptation à l'Empire romain soit infiniment difficile et embarrassante. Mais enfin, il n'y a pas d'autre porte de sortie ; tout doit cadrer avec l'Empire romain, coûte que coûte.

Par conséquent, non seulement cet Empire romain existe, mais encore il doit durer jusqu'à la fin du monde. Voilà ce dont on nous voudrait persuader.

Si vous demandez des raisons, vous aurez la grande surprise de vous voir, pour toute réponse, renvoyé à cette quatrième Bête : Songez, dit-on, aux dévastations qui doivent survenir dans les derniers temps. Et si vous insistez, réclamant d'autres preuves : Mais non, répond-on, il n'y en a point.

En sorte que, si, par malheur, cette quatrième Bête ne représente pas l'Empire romain, mais quelque chose de très différent, tout croule, faute de base pour le système.

Telle est l'interprétation reçue.

A cette argumentation, je présenterai une objection :

Si la quatrième Bête représente l'Empire romain, et si les trois autres figurent les trois autres Empires, non seulement l'Empire romain, mais aussi les autres Empires, doivent alors coexister dans les derniers temps.

Pourquoi cela ? Parce qu'il est écrit, v. 12 : « Aux autres Bêtes aussi on avait ôté leur domination, mais une prolongation de vie leur fut accordée jusqu'à un temps et un délai déterminés (Version du Rabinat français. D'autres disent pour une époque déterminée. D'autres : jusqu'à un certain temps. - (N. d. t.).

Ou bien on admet cette alternative, ou bien on la nie.

Si on l'admet (ce qui paraît dur à croire), je demande quelles peuvent bien être les bonnes raisons pour faire sortir du tombeau ces trois empires depuis longtemps oubliés.

Si l'on ne l'admet pas, j'oppose le texte rigoureux de cette prophétie qu'on ne peut discuter : « La Bête (la quatrième) fut tuée, et son corps détruit et jeté au feu. Aux autres Bêtes aussi on avait ôté leur domination jusqu'à un certain temps. »

En sorte que, nous en tenant à l'explication des commentateurs, la quatrième Bête, l'Empire romain, mourra de mort violente dans les derniers jours, son corps sera brûlé, et, cette sentence étant exécutée, les trois autres Bêtes, les trois autres Empires, on se contentera de les dépouiller de leur puissance. Il s'ensuit inévitablement que ces trois Empires, de même que l'Empire romain, existeront au temps de la fin, en pleine possession de leur puissance, sinon quel pouvoir pourrait-il leur être enlevé ?

J'approfondis un peu mon argument : Si les trois premières Bêtes figurent les trois Empires, chaldéen, perse, grec, il paraît nécessaire que non seulement ces Empires durent autant que le romain, mais même qu'ils lui survivent.

Pourquoi ? Parce que la prophétie dit expressément que la quatrième Bête meurt, alors qu'on enlève seulement le pouvoir, mais non la vie, aux trois autres. Mais comment ces paroles peuvent-elles s'appliquer aux quatre Empires dans les derniers temps ? Entreprise vraiment difficile, sinon impossible.

On propose une autre explication :

Je dis on propose, car cette explication ne peut se démontrer par l'autorité de l'Écriture. Il s'agit en effet ici d'une métaphore, au sujet de laquelle l'Écriture ne donne aucune explication comme en donne pour d'autres. Je ne puis donc parler que de conjecture, mais conjecture qui me paraît atteindre le plus haut degré de probabilité. Toutefois, de ceci, ce n'est pas moi, c'est le lecteur qui doit juger.

Et alors même que mon explication des Bêtes serait rejetée cela ne toucherait pas le fond de la question, car mon thème principal est en réalité la deuxième partie de la prophétie, ce qui se rapporte à la venue sur les nuées du ciel de quelqu'un de semblable à « un fils d'homme ». Donc, en premier lieu, je ne puis en aucune façon admettre que cette vision des Bêtes sauvages ait un rapport quelconque avec celle de la statue.

Achevant de rapporter sa dernière vision, le prophète dit : « Mes pensées m'effrayèrent beaucoup, je changeai de couleur... » (VII, 28).

Si cette vision n'était qu'une simple répétition de la première, pourquoi aurait-elle ainsi épouvanté le prophète ? Ce mystère, ne le connaissait-il pas depuis bien des années déjà, depuis sa jeunesse ? Et Daniel n'avait-il pas tout expliqué à Nébucadnetzar, sans donner ces signes d'horreur ou d'épouvante ? Pourquoi une telle émotion devant la vision du même mystère ? Donc, ou le mystère est essentiellement différent, ou, tout au moins, il se montre sous un tel aspect que le prophète y aperçoit des événements d'une portée beaucoup plus considérable, d'une portée telle que en dépit de son âge avancé et du fait qu'il était accoutumé à d'extraordinaires visions, le prophète en éprouve une profonde horreur. Bien

qu'il soit, nous le savons, révélé à Daniel que « ces quatre Bêtes sont quatre royaumes », ce que nous voulons dire c'est que ces Bêtes représentent des royaumes ou Empires, mais pris dans un sens tout différent.

Dans le colosse aux pieds d'argile, c'est uniquement le côté matériel des choses qui est considéré. Dans les Bêtes, au contraire, ces royaumes sont vus en relation avec le côté spirituel. Cela est évident. Dans le mystère de la statue, aucune allusion n'est faite à la religion des Empires dont il est parlé ; il n'y a aucun indice qui permette d'inférer que la moindre relation existe entre les Empires et le divin. Il est parlé de force, de grandeur matérielle, de conquêtes, de violences, de ruines, d'alliances, de mariages, etc., et tout est figuré par des métaux, par de la boue, matière froide et inerte. Il n'en est pas ainsi dans le mystère des Bêtes. Il y existe précisément des signes non équivoques de relations avec le divin. Par exemple : les blasphèmes contre le Très-Haut, les persécutions contre les Saints, le coeur humain donné à la première Bête, le tribunal extraordinaire que préside le Juge céleste, enfin la glorification du « peuple des Saints du Très-Haut » (VII, v. 25-28).

Tous ces signes indiquent que ce mystère se rapporte bien à un domaine spirituel, à une affaire de religion dont le jugement relève immédiatement de Dieu.

En résumé, dans le mystère des Bêtes, ces mêmes Empires sont représentés avec esprit et vie, dans leur rapport avec la Divinité, et sous forme de Bêtes sauvages, parce que ces rapports ne tendent pas, bien au contraire, à accorder à Dieu l'honneur et le culte qui lui sont dus. Ceci établi, nous pouvons, sans grand danger de nous écarter beaucoup de la vérité, affirmer que ces quatre Bêtes ne représentent rien d'autre que quatre grandes et fausses religions, qui devaient égarer l'humanité au cours des siècles. Comme tant d'autres Bêtes sorties de l'Abîme, elle devaient faire leur proie de la malheureuse descendance d'Adam, tenter de la mener à sa ruine, à la perte éternelle.

Elles représentent, d'une façon générale, les quatre religions dominantes du monde. Ces religions, fausses et difformes, bien qu'ayant été, et étant, innombrables dans leurs détails, dans leurs formes, se réduisent en définitive à quatre.

Les trois premières se présentent sous l'image de trois fauves, connus pour être les plus féroces, les plus redoutables ; la quatrième apparaît sous l'image d'un être nouveau, très différent des autres et résumant en elle la férocité de toutes les autres Bêtes.

PREMIÈRE BÊTE

Cette première Bête, ce lion avec des ailes d'aigle, nous apparaît comme le symbole propre et naturel de la plus ancienne de toutes les religions : l'idolâtrie.

Rien n'est plus propre que ce lion ailé à exprimer la violence et la rapidité avec lesquelles l'idolâtrie se répandit sur toute la terre, et aussi les terribles ruines, morales et intellectuelles, dont elle remplit la terre assujettie à son tyrannique et cruel empire. Ni le

peuple de Dieu, Israël, ni la ville sainte, Jérusalem, ni le temple même, le lieu le plus vénérable et le plus sacré de la terre, ne purent se dérober à ses ailes d'aigle, non plus qu'être épargnés par sa voracité. La vision ne s'arrête pas là : Le prophète considère la Bête jusqu'au moment où ses ailes lui sont ôtées, où elle est tenue debout et où un cœur d'homme lui est donné. Et c'est ponctuellement là ce qui se passa au début de l'heureuse époque de l'apparition du christianisme. Sous l'effet de la prédication des apôtres qui livrèrent, eux et leurs successeurs, tant de rudes batailles à l'idolâtrie, ses ailes tombèrent, ou plutôt lui furent arrachées de vive force. Ces ailes nous apparaissent (d'autres peuvent penser mieux) comme les principes propres à l'idolâtrie des premiers âges de l'humanité : l'ignorance, pour une part, la mythologie pour d'autre. L'ignorance du vrai Dieu, de qui s'étaient éloignés les hommes, et la fable, qui avait substitué à ce vrai Dieu tant de divinités fausses et ridicules sur le compte desquelles on racontait d'innombrables prodiges.

Les apôtres s'attaquèrent d'abord aux deux ailes. Ils annoncèrent le vrai Dieu au monde, ils donnèrent, de la divinité, des idées claires, pénétrantes ; ils enseignèrent sur ce sujet tout ce qu'ils venaient d'entendre de la bouche même du Fils de Dieu, tout ce que leur inspirait l'Esprit Saint, démontrant la fausseté et le ridicule de tous ces absurdes dieux devant qui les hommes s'étaient prosternés jusqu'alors.

Et l'on vit dès lors l'idolâtrie non pas disparaître, mais, pour une bonne partie de la terre, s'humaniser, en quelque sorte, — un cœur humain lui fut donné. Le sentimentalisme pénètre l'idolâtrie, qui se présente sous d'innombrables formes, spiritisme, fétiches, mascottes, porte-bonheur, préservateurs d'accidents, etc., formes modernes, aux aspects innombrables, de l'idolâtrie.

La Bête continua donc à vivre, elle vit encore, quoique bien amoindrie, et elle subsistera même après la mort de la quatrième Bête, comme nous avons vu.

LA DEUXIEME BÊTE

La deuxième Bête était semblable à un ours. Celle-là n'avait pas d'ailes pour voler et s'étendre sur la terre entière. Mais elle avait trois côtes entre ses dents. Il ne semble pas que ces trois côtes puissent représenter trois espèces de chair, ou de peuples divers, comme on le dit communément, puisqu'on suppose que cet ours symbolise l'Empire médo-perse, car alors ce ne sont pas trois, ce sont dix, ce sont vingt côtes, et plus, que l'ours devrait avoir dans sa gueule, vu le grand nombre de peuples assujettis et absorbés.

Il paraît beaucoup plus naturel de penser que ces trois côtes représentent trois manières de manger, ou trois espèces d'armes pour capturer sa proie, pour pourvoir à sa nourriture.

Toutes ces circonstances attirent naturellement notre attention sur une religion, grande et difforme, qui apparut sur la terre quand la première Bête était déjà privée d'ailes.

Je veux parler du Mahométisme.

On peut noter les caractéristiques de cette fausse religion. D'abord, sa ressemblance avec l'ours, l'une des bêtes les plus repoussantes et d'aspect terrible.

Ensuite, ce détail particulier que l'ours ne se rencontre que sur une partie, ou un côté de la terre.

Le Mahométisme, en effet, n'a jamais couvert toute la terre, comme l'idolâtrie, mais seulement le milieu de l'Asie et la partie septentrionale de l'Afrique, où il s'est établi dès le début, et qu'il n'a jamais pu dépasser. Mais s'il n'a pas fait de progrès, il n'a jamais non plus perdu beaucoup de ses adeptes (Les missionnaires en savent quelque chose. - (N. d. t.)).

En troisième lieu, on retrouve exactement dans le Mahométisme ces trois côtes que le prophète vit dans la gueule de la seconde Bête, les trois armes d'attaque et de conservation de cette religion.

La première côte, ce fut la fiction et supercherie, dont se servit Mahomet pour se faire accréditer comme prophète. Mais comme la fiction ne peut indéfiniment durer, les Mahométans n'étant pas assez inintelligents pour croire toujours des choses incroyables, il était nécessaire, pour la vie de la Bête, que celle-ci possédât deux autres côtes, deux autres éléments de nourriture. Ce sont, selon moi, d'abord, l'épée.

Ce que supercherie et fiction ne purent obtenir, la force l'obtint.

Mais la force ne suffisait pas encore.

En peu d'années, la Bête serait morte de faim.

Une licence de moeurs à peu près illimitée, tel fut le moyen diaboliquement génial de river à sa religion le malheureux adepte de Mahomet.

Ainsi armée de ses trois côtes, on pouvait dire à la Bête : Lève-toi, bête féroce, mange, rassasie-toi de viande. »

LA TROISIÈME BÊTE

La troisième Bête était semblable à un léopard ou à un tigre, dont le pelage offre quelque attrait par la disposition et la diversité des couleurs.

Cette bête avait quatre ailes d'oiseaux et aussi quatre têtes. Elle était puissante.

Il semble que tous ces signes et ces particularités désignent cette Bête comme avec la main. Cette troisième Bête (qui le croira), cette troisième Bête, cher lecteur, c'est le christianisme. Vous ne pouvez penser un seul instant que je parle du vrai christianisme. Non seulement celui-ci n'a aucune ressemblance avec les bêtes féroces, mais encore il transforme les bêtes

féroces en hommes, et les pierres en fils d'Abraham. Je parle uniquement du faux christianisme. Voyons quel est le caractère propre de cette religion.

En premier lieu, le faux christianisme est, comme le léopard, bariolé. Pour des yeux superficiels, une telle diversité, une telle variété, peuvent paraître séduisantes.

Ensuite, le faux christianisme a volé jusqu'aux quatre points cardinaux, s'étendant jusqu'au bout de la terre. C'est cette extension que représentent les quatre ailes d'oiseau du léopard. En troisième lieu, on voit au faux christianisme quatre têtes ; cela signifie que quatre éléments très différents se sont, sous cette fausse religion, associés pour déchiquer, pour dévorer le vrai christianisme, et le convertir, si possible, en leur propre substance.

La première de ces têtes, c'est ce que nous appelons proprement hérésie ; nous devons comprendre là toutes les hérésies apparues depuis la fondation du christianisme.

La seconde tête est le schisme, qui est un mal différent de l'hérésie. A cette tête appartient ce que chacun sait. Cela vous semble-t-il peu de chose ? Toute la Grèce, les Balkans, l'Asie Mineure, l'Arménie, la Géorgie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, en un mot tout ce qui s'appelait autrefois l'empire d'Orient, et, en plus de tout cela, une immense région vers le nord de l'Europe et de l'Asie ? Tout en émiettement du christianisme, cet esprit d'hérésie, telle est la seconde tête de la Bête.

La troisième tête du faux christianisme est l'hypocrisie. Je lui donne ce nom équivoque, quoique juste, parce qu'il ne me paraît pas indiqué de lui donner son nom propre, mon intention étant non d'offenser ou d'exaspérer, mais de porter remède.

Traitant ici de fausses religions, figurées par des Bêtes, il ne viendra à l'idée de personne que je fais allusion au vice de l'hypocrisie en général ; non, je songe à l'hypocrisie en matière religieuse, à cette déformation spéciale que l'apôtre a annoncée pour les temps derniers : « L'Esprit dit clairement que, dans les temps à venir, certains abandonneront la foi pour s'attacher des esprits séducteurs et à des doctrines diaboliques, enseignées par d'hypocrites imposteurs qui ont la marque de la flétrissure dans leur propre conscience... » (1^{re} épître à Thimothee, IV, 1). Parlant ailleurs de cela, saint Paul dit encore : Sache que, dans les derniers jours, viendront des temps difficiles. Il y aura des hommes... ayant les dehors de la piété sans en avoir la réalité. » (2 Timot. III, 1-6).

Je n'ai donc pas l'intention de dire quels sont, ou quels seront, ces hommes couverts du pelage chrétien et cachés dans l'Église pour déchirer cet asile à leur profit. Il me suffit de montrer cette troisième tête, et d'y rendre attentifs les intelligents.

Il reste à désigner la quatrième et dernière tête du faux christianisme. Quoiqu'elle soit la plus ancienne, et comme la mère commune des trois premières, elle est en même temps la moins connue et la moins redoutée sous sa figure souriante et son air doucereux.

Ne vous fatiguez pas, lecteur, à chercher cette tête hors de la maison. Grâce à son apparence séduisante, elle a diverti, elle a enchanté de tout temps les fils d'Adam, elle a capturé et elle capturera encore bien des proies et causera des dommages sans nombre au vrai

christianisme. Jetez un coup d'oeil sur le monde chrétien, parcourez par la pensée tous ces pays qui se réclament du christianisme, que voyez-vous ?

Vous voyez avec surprise une infinité d'abus dont vous serez épouvanté. Je ne parle pas des misères propres à notre boue, je parle seulement de choses aussi nombreuses que graves qui, bien que connues pour monnaies fausses, réprouvées, prohibées par l'Évangile, circulent librement néanmoins, comme si elles étaient sans importance, voire nécessaires.

Ah ! lecteur, vous qui lisez l'Évangile, instruit que vous avez été de la doctrine des Apôtres, ne trouvez-vous pas que c'est une chose bien dure que le nom de chrétien soit donné à quelqu'un qui, pour peu qu'on le sonde, porte en lui les trois affections dont parle saint Jean : concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie ? Pensez-vous que cela soit rare dans le monde catholique (Ben-Ezra s'adresse aux catholiques. Mais tu es penser du monde protestant ?- (N. d. t.)) ? Pensez-vous que cette fausse monnaie ne circule pas, même dans le sacerdoce ? Ne vous paraît-il pas chose fort dure d'avoir à donner le nom de chrétien à des personnes chez qui ne se rencontre qu'une foi médiocre, ou même pas de foi du tout, ou une foi si distraite, si endormie qu'elle ne produit rien de profitable, en dehors de telle pratique extérieure qu'emporte le vent ?

Ne vous paraît-il pas chose fort dure, enfin, de voir porter le nom de chrétien à celui qui, au lieu des fruits de l'Esprit, l'amour, la joie, la paix, la tolérance, la douceur, la bonté, la fidélité (Épître aux Galates V, 22), produit plutôt les oeuvres de la chair : « Elles sont manifestes, continue l'apôtre et docteur des peuples, ce sont : l'impudicité, l'impureté, le libertinage, l'idolâtrie, les maléfices, les inimitiés, les jalousies, les emportements, les disputes, les dissensions, les sectes, l'envie, l'ivrognerie, les orgies, et autres choses semblables. » (Galates V, 19-21) !

Je ne trouve pas de nom plus propre à désigner cette quatrième tête du faux-christianisme que celui que nous venons de dire : concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. Il paraît certain que cette troisième Bête, avec ses quatre têtes, continuera à vivre en faisant chaque jour plus de mal, jusqu'à ce que le Seigneur vienne apporter le remède. Il est expressément dit, en effet, dans l'Évangile, que, les serviteurs s'étant offerts pour arracher l'ivraie qui croissait avec le blé, il leur fut répondu : « Non, de crainte qu'en arrachant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le blé ; laissez-les croître ensemble jusqu'à la moisson... » (S. Mati. XIII, 29). Et le Seigneur explique ce que nous devons entendre par l'ivraie : Ce sont les fils du Malin, comme le bon grain représente les fils du Royaume.

LA QUATRIÈME BÊTE EFFRAYANTE

Vous attendez, ami, avec une grande impatience, de savoir ce qu'est cette Bête, du moins ce qu'on nous en annonce ici. Car, vous dites : Si les trois premières Bêtes symbolisent trois fausses religions, idolâtrie, mahométisme et faux christianisme, quelle fausse religion nous reste-t-il bien à voir, figurée par une aussi terrible image ?

A cette question, je ne peux, à cette heure, répondre d'une façon complète, embarrassé que je suis pour dépeindre dans tous ses détails ce que sera cette Bête dans les temps pour lesquels elle est annoncée (Ne pas perdre de vue que Ben-Ezra écrit ceci vers 1790. - (N. d. t.)). Mais je puis dire ce qu'elle est actuellement, et je pense que je serai immédiatement compris.

Cette terrible Bête est la fille légitime de la dernière. Il semble qu'elle lui doit l'existence, et même d'avoir pu se manifester. Certains disent encore qu'elle doit beaucoup à la première. Mais elle possède un naturel si impie, si féroce, si « contre nature » (encore qu'elle soit par ailleurs pleine d'humanitarisme), que bien qu'étant encore dans la première enfance (Il y aura tantôt de cela 150 ans ; que de chemin parcouru depuis ! - (N. d. t.)) elle ne respecte ni ne reconnaît ceux à qui elle doit la vie. Infatuée d'elle-même, se croyant supérieure à tout, être unique en son espèce, ne devant de reconnaissance à personne, elle est persuadée qu'elle tire tout de son propre fond, de sa seule raison.

Un tel caractère se dessinant dès son berceau, il est facile de prévoir ce que sera cette Bête à l'âge adulte. Car elle est encore presque sans dents, et quoique celles-ci doivent plus tard être de fer, grandes et dures, elles commencent à peine à apparaître. Elle ne porte pas non plus les dix cornes avec lesquelles elle doit faire trembler le monde.

Telle qu'elle est, dans l'enfance, elle fait déjà l'admiration de tous. C'est presque de l'adoration.

Vous observerez que les quatre têtes du léopard sortent chaque jour, par centaines des déserteurs avec lesquels cette ébauche se développe et grandit, plus rapidement qu'on ne pense.

Et, quoi qu'il en soit, ses ravages sont déjà terribles. Que pensez-vous qu'elle fera lorsqu'elle sera arrivée à sa pleine croissance, que ses grandes dents de fer et ses redoutables cornes manœuvreront à son gré ? Et quand lui viendra enfin la onzième corne, l'arme la plus terrible qu'on ait vue et qu'elle pourra utiliser à sa fantaisie ? En vérité, tout est croyable de ce qui est dit d'elle dans les chapitres 13 à 19 de l'Apocalypse, comme dans bien d'autres passages de l'Écriture, et il n'y a nulle exagération à affirmer qu'elle foulera aux pieds toute l'humanité, la dépècera, la dévorera. C'est bien, du reste, ce que (lit le verset 23 : « La quatrième Bête est un royaume, différent de tous les autres, qui dévorera toute la terre, la foulera et la réduira en poudre. » (VII, 23).

Quel est, demandez-vous, le nom de cette quatrième Bête, ou de cette monstrueuse religion ?

Je suis stupéfait que vous ne connaissiez pas une chose aussi universellement répandue.

Il y a des années que l'on entend de tous côtés l'appel conviant à se ranger sous la douce, humanitaire, suave, et commode Religion naturelle.

Appelez, si vous voulez cette religion : Philosophie, ou Déisme, ou Antichristianisme, peu importe, car ces trois mots reviennent à dire la même chose.

Et même, estiment certains, ce dernier terme est le plus propre des trois, les deux premiers étant à vrai dire vides de sens.

Cependant, la philosophie se nomme religion parce qu'on ne nie pas dans ce système l'existence d'un Dieu, mais un Dieu qui fut inconnu certainement de nos ancêtres, un Dieu étranger à tout ce qui se passe sur la terre, un Dieu sans prévoyance, sans justice, sans sainteté, un Dieu, enfin, pourvu de toutes les qualités nécessaires pour la commodité de la nouvelle religion (1).

(1) « On reconnaît ici la théorie de « l'homme naturellement bons de J.-J. Rousseau. Première étape de la Religion naturelle ; Elle commence par s'appeler déisme, un dieu immanent, frisant le panthéisme, étranger aux pensées comme aux prières des hommes ; un dieu qui est plutôt une entité, une intelligence créatrice, et c'est tout ; un dieu avec lequel les mots justice, amour, n'ont aucun point commun. (Voltaire, Spinoza, les Encyclopédistes...)

Et même ce dieu-là n'a pas trouvé grâce aux yeux des masses populaires, de la démocratie, dont il est le père. Et la démocratie a fait le lit du « démagogisme s, dont nous sommes en train de mourir. Aucun frein, ni religieux ni moral, ne le retient plus.

La religion naturelle, mère du matérialisme, a fini par vomir ce dieu, et de cette ordure est sorti le nihilisme, père du communisme, qui est la stature parfaite à laquelle est près d'arriver la quatrième Bête, anti-Christ, « anti-Dieu »

- Jusqu'à ces cinquante dernières années, la religion naturelle, prenant toutes les formes, tous les déguisements, même le manteau du christianisme, s'est contentée de nier le miracle et de rayer le surnaturel de son credo. Au fond, cela revient à la négation de Dieu. Qu'est-ce qu'un Dieu tout-puissant à qui l'on refuse le pouvoir et le droit de faire des prodiges et des miracles, en particulier le plus prodigieux de tous les miracles la transformation du monde actuel en un Royaume de Dieu au simple Fiat du Créateur ?

La religion naturelle veut bien d'un Royaume de Dieu, mais un Royaume de Dieu fabriqué de toutes pièces par les hommes. Les Bergson et les William James auxquels les chrétiens les plus orthodoxes ont tressé de magnifiques couronnes, ont consacré l'idée que, sans l'homme, Dieu ne peut rien faire.

Je vous le demande, n'est-elle pas impie cette idée d'un Dieu qui a besoin d'un coup de main de l'homme pour se tirer d'affaire ?

Ne porte-t-elle pas la marque de l'Antichrist ?

S'il est vrai que Dieu ne peut lutter qu'avec le concours de l'homme, pour le triomphe de l'ordre et du bien ; s'il est vrai, comme dit Gilbert Marie, que « nos pauvres petites croyances ou vertus personnelles peuvent aider Dieu à travailler plus efficacement aux destinées de l'univers. » (William James et le pragmatisme religieux), alors, déchirons nos Bibles et mettons-nous à l'école du Coran qui parle d'un Dieu autrement majestueux... — (N. d. t.)

Le Déisme, également, se nomme religion parce que, loin de s'opposer à la religion, il conseille, au contraire, d'accorder quelque espèce de culte intérieur à un Dieu si indulgent qu'il s'en contente, ne voulant causer aucune gêne à ses adorateurs. Ceux-ci disent encore que leur Dieu ne leur a imposé d'autre autorité ni d'autres lois que leur propre raison (laquelle devra être une raison parfaite).

Chez tous, cependant, un dogme essentiel est professé : l'antichristianisme, lequel est plus que l'abandon total du christianisme : il en est le mépris, la moquerie, la haine, contre la sainte personne même de Jésus-Christ.

Déjà, maintenant, il en est ainsi. Mais que sera-ce lorsque la Bête arrivera à son plein développement, et que ses dents et ses cornes seront dans toute leur puissance ?

Parlant de ce temps, Jésus-Christ dit qu'il devra être abrégé par amour pour les élus. (Ev. de S. Matthieu XXIV, 22).

Telle est ma pensée, cher lecteur, sur le mystère des quatre Bêtes, dont je peux dire vraiment que je l'ai étudié de longues années avec toute l'attention, tout le soin dont j'ai été capable. Si l'explication que je vous propose n'est pas la véritable, elle peut du moins servir de jalon pour une autre meilleure, plus conforme à l'Écriture et à l'histoire.

Ce qui, du moins, est de toute évidence, c'est que ce mystère n'est pas le même que celui de la statue, tant pour les raisons qui ont été données que pour d'autres que l'on verra par la suite. L'examen de ces Bêtes n'est en effet pas terminé. Nous y reviendrons dans le phénomène qui va suivre où combinées avec les Bêtes de l'Apocalypse, leur identification apparaîtra plus frappante encore.

MORT DE LA QUATRIÈME BÊTE ET SES CONSÉQUENCES

« Je regardais, jusqu'au moment où des trônes furent dressés et un Ancien des jours (Représentation symbolique de Dieu. (Version du Rabbinat français.) - (N. d. t.)) prit place. Son vêtement avait la blancheur de la neige et la chevelure de sa tête celle de la laine éclatante. Son trône était des flammes étincelantes et ses roues un feu incandescent. Un torrent de feu jaillissait et s'épandait devant lui ; mille milliers le servaient et dix mille myriades se tenaient en sa présence ; le tribunal entra en séance et les livres furent ouverts. Je continuai à regarder alors, à la suite (les paroles arrogantes que proférait la corne, je vis comme la Bête fut tuée, son corps détruit et livré au feu. Quant aux autres Bêtes, le pouvoir leur fut également enlevé ; mais une prolongation de vie leur fut accordée jusqu'à un temps et un délai (déterminés). » (Daniel VII, 9-13).

Il nous reste maintenant à examiner rapidement la partie la plus claire de la vision. Elle fait immédiatement suite à notre étude principale, et concerne la fin des Bêtes, de la quatrième, spécialement ; elle concerne aussi tout ce qui doit arriver après cela.

C'est ce que vit le prophète, pour le temps de la fin, au moment où cette Bête atteint le point culminant de sa puissance, où elle persécute furieusement les saints de Dieu.

Le prophète vit apporter des trônes pour des juges qui devaient connaître bientôt toute cette cause et juger souverainement. Vous verrez ce même tribunal se constituer, pour les mêmes fins, au chap. IV de l'Apocalypse.

La sentence fut la suivante : condamnation de la quatrième Bête à une mort violente, sans remède ni appel ; son corps - non certainement physique mais moral - jeté aux flammes ; le pouvoir enlevé aux autres Bêtes, mais leur vie conservée pour un certain temps encore (Pour le temps où, à l'expiration du Millénium, Satan étant relâché, elles auront encore un rôle à jouer. N. d. t.)). Cette sentence irrévocable rendue, et avant son exécution, le prophète dit qu'il vit venir sur les nuées du ciel une admirable personne, ressemblant à un Fils d'homme. Entrant dans cette auguste assemblée, Il s'avança jusqu'au trône de Dieu, et Il reçut là, de la main même du Tout- Puissant, le pouvoir, l'honneur et le royaume ; et, en conséquence de cette investiture, tous les peuples, tribus et langues de la terre, le serviront désormais comme leur légitime et unique souverain.

Plus loin, au verset 26, parlant des maux répandus dans le monde par la quatrième Bête, spécialement au moyen de sa dernière corne, le prophète entend proclamer la raison pour laquelle se réunit ce conseil si majestueux et si solennel :

« Le jugement se tiendra et on Ôtera à la Bête sa domination qui sera détruite et anéantie pour toujours. Et le règne, la domination et la grandeur des royaumes qui sont sous tous les cieux seront donnés au peuple des Saints du Très- Haut.

« Son règne est un règne éternel, et toutes les puissances le serviront et lui obéiront. »
(Daniel VII, 26-27).

Maintenant, mon ami, après avoir lu et considéré attentivement ce texte, avec tout son contexte, dites-moi sincèrement : « Que pensez-vous de ce qui est annoncé ici avec tant de clarté ? Tout ceci arrivera-t-il, ou non, un jour ? Pouvons- nous le croire et l'attendre, comme cela est écrit ? Ou doit-on s'en moquer, l'arracher de la Bible comme chose non seulement inutile, mais dangereuse, capable de propager l'erreur des partisans du Millénarisme ?

Pouvons-nous croire que, dans ces temps, Dieu établira une sorte de conseil solennel pour ôter aux hommes tout le pouvoir qu'ils avaient reçu de sa main ?

Pouvons-nous croire ensuite que, le pouvoir étant enlevé aux hommes, ce pouvoir sera remis en entier, par ce même conseil, entre les mains du Fils de l'homme, ou de l'Homme-Dieu, Jésus- Christ, non pas seulement en droit, comme il le possède maintenant, mais en fait ? Pouvons-nous croire aussi que ce pouvoir sera donné, conjointement à Jésus-Christ, le roi suprême, à ceux qui régneront alors avec Lui, c'est-à-dire au peuple des Saints du Très-

Haut, comme il ressort du célèbre texte de l'Apocalypse, chap. XX, v. 4 : « Ils vivront et régneront avec le Christ pendant mille ans » ?

Pouvons-nous croire, enfin, que tous les peuples, tribus et langues, serviront désormais le Christ et ses Saints après que ceux-ci auront pris possession de tout le Royaume qui est sous le ciel ?

En résumé, pouvons-nous croire qu'après la venue du Messie, venue à laquelle tous les chrétiens croient, ou devraient croire, qu'après la punition de la quatrième Bête, ou Antichrist, qu'après la destruction totale de tout le mystère d'iniquité, il restera sur notre terre des peuples, tribus et langues, qui serviront le Roi suprême et les Saints, et leur obéiront ? Qu'il restera aussi des rois (couronnés sans doute de sa main) en différents pays de la terre, entièrement soumis à ses lois ?

Tout cela, nous le lisons expressément dans cette prophétie, comme dans tant d'autres passages de l'Écriture que nous étudierons.

Si l'Écriture ne nous trompe pas, et elle ne peut nous tromper, si nos yeux ne nous trompent pas non plus, la réalité ne peut être mise en doute de ce Royaume qui doit durer mille ans, de ce Millénium, dont l'existence se place entre la seconde venue du Seigneur et le Jugement dernier.

TROISIEME PARTIE : L'Antichrist. Qu'est-il ?

Non seulement il paraît à propos, mais il est absolument nécessaire, de nous faire de l'Antichrist la notion la plus claire, la plus juste, la plus vraie possible. Sinon, il est à craindre que cet Antichrist vienne dans le monde, qu'il soit vu, qu'il soit entendu de tous, que l'on accepte sa loi ou sa doctrine, que l'on s'extasie devant son oeuvre prodigieuse, et tout cela sans l'avoir reconnu, sans avoir eu même le moindre soupçon de sa présence.

Parlant des temps où nous sommes, saint Paul dit que ce seront des temps dangereux, où ceux qui auront repoussé la vérité seront châtiés : Dieu les abandonnera aux puissances de mensonge (2 Thess. II, 10). Et Jésus-Christ nous avertit que le danger sera si grand, la séduction si subtile, que si ces jours n'étaient pas abrégés, aucune créature humaine n'échapperait (S. Matthieu XXIV, 22).

Maintenant, serait-il vraisemblable, serait-il croyable, mon ami, que le monde entier pût tomber dans cette embûche, dans cette universelle séduction, s'il eût eu des idées claires, des informations certaines sur l'Antichrist ?

Vous paraît-il admissible qu'instruit, vraiment, sur la nature de l'Antichrist, le monde entier pût délibérément se soumettre à son odieuse domination ?

J'affirme, quant à moi, que je ne le comprends pas, que je le considère comme tout à fait inconcevable. Or, les Ecritures, positivement, disent qu'aux jours de l'Antichrist la perte de l'immensité des chrétiens (Des chrétiens de nom.) sera consommée. Le Seigneur est affirmatif. Le monde chrétien méritera assurément ce châtement terrible comme conséquence de sa malice et de son iniquité, mais l'une des raisons immédiates de cette perte proviendra de son ignorance au sujet de cet Antichrist, du manque de notions vraies sur ce mystérieux personnage.

Il serait donc plus qu'opportun, il serait urgent, de s'efforcer d'acquiescer ces notions puisque, grâce à elles, nous pourrions le reconnaître en toute certitude, le démasquer, avertir d'autres âmes et les arracher ainsi à la perte. (S. Jude, v. 23.)

Les notions courantes actuelles sur l'Antichrist se trouvent dispersées çà et là parmi les ouvrages des commentateurs de l'Écriture. De savants auteurs ont écrit spécialement sur ce sujet, notamment Thomas Malvenda, Léonard Lesio, Augustin Calmet, et tant d'autres. On trouve concentré chez ces trois auteurs tout ce qui a été dit sur l'Antichrist, et il semble que le sujet soit épuisé.

C'est ainsi que l'Antichrist est représenté comme un roi très puissant, doublé d'un impudent séducteur, qui courbera sous son pouvoir, avec une prodigieuse habileté, tous les peuples de la terre, exigeant d'eux, entre autres tributs, l'adoration, comme à Dieu même. On assure qu'il doit être d'origine juive. On précise : de la tribu de Dan.

Certains docteurs semblent croire qu'il n'a pas de père naturel, comme le Christ, mais seulement une mère, avec la différence que la mère de l'Antichrist sera la plus impure des femmes. De même que la mère du Christ conçut par l'opération du Saint-Esprit, de même la mère de l'Anti-christ concevra par l'oeuvre de Satan. D'après eux, c'est très possible.

On dit encore qu'il naîtra à Babylone et que cette ville sera le berceau de sa prodigieuse destinée. C'est là que l'Antichrist se donnera pour le Messie, qu'il commencera à opérer de telles merveilles, que les Juifs de toutes les parties du monde voleront vers lui, se joindront à lui.

Alors, il passera à la conquête de la Palestine. Les douze tribus, rétablies sur la terre de leurs pères, rebâtiront Jérusalem, qui doit être la capitale de son empire universel. Après Jérusalem, l'Antichrist conquerra facilement le reste de la terre (se mettra à la tête de l'Empire romain reconstitué, disent d'autres commentateurs. - (N. d. t.)).

Ce misérable, avant soumis la terre entière, ne se déclarera pas satisfait. Il concevra l'idée impie et sacrilège de se faire Dieu, le Dieu unique de toute la terre ; pour aboutir à ce résultat, il abolira l'exercice de toutes les autres religions, notamment l'exercice du culte chrétien.

Alors, commencera la plus terrible des persécutions contre l'Eglise du Christ, persécution qui durera trois ans et demi.

En ce temps, on reverra Énoch et Elle, réservés par la Providence pour résister à l'Antichrist et endiguer en quelque sorte ce torrent d'iniquités. On s'appuie pour cela sur ce qui est

rapporté au chap. XI de l'Apocalypse (nous verrons ailleurs si dans ce passage on parle d'Enoch et d'Elie, ou bien d'autres choses très différentes) (Cette explication se trouve dans une autre partie de l'ouvrage de Ben-Ezra, non publiée Ici. - (N. d. t.)). Viendra ensuite la mort de l'Antichrist, que certains racontent d'une manière, les autres d'une autre, comme si l'événement s'était déjà accompli. L'Église et le monde entier commenceront alors à respirer. Une paix parfaite succédera, dans la joie universelle ((1) Une autre école, protestante celle-là, enseigne ici que la mort de l'Antichrist coïncide avec le retour de Jésus-Christ et de ses Saints, venant établir le royaume millénial. - (N. d. t.)). Dans ce temps, surviendra la conversion des Juifs, selon l'opinion unanime des interprètes catholiques qui ne trouvent, qui ne peuvent trouver, dans leur système, d'autre époque pour placer cet événement si clairement annoncé par l'Écriture.

Et alors, disent-ils, s'achèvera la prédication de l'Évangile dans le monde entier, et le Seigneur viendra juger le monde à son heure.

Telle est en abrégé, d'après les meilleurs interprètes, toute l'histoire du futur Antichrist. On a là, condensées, toutes les notions que nous avons sur ce grand personnage. Approfondir ces idées nous semblerait pour le moins un travail perdu, vu que presque toutes n'ont d'autre fondement que l'imagination féconde de leurs auteurs. Nous n'en retiendrons que la principale, celle qui petit avoir donné naissance aux autres : la monarchie universelle de l'Antichrist.

Ces points sont traités de la façon que l'on vient de voir par la plupart des docteurs qui se sont occupés de l'Antichrist.

Nous ne ferons pas, à tant de témoignages, dignes, sans contredit, de tout respect, l'injure de les rejeter sans examen. Toutefois, ce sont des témoignages humains.

Mais, comme les choses futures appartiennent à Dieu seul, à sa toute-science, et en aucune façon à l'ingéniosité et à la science de l'homme, personne ne peut raisonnablement se plaindre ou s'étonner qu'en un débat de telle importance nous suspendions momentanément notre jugement, et nous nous sentions obligé de contrôler ces hypothèses par l'Écriture, nous souvenant qu'elle seule constitue l'autorité absolue, l'autorité émanant de Celui qui, seul, a la connaissance parfaite, le Saint-Esprit de Dieu, l'inspirateur de cette Parole.

MONARCHIE UNIVERSELLE DE L'ANTICHRIST

Maintenant, de tous ces dires, dont nous ne retiendrons que le principal, de toute leur substance, qui est le répondant ?

De quelles archives, publiques ou secrètes, sont sorties ces étonnantes informations ? Certainement pas de l'Écriture. Et pourtant, je le répète, à quelle autre source peut-on puiser de ce qui rapporte à l'avenir ?

Examinons donc ce que nous dit sur ce sujet l'Écriture.

Deux passages sont communément invoqués pour prouver cette monarchie universelle de l'Antichrist.

Le premier de ces passages se trouve au chapitre VII de Daniel, non pas à l'endroit où nous est décrite la quatrième Bête, terrible et étonnante (parce qu'on veut que celle-ci soit l'Empire romain), mais là où il est parlé de l'une des cornes de cette Bête, la plus puissante de toutes et dont on annonce des prodiges.

Mais, après avoir lu et bien pesé tout ce qui est dit de cette terrible corne, pas plus que nous ne trouvons de motif pour douter ou pour admettre que cette corne, ou ce roi, soit un Juif, ou un faux Messie, pas plus nous n'y voyons d'indication que la monarchie de ce roi soit universelle, ou ne le soit pas.

Ce texte est entièrement muet sur ces points. La seule chose que nous trouvons c'est que cette puissance, ce roi, sera supérieur aux autres dix qui, comme lui, sont sur la tête de la Bête, lui servant de cornes, ou d'armes, et qu'il humiliera trois de ces dix rois (on ne dit rien des sept autres), que, plein d'arrogance, il proférera des blasphèmes contre le Très-Haut, et qu'il opprimerá les Saints du Très-Haut. Sa présomption sera telle qu'il formerá le dessein de changer les temps et la loi, chose pour laquelle il s'accorderá un certain délai. Tout cela peut arriver en Asie comme en Afrique, en Europe comme en Amérique, sans qu'il soit nécessaire de faire de ce roi un monarque universel. Au surplus, quelles preuves donne-t-on que l'Antichrist attendu soit représenté par cette corne qui pousse, croit et augmente en force sur la tête de la Bête, plutôt que par la Bête elle-même ? Mais de ceci nous parlerons plus tard. Le second passage allégué est le chap. XIII de l'Apocalypse. Là, il est bien en effet question de l'Antichrist, sous la métaphore d'une Bête ayant sept têtes et dix cornes. Et l'on dit, ici, que tout pouvoir sera donné à cette Bête sur tous peuples, tribus et langues, et que tous les habitants de la terre l'adoreront.

Je crois fermement tout ce qu'annonce cette prophétie qui, dans son ensemble, me paraît très claire. Mais ce que je vois clairement aussi, ce sont deux équivoques qui appellent une explication.

D'abord, le texte ne dit pas que le pouvoir sur tous tribus, peuples et langues sera donné à un homme déterminé, et c'est ce que l'on voudrait prouver. Il dit seulement que ce pouvoir sera donné à la Bête dont nous parlons. Or, par tous ses signes, cette Bête est infiniment loin de symboliser un roi, d'être l'identification d'une personne, une tête de monarchie.

Autre équivoque :

Le texte ne dit pas que tous les habitants de la terre adoreront cette Bête d'une adoration formelle, comme Dieu.

Il dit simplement qu'ils l'adoreront, lui rendront hommage.

Nous n'insisterons pas ici sur ce point. Aussi bien, nous aurons l'occasion d'y revenir à propos de la « Bête » de l'Apocalypse.

En attendant, ce qui démontre encore que nous n'avons pas à nous arrêter à cette monarchie universelle, qui, nous le répétons, ne ressort pas de l'Écriture, c'est ce que nous dit cette même Écriture de la statue aux quatre métaux différents que nous avons examinée dans la première partie de cette étude.

Or, là il est parlé seulement de quatre monarchies, ou célèbres empires, qui doivent se succéder sur la terre ; et, du dernier, il est dit qu'il subsistera au moment de la chute de la pierre, c'est-à-dire jusqu'à la seconde venue du Messie, comme nous l'avons prouvé.

S'il y eût donc eu un autre empire que ces quatre premiers, et un empire bien plus important, n'était-il pas indiqué qu'une allusion y fût faite, un événement de telle importance ne pouvant être passé sous silence.

Il est dit, en outre, que la « pierre doit tomber directement sur les pieds de la grande statue, c'est-à-dire sur le quatrième et dernier royaume, divisé, comme on sait, en de nombreuses parties. Ce quatrième royaume devra donc être existant et dans son entier quand viendra le Seigneur, parce que, s'il en était autrement, la pierre frapperait au hasard, dans le vide, et la prophétie ne pourrait s'accomplir (On notera aussi qu'il est écrit de « la pierre qu'elle tombera » au temps de ces rois, et non pas au temps de ce roi. Ceci est extrêmement important. (Daniel II, v. 44.) - (N. d. t.)). Et si ce royaume est existant et dans son entier à la venue du Seigneur, où pourra bien régner l'Antichrist ?

On dit encore que tous les rois de la terre, sans pour cela abandonner le pouvoir, se soumettront à sa volonté, qu'ils lui seront assujettis, qu'ils le serviront de tout leur pouvoir. On invoque, pour cela, le chapitre XVII, v. 13, de l'Apocalypse où, parlant des dix rois, il est dit : « Ceux-ci auront un seul et même dessein, et ils mettront leur puissance et leur autorité au service de la Bête. » Il reste encore à trouver les raisons valables qui seraient la base fondamentale sur laquelle se bâtirait un édifice aussi majestueux qu'une monarchie universelle sur toutes tribus, peuples et langues.

Car, si l'Antichrist, dont nous sommes menacés, n'est pas un individu, mais autre chose d'infiniment différent, et d'incommensurablement plus grand, votre monarchie universelle s'en va en fumée, votre future histoire de l'Antichrist devient un mythe. Le fantôme s'évanouit.

CONCEPTION NOUVELLE DE L'ANTICHRIST

Trois choses sont certaines, dont aucun chrétien ne peut douter : L'Antichrist est une réalité. Il doit se révéler, être ouvertement connu dans les derniers temps. Il doit causer beaucoup de mal sur la terre, faisant une guerre déclarée au Christ et au christianisme.

Ces choses sont claires et clairement exposées dans l'Écriture. Mais c'est sur le sens du mot Antichrist qu'il s'agit de s'entendre. Que signifie-t-il de précis et de déterminé ?

Etymologiquement, il veut dire : contre Christ. Mais encore, quelles sortes de maux doit-il causer ? Quels seront ses moyens d'action ?

Ces trois derniers points ne sont pas clairs comme les premiers. Aussi, les idées avancées à leur sujet par les docteurs sont aussi contradictoires qu'obscures et peu fondées.

Toute cette confusion, toutes ces embarrassantes conjonctures ne proviendraient-elles pas du fait que l'on a, en toute bonne foi, admis pour vrais des principes faux

Et si toute cette confusion tenait au fait que l'on a conçu l'Antichrist comme étant une personne ? S'il était vraiment une personne, il ne paraît pas possible qu'après tant de recherches, tant de travail accompli par les docteurs les plus compétents, on soit si peu avancé. Mais si le principe est faux, la confusion n'a rien d'étonnant. Le plus habile des avocats est toujours embarrassé, il est même au-dessous de sa tâche, devant une mauvaise cause.

Ce principe donc, ou ce supposé principe, à savoir, que l'Antichrist est une personne, sur lequel se basent tous les docteurs que je connais, je l'accuse, moi, d'avoir embrouillé la question au point de rendre plus qu'obscures, impénétrables, les notions que nous donne l'Ecriture sur la question.

Ce principe, ou supposé tel, aiguillant nos commentateurs sur une fausse voie, les a obligés à inventer, à construire de toutes pièces un échafaudage de détails et de circonstances qui ne se trouvent pas dans l'Ecriture, mais qui ont pris la place de celles qui y sont.

Et c'est ainsi que l'on a fini, à force de chercher dans cette direction, par découvrir l'Antichrist, par le voir avec les yeux de la foi, là où il n'est certainement pas, au lieu de le voir là où certainement il se trouve.

Il n'est, au reste, pas un monarque, dans l'Ecriture ou dans l'histoire, célèbre par sa cruauté vis-à-vis du peuple de Dieu, où les commentateurs n'aient vu un type de l'Antichrist, soit prédit, soit figuré. Il est tout naturel qu'imbus de cette idée, les commentateurs trouvent obscurs les passages de l'Ecriture où est décrit l'Antichrist, et qu'ils passent outre sans comprendre, sans soupçonner même leur véritable signification.

Nous avons donc passé en revue et examiné soigneusement toutes ces théories et sommes arrivés à la certitude qu'elles ne reposaient que sur de fausses hypothèses. Et comme la question intéresse le salut de multitudes d'âmes, non pas seulement dans la génération à venir, mais peut-être même dans la génération présente, qui songera à nous faire un grief de chercher à présenter un système rationnel, rassemblant en un tout concret toutes les données de l'Ecriture sur la question ?

L'ANTICHRIST. QU'EST-IL ?

Tenant compte de tous les signes présentés par l'Écriture, aussi bien que d'autres que nous offre le recul du temps (et le temps est le meilleur interprète des prophéties), l'Antichrist, ou Contre-Christ, dont l'apparition et la manifestation sont prédites pour l'époque qui précède immédiatement le retour du Seigneur, est un corps moral, composé d'innombrables individus. Ces individus peuvent, à certains égards, se trouver très séparés les uns des autres, mais ils sont moralement unis et animés d'un même et implacable esprit « contre Jéovah et contre son Oint ».

Lorsque ce corps moral, par l'adjonction d'un nombre suffisant d'individus, aura atteint son plein développement, quand il aura acquis la force voulue et les armes nécessaires, quand il se sera libéré de toute crainte et de toute contrainte, arrivé à cet état, ce corps sera le véritable et le seul Antichrist de l'Écriture.

Avec toutes les armes dont il disposera, ce corps antichrétien fera, à l'Église, alors en pleine décadence, aussi bien qu'au corps de Christ, une guerre sans merci ; il lui causera les plus dures, les plus terribles pertes, et, s'il n'arrive pas à les exterminer, ce ne sera pas faute de l'avoir voulu et essayé, mais ce sera uniquement faute de temps ; ce ne sera, selon la parole du Seigneur, que parce que ces jours seront abrégés. En sorte que cet Antichrist, au moment même où il arrivera au terme de sa course, se trouvera être au commencement du « Jour du Seigneur » ; il sera face à face avec le Christ descendant du ciel dans sa puissance et sa gloire, dans cette majesté décrite de façon si terrifiante, et grandiose à la fois, dans l'Apocalypse, dans les écrits de saint Paul, dans les Évangiles, dans les prophètes, ainsi que nous allons voir.

Pour nous assurer de la valeur de ce système, ce n'est pas d'un regard distrait qu'il nous faut lire les passages de l'Écriture où il est question de l'Antichrist et de cette ultime tribulation, les passages, notamment, où le sujet est traité, non de façon accidentelle, mais systématique.

Si, d'une part, tous ces passages, s'harmonisant et concordant bien, expliquent facilement, sans violence comme sans procédure artificieuse, l'Antichrist par un corps moral, et si, d'autre part, rien ne s'explique convenablement par un individu, nous pouvons conclure que notre but est atteint.

DÉFINITION DE L'ANTICHRIST

La première chose qui se saisit bien, si l'Antichrist est un corps moral, mais qui ne se comprend plus du tout si l'Antichrist est une personne, c'est la définition même de ce mot : Antichrist, sa définition biblique.

Ce mot ne se trouve que deux ou trois fois dans tout le Livre sacré, et c'est dans les Épîtres de saint Jean, là, justement, où la définition s'en trouve donnée.

Si nous demandons au disciple bien-aimé ce qu'est l'Antichrist, il nous répond par ces mots (1 S. Jean, chap. 4, v. 3) : « Tout esprit qui confesse Jésus-Christ, venu en chair, est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas ce Jésus n'est pas de Dieu, c'est celui de l'Antichrist dont on vous a annoncé la venue, et qui maintenant est déjà dans le monde (v. 4). Vous, mes petits enfants, vous fils de Dieu, et vous les avez vaincus parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde (v. 5). Eux, ils sont au monde ; c'est pourquoi ils parlent le langage du monde, et le monde les écoute. »

(On notera que Ben-Ezra prend toujours ses citations bibliques dans la Vulgate. Nous citons d'après la version de l'abbé Crampon. Cette version porte en note, pour le verset 3 « tout esprit qui ne confesse pas Jésus » ces mots : « Vulgate, tout esprit qui divise Jésus », - qui divise, autrement dit qui annule Jésus, - c'est l'Antichrist. « On notera également, au verset 5, le pluriel : eux, ils parlent, le monde les écoute, - une collectivité, - et il s'agit de l'Antichrist. - (N. d. t.))

Peut-être trouverez-vous que j'use de quelque puérile équivoque, ou de sophisme, parce que je donne à ces paroles de saint Jean le nom de vraie définition de l'Antichrist, certain, comme vous l'êtes, que l'apôtre parle ici, non de la personne, mais de l'esprit de l'Antichrist.

Mais si vous étudiez ce texte avec plus d'attention, comme aussi l'explication que je vais en, donner, peut-être découvrirez-vous bien un sophisme, mais ce sophisme apparaîtra sous un jour que vous ne prévoyez pas.

L'apôtre dit ici à tous les chrétiens deux choses claires :

La première, c'est que l'Antichrist est tout esprit qui se détache de Jésus. Cette expression est assurément toute particulière. Elle est d'autant plus digne d'une attention spéciale. Le détachement de Jésus, selon la propre et naturelle signification du mot, veut dire l'apostasie vraie et formelle de la religion chrétienne jusque-là professée, non pas simplement une apostasie passive, mais une apostasie agissante.

En d'autres termes, ce sera l'enseignement de doctrines blasphématoires reniant la Messianité et la Déité de Jésus-Christ.

Tout ceci est parfaitement compréhensible. Tous les chrétiens appartenant, soit au vrai, soit au faux christianisme, sont, en une manière ou en une autre, unis au Christ, et le Christ est uni à eux, la liaison de deux choses étant nécessairement mutuelle.

Cette liaison n'est autre, pour parler d'une façon générale, que la foi en Jésus, qui agit à la façon d'une corde solide.

En fait, il en est ainsi lorsque la foi est accompagnée de l'espérance et de l'amour.

Seule, sans les oeuvres, cette corde de la foi est insuffisante. Plus fragile encore sera-t-elle si la corruption l'entame.

Mais cette foi, qu'elle soit forte, comme celle d'un bon chrétien, qu'elle soit faible, comme celle d'un hérétique, n'en constitue pas moins un lien véritable qui, de toute façon, rattache à Jésus, établissant entre Lui et le croyant une certaine relation, une certaine union, dont la résistance dépend de la solidité de cette foi.

Maintenant donc, détruire ce lien, renier le Fils de Dieu fait homme, le Messie des Ecritures, abandonner toute croyance, aller même jusqu'à s'en moquer, à avoir honte du nom de chrétien, c'est là, proprement, apostasier.

Et l'apostasie de la religion chrétienne, l'Écriture l'a annoncée pour les derniers temps en termes parfaitement clairs et positifs (Voir S. Luc, chap. XVIII, 8 ; chap. XVII, 25-31 ; 2 Tim. III, 1-8 ; et tant d'autres passages. - (N. d. T.)).

Quand elle sera presque universelle, devenant une guerre déclarée contre le Christ, lorsque, non contents d'être détachés eux-mêmes de Jésus, beaucoup mettront toutes leurs forces à essayer d'en détacher d'autres, ce sera, alors, nous dit saint Jean, le disciple aimé, ce sera, alors, le véritable Antichrist.

Or, l'Antichrist, dit encore saint Jean, était déjà dans le monde, de son temps - : « Mes petits enfants, c'est la dernière heure. Comme vous avez appris que l'Antichrist doit venir, aussi y a-t-il maintenant plusieurs Antichrists : par là nous connaissons que c'est la dernière heure. » (1 S. Jean II, 18).

De son temps, plusieurs apostasiaient la foi chrétienne, reniaient Jésus-Christ, devenaient ensuite ses plus grands, ses plus implacables ennemis. A ceux-là, l'apôtre donne le nom d'Antichrists, et afin que personne ne pense qu'il veut parler ici des Juifs ou des païens, lesquels, à cette époque, persécutaient Jésus et son corps mystique, il ajoute un peu plus loin :

« Par là, nous connaissons que c'est la dernière heure. Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous ; mais ils sont sortis afin qu'il soit manifeste que tous ne sont pas des nôtres. »

Parlant de l'apostasie des temps de la fin, saint Paul dit en substance la même chose, à savoir que, déjà de son temps, le mystère d'iniquité avait commencé (2 Thess. II, 7).

De cette définition de l'Antichrist, la plus claire, la plus formelle, que l'on trouve dans l'Écriture, il résulte que l'on peut légitimement tirer cette conséquence que l'Antichrist annoncé ne peut être un homme, un individu, mais un corps moral qui commença à se former dès l'époque des apôtres, parallèlement au corps mystique du Christ, se développant à travers les siècles ; qu'il existe actuellement, bien grandi et robuste, et qu'enfin il se montrera dans le monde, arrivé à son plein épanouissement, quand sera parachevé le mystère d'iniquité.

L'examen que nous allons faire des autres données de l'Écriture sur l'Antichrist dont nous sommes menacés, fera ressortir son action dans le monde et son véritable caractère.

L'ANTICHRIST DANS L'APOCALYPSE

Si nous lisons toute l'Écriture dans l'intention bien arrêtée d'y chercher l'Antichrist et de comprendre ce grand mystère, je suis intimement persuadé que nous ne trouverons sur lui nulle part autant que dans l'Apocalypse, dernier livre de l'Écriture, des notions claires et détaillées. Ce livre divin, l'Apocalypse, — que d'autres en pensent ce qu'ils veulent, — est la plus admirable des prophéties. Elle a manifestement pour objet les temps consécutifs à la venue du Seigneur (La venue du Seigneur pour enlever l'Épouse. - (N. d. t.)). elle prédit tous les principaux événements qui doivent immédiatement précéder, et suivre, celle-ci. On y trouve une description grandiose de l'apparition de Jésus-Christ en majesté et en gloire. On y trouve, enfin, annoncés, les événements qui accompagneront et suivront cette venue.

Le titre du livre indique bien son objet, son but déterminé : Révélation de Jésus-Christ. Ce titre, jusqu'à maintenant, n'a été pris que dans un sens passif, comme s'il voulait dire une révélation que le Christ aurait faite à quelqu'un et relative à des faits cachés et à venir.

Mais j'ai beau lire et relire ces paroles, les relire également dans les épîtres de saint Paul et de saint Pierre, jamais je ne leur trouve un sens passif. Bien au contraire. Une fois, une seule fois, saint Paul, à propos d'une certaine chose, dit qu'il reçut par révélation de Jésus-Christ l'Évangile qu'il prêchait (Galates I, 12).

Mais, en dehors de ceci, l'expression : Révélation de Jésus-Christ, signifie toujours : la manifestation, la venue, du Seigneur que nous attendons.

Tous les commentateurs, au reste, sont d'accord que ce livre vise, dans sa plus grande partie, ce sujet ; il ne leur est du reste pas possible de ne pas l'admettre. S'ils ne l'admettent pas pour la totalité du livre, c'est que leurs principes s'y opposent. Ils se sont donc efforcés d'arriver par un chemin ou par un autre, à faire cadrer une bonne part de ces prophéties avec l'histoire de l'Église. Le résultat a d'ailleurs été insignifiant. Il a plutôt apporté la preuve décisive que ce livre, en réalité, n'avait rien de commun avec ce que l'on y a cherché, ou ce que l'on prétend y avoir trouvé.

La meilleure démonstration qu'une prophétie est vraie, c'est le fait qu'elle s'accomplit.

Elle n'a besoin, pour s'imposer, ni d'ingénieux efforts, ni de discours alambiqués. L'accomplissement suffit. Confronté avec la prophétie, l'événement persuade avec clarté que celle-ci parlait de lui et le désignait bien.

Se référant à certains événements importants, survenus dans le monde depuis que l'Apocalypse a été écrite, les commentateurs montrent les passages du livre où ils les voient annoncés. Mais, après un examen attentif de ces passages et de leur contexte, après une

comparaison minutieuse avec les événements qu'ils ont la prétention d'annoncer, franchement, on doit convenir qu'il n'y a entre eux pas même le plus lointain rapport, malgré les prodiges d'habileté tentés pour les rapprocher, les identifier. Aucune superposition n'est possible.

Il n'est donc pas seulement probable, il est certain, que l'Apocalypse, à l'exception des trois premiers chapitres, est la plus merveilleuse des prophéties consacrées à l'apparition et à l'avènement du Seigneur.

Les mots par lesquels elle commence, de même que la salutation qui les suit, confirment pleinement cette déclaration : « Voici, il vient sur les nuées du ciel, et tous les yeux le verront. »

Ce point important réglé, revenons à l'Antichrist.

Du moment où cette prophétie a pour premier objet et pour thème principal la venue du Christ en gloire et en majesté, on peut s'attendre à ce que tout ce qui concerne cette question y soit exposé et expliqué avec une admirable science et une sagesse toute divine. Et point n'est besoin, en la lisant, d'une intelligence exceptionnelle pour y relever de très fréquentes et de très vivantes allusions à toute l'Écriture, aux livres de Moïse, par exemple, et spécialement l'Exode, au livre de Josué, des Juges, aux Psaumes, aux livres des Prophètes, particulièrement ceux d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiël, de Daniel, auxquels l'Apocalypse emprunte non seulement leurs mystères, mais même leurs expressions, souvent leurs mots.

Le châtement de l'Antichrist devant être, comme tout le monde l'admet, l'un des principaux événements précédant la venue du Christ, on peut s'attendre à trouver dans l'Apocalypse la somme de tous les enseignements et de toutes les prédictions de l'Écriture à ce sujet.

C'est en effet le cas.

Toutes les allusions à l'Antichrist, éparpillées au cours des pages du Saint Livre, sont, ici, rapportées et groupées, formant un même tableau ; elles s'ordonnent, elles s'expliquent, elles s'éclairent, par d'autres prophéties plus spéciales, et qui ne se trouvent pas ailleurs. Cherchons donc l'Antichrist dans l'Apocalypse.

En fait, les commentateurs sont unanimes à reconnaître l'Antichrist dans l'effrayante « Bête » aux sept têtes et aux dix cornes, dont une partie de la description se trouve au chapitre XIII, et, à la fin, au chapitre XIX du livre de saint Jean. Mais, cette « Bête », avec toutes les particularités qu'on en rapporte, comment peut-on imaginer qu'elle puisse représenter une personne ? Vous pouvez consulter les docteurs les plus savants, les plus ingénieux, qui ont expliqué l'Apocalypse, c'est chez eux que vous constaterez l'absolue impossibilité d'une telle solution.

Oui, toute leur habileté, leur incontestable science, ne font que souligner l'illogisme, l'incohérence, l'obscurité, d'un pareil point de vue.

D'abord, ils prétendent, mais sans entrer dans les détails, que cette « Bête » n'est autre que l'Antichrist, dont les efforts et dont le règne sont dépeints et prédits par cette terrible image.

Mais, comme dans leur système cet Antichrist ne peut être qu'un individu, ils sont obligés de l'affubler de sept têtes et d'expliquer ce que sont ces sept têtes.

Ils ont à l'agrémenter de sept cornes, toutes couronnées, et à expliquer ce que sont ces cornes, et aussi d'autres particularités de la « Bête ». L'embarras de ces explications augmente encore si, considérant attentivement, et dans son ensemble, la « Bête » de l'Apocalypse, nous demandons que l'on nous montre en elle, avec clarté, la personne même de l'Antichrist. - C'est la Bête elle-même, nous disent les uns. Les sept têtes, nous disent les autres, sont sept rois vassaux que l'Antichrist a vaincus et humiliés. Mais, la personne même de l'Antichrist, insiste-t-on, quelle peut-elle être ? Ou bien c'est le tronc seulement du corps de la Bête, sans aucune tête (ce qui ne peut être appelé « Bête » sans une totale impropriété d'expression), ou bien il manque ici une autre tête plus élevée que les autres et les dominant.

La gêne des docteurs augmente, leurs efforts pour dissimuler leur confusion redoublent ; aussi, n'hésitent-ils pas à se contredire en disant que l'une des sept têtes est la personne même de l'Antichrist.

Très bien.

Mais on vient de nous dire que ces sept têtes sont les sept rois qu'il a vaincus... En sorte que l'Antichrist serait à la fois les sept rois soumis-à l'Antichrist, et l'un de ces sept... En même temps qu'ils sont sept, ces rois ne sont que six. Inextricable problème dont la solution relève de la plus haute mathématique.

Vraiment, sous quelque angle que soit examinée cette explication, elle est inintelligible. D'une part, la « Bête » aux sept têtes et aux dix cornes est l'Antichrist ; d'autre part, l'Antichrist n'est que l'une des têtes de cette « Bête ». D'autre part, les sept têtes sont sept rois subjugués par l'Antichrist ; d'autre part, l'Antichrist lui-même est l'un de ces sept rois.

D'une part, les dix cornes sont dix rois couronnés qui servent l'Antichrist ; d'autre part, on n'en trouve plus que sept après que l'Antichrist a fait mourir trois d'entre eux qui lui refuseraient, en tant que cornes (En langage symbolique, corne signifie puissance, autorité. - (N. d. t.)), l'obéissance.

Que de contradictions, que de confusion, que d'obscurité ! La raison ? La raison ne peut évidemment provenir que de la fausseté du principe sur lequel tout le système d'interprétation repose, à savoir que l'Antichrist est une personne.

NOTION NOUVELLE DE L'ANTICHRIST

Nous proposons maintenant une nouvelle notion de l'Antichrist, ou Contre Christ. Il ne s'agit plus d'un simple individu, d'un misérable Juif accueilli comme Messie et roi par ses frères ; il ne s'agit plus d'un despote tyrannisant la terre entière, mais d'un grand corps moral,

composé d'innombrables parties, que le même dessein unit étroitement, qu'anime le même esprit entreprenant, audacieux, terrifiant, impie, n'ayant qu'un but : faire la guerre au corps mystique de Jésus-Christ et à Jésus-Christ lui-même, et cela non pas sur une partie seulement de la terre, mais sur la terre entière ; une armée rangée en ordre de bataille contre le Seigneur et contre son Oint. Cette conception de l'Antichrist nous permet, sans difficulté, d'embrasser d'un coup d'oeil toutes les prédictions concernant les derniers temps, éparses dans les Écritures, et, en particulier, celles qui se rapportent à cette « bête » mystérieuse.

Et tout d'abord, la métaphore des sept têtes.

Cette métaphore se comprend sans peine si l'on y voit sept fausses religions, ou plus, concourant toutes au même but, celui de ruiner le corps mystique du Christ dans le monde entier.

En second lieu, la métaphore des dix cornes, toutes couronnées, s'explique naturellement.

On conçoit sans peine que dix rois, ou davantage (Autrement dit, le pouvoir temporel, prêtant son concours à la fausse Eglise de Jésus-Christ. - (N. d. t.)), par séduction ou par malice, fassent partie de ce système, ou mystère d'iniquité, prêtant à la « Bête », composée de sept têtes, tout leur prestige, tout leur pouvoir, l'aidant dans son entreprise, comme les cornes d'un taureau, pour blesser et faire peur.

On conçoit enfin que l'une des sept têtes, ou l'une des « Bêtes » unies, reçoive quelque coup mortel, blessure métaphorique, mais en soit guérie, grâce au secours et aux soins de ses associées.

Tout ceci est parfaitement compréhensible. Même si l'on ne peut l'affirmer catégoriquement, on doit en reconnaître la possibilité, la plausibilité.

Tout ceci mérite une soigneuse considération. Pour l'époque où nous sommes, c'est tout ce que l'on peut demander, en attendant (On ne perd toujours pas de vue que ces lignes sont écrites vers 1780-90. La marche des événements mondiaux et, parallèlement, l'histoire religieuse de la chrétienté, démontrent la clairvoyance de l'auteur. Voyez la tournure des événements religieux en Italie, en Allemagne ; voyez l'attitude du gouvernement soviétique, et des autres en général, contre le christianisme, etc... - (N.d.t.)).

Afin de ne pas répéter, ici, ce qui a déjà été dit précédemment, nous prions que l'on veuille relire ce qui a été exposé sur les quatre « Bêtes » de Daniel. Elles ont, en effet, une relation si étroite avec celles de l'Apocalypse qu'il paraît y avoir encore plus identité que parenté.

Le mystère est sûrement le même, sans aucune différence essentielle.

De sorte que la connaissance de ces « Bêtes » (Les « Bêtes » du chapitre VII de Daniel. - (N.d.t.)) permet la connaissance de l'autre, et cette dernière, éclairée par la connaissance des quatre autres, les complète, les précise à son tour, leur donne un air de vie si naturel qu'il me paraît difficile d'hésiter.

La seule différence que je vois, pour ma part, entre ces deux visions, c'est que Daniel prend les « Bêtes » séparément, à tour de rôle, à leur origine, et les suit dans leur développement, jusqu'à la fin.

Saint Jean, au contraire, les prend toutes ensemble ; il les voit rassemblées en un seul corps, et cela par la simple raison qu'il les considère à leur état de maturité, arrivées à la perfection brutale qu'elles doivent atteindre dans les derniers jours, — puisqu'aussi bien c'est là l'immédiat et unique sujet de cette prophétie.

Par ailleurs, l'apôtre et les prophètes sont en parfaite concordance.

Saint Jean dit que la « Bête » qu'il vit avait sept têtes, ce qui revient à dire (et je ne vois pas quelle autre chose plus naturelle pourrait être dite) qu'il vit sept « Bêtes » unies dans un même corps, et animées d'un même esprit. Daniel n'en nomme que quatre, mais ces quatre sont sept en réalité, puisque la troisième, qui est le léopard, se compose de quatre.

Saint Jean dit, de sa « Bête », qu'elle était semblable à un léopard, avec une bouche de lion et des pieds d'ours. Léopard, lion, ours, ce sont là, exactement, les trois premières « Bêtes » de Daniel.

A la « Bête » qui manque, on ne trouve de ressemblance avec aucune bête connue ; elle n'est donc nommée, ni dans Daniel, ni dans l'Apocalypse.

Saint Jean dit de sa « Bête » qu'il la vit sortir de la mer.

Daniel en dit autant des quatre « Bêtes », et presque avec les mêmes paroles.

Saint Jean nous représente sa « Bête » avec dix cornes toutes couronnées. Daniel nous dit, en substance, la même chose, avec cette seule différence qu'il vit les dix cornes sur la tête de la quatrième « Bête Or, celle-ci est visiblement celle qui doit jouer le principal rôle dans cette tragédie, parce que, si on considère cette « Bête » séparément, ces cornes sont bien les siennes propres.

Mais quand cette « Bête » absorbe les autres, c'est-à-dire quand elle entraîne à sa suite un nombre suffisant d'âmes qui se sont séparées des autres « Bêtes », quand elle leur fait partager ses idées impies, quand, dans toutes les parties du monde, elle entraîne des multitudes à se déclarer formellement contre le Christ, principalement des chrétiens appartenant au faux christianisme, dont les noms ne se trouvent pas dans le Livre de vie, quand cette immense armée, formant un seul corps avec la « Bête », et animée du même esprit (c'est arrivée à ce point que saint Jean la voit), aura atteint son maximum de puissance, alors toutes les cornes seront communes à toutes les « Bêtes » unies, toutes menaceront, attaqueront, blesseront, et le corps d'iniquité sera bien protégé par elles.

La conséquence sera que toute la terre tremblera devant elle, ses habitants se soumettront et ploieront le genou en disant : « Qui est pareil à la Bête et qui peut combattre contre elle ? » (Apoc. XIII, 4).

LA ONZIÈME « CORNE »

Il semble bien, jusqu'ici, que les deux prophètes sont d'accord, puisqu'il n'y a entre eux, cousin nous venons de voir, qu'une seule différence : l'un examine toutes les Bêtes réunies en un seul corps, l'autre les considère séparées.

Il y a encore une autre particularité qui peut causer quelque embarras :

Si le mystère des quatre « Bêtes » est, avons-nous dit, le même, en substance, que celui de l'Apocalypse, comment s'expliquer que saint Jean ne fasse aucune mention de cette fameuse « corne » sur la tête de la quatrième « Bête », cette corne, qui joue un rôle si important, qui fait tant de bruit, au point que beaucoup de commentateurs n'y voient rien de moins que l'Antichrist en personne ?

Nous répondons à ceci, premièrement : bien qu'en fait le mystère soit le même, il ne s'ensuit pas que, dans les deux passages, les détails soient nécessairement identiques.

Cela se reproduit fréquemment en matière de prophéties.

Décrivant le même événement, elles sont souvent diverses dans les détails. Dans telle d'entre elles, l'attention est attirée sur certaines circonstances qui, dans telle autre, sont omises, et vice versa. Ne faisons-nous pas la même constatation dans les Évangiles ?

En second lieu, nous répondons que ce silence même de l'Apocalypse est la preuve claire et convaincante que la onzième « corne » n'est pas l'Antichrist. Pourquoi ? Parce que l'un des thèmes principaux de saint Jean, dans cette prophétie, est la révélation de l'Antichrist duquel il nous donne le tableau si vivant et si circonstancié de la terrible carrière.

Comment saint Jean pouvait-il ignorer cette onzième « corne », si elle était une partie essentielle du mystère ? En conséquence, si cette « corne » est l'Antichrist, la « Bête » ne l'est pas. Et si la « Bête » est l'Antichrist, ce dont il n'est pas possible de douter, c'est que la « corne » ne l'est pas.

L'Antichrist, cher lecteur, n'est pas, il ne peut pas être, une « corne » de la Bête, ni même toutes les cornes ensemble.

L'Antichrist parfait et complet, l'Antichrist tel qu'il se manifestera dans les derniers jours, l'Antichrist tel que l'a vu saint Jean, c'est la « Bête » même de l'Apocalypse, avec ses sept têtes et ses dix cornes.

Les sept têtes, ainsi que nous venons de le dire, ne sont autre chose que sept « Bêtes » différentes, mais réunies en un seul corps, animées d'un même esprit, composées d'une multitude de personnes. Les cornes sont uniquement les armes de la « Bête », armes offensives et défensives ; elles ne peuvent signifier autre chose.

Si donc Daniel désigne une corne en plus des dix, s'il affirme qu'elle sera plus grande, plus puissante que les autres, c'est que la quatrième « Bête » se servira plus d'elle que des autres, c'est que, par elle, surgiront plus de malheurs que par les dix autres réunies.

Mais qui sait si cette terrible corne, ou cette puissance mondiale, n'est pas née déjà, et à l'oeuvre sur cette terre, sans que nous la connaissions, parce que jeune encore ?

Ne jouons pas au prophète. Ceci, le temps seul peut le démontrer.

Il semble, cependant, qu'il serait sage de se tenir sur ses gardes, d'être d'une extrême vigilance, et de tout examiner avec soin, tout ce qui peut nous instruire sur les signes des temps.

QUELQUES RÉFLEXIONS COMPLÉMENTAIRES

Ce que nous pouvons, au moins, déduire légitimement de tout ce que nous avons dit sur la « Bête » de l'Apocalypse, c'est qu'elle est, de l'aveu d'à peu près tous les docteurs, l'Antichrist attendu ; c'est que, par cette métaphore prodigieuse et terrifiante, tant de choses si neuves, si importantes, si stupéfiantes, nous sont annoncées comme devant se produire, c'est que cet Antichrist doit dépasser infiniment la taille d'un simple individu, se l'imaginât-on même comme le plus formidable despote, tyrannisant toute la terre, fantôme terrible, né de l'imagination, et que la même imagination fait évanouir et se dissiper.

Il n'est pas douteux qu'à cette sombre époque on verra un roi, un autre roi (Au sens de chef d'Etat, ou dictateur, ou gouvernement.), beaucoup de rois, persécuter cruellement, et dans différentes parties du monde, le petit et faible « corps du Christ » à qui l'on fera une guerre sans quartier. Mais ni ce roi, ni l'autre, ni tous ensemble, ne seront autre chose, une fois réunis, que les cornes de la Bête, ou les armes de l'Antichrist.

Chez un taureau, ni une corne, ni l'autre, ni les deux, ne sont le taureau ; elles n'en constituent que les armes par le moyen desquelles cette bête sauvage attaque, blesse, tue, fait trembler tout le monde. Ceci est très clair et se passe d'autres explications.

Si nous nous attendons, au contraire, à voir s'accomplir en quelque individu, quelque Juif apostat, ou quelque monarque universel, tout ce qui est dit de la « Bête », et que nous annoncent les Ecritures, il est fort à craindre que l'Antichrist ne soit déjà chez nous quand nous serons encore à le supposer et l'attendre, sous une forme imaginaire.

Il est également fort à craindre qu'à cause de l'idée que l'on s'est forgée de l'Antichrist, idée répandue dans toutes sortes de livres, mais, répétons-le, qu'on ne trouvera pas dans les Écritures, qu'à cause d'une semblable idée, les hommes ne soient trouvés dans la plus grande insouciance à la venue du Seigneur.

Mais celui qui est expert à démêler, dans les écrits des Prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Évangile, les signes annonciateurs de la prochaine venue du Christ, celui-là ne saurait s'abandonner à une insouciance semblable.

Je le répète, l'une des causes de cette insouciance (qu'on en pense ce qu'on voudra), la principale, peut-être, à mon sens, celle que nous allons étudier, provient des idées fausses qui courent sur le véritable caractère de l'Antichrist. En sorte que l'on pourra voir se produire tous les signes, s'accomplir toutes les prophéties relatives à l'Antichrist, et ne pas s'apercevoir de sa présence.

Le Christ sera à la porte, l'Antichrist presque au bout de sa sinistre carrière, et les chrétiens ne se douteront de rien, plongés dans la plus fausse comme dans la plus dangereuse sécurité.

Il y a encore, diront-ils, bien du chemin à parcourir. Du reste, l'Antichrist ne doit-il pas venir avant le Christ ? Où est-il, ce monarque qui doit assujettir l'univers ? Personne ne l'a vu. Aucun signe, aucun indice de son existence, rien n'apparaît, même confusément, ou si confusément qu'on ne peut le prendre au sérieux... »

On pourrait s'imaginer, par tout ce que nous venons de dire, que la terrible aventure est arrivée à son terme, que l'Antichrist dont nous sommes menacés a atteint sa stature parfaite, qu'enfin, d'après notre système d'interprétation, il ne reste plus grand'chose d'intéressant à considérer dans ce corps moral qu'est l'Antichrist (Que de chemin parcouru, depuis 150 ans !...). Certes, ce que nous voyons, ce qui déjà se passe, suffit pour démontrer que l'horrible tableau que fait l'Écriture des catastrophes accumulées par cette « Bête » est en cours d'exécution.

Les sept « Bêtes » dont elle se compose n'ont-elles pas couvert la terre de ruines spirituelles, - et même matérielles ?

Qui dira les maux qu'a engendrés et qu'engendre encore l'idolâtrie ? Qui sondera le gouffre moral et spirituel creusé par le Mahométisme ? Et quels scandales produisent, au sein du christianisme, l'hérésie, le schisme, la tartuferie et le libertinage ! Et surtout, quels ravages ont été causés, dès son apparition, par la dernière Bête, par le déisme, par une fausse philosophie, par l'antichristianisme, enfin.

Et lorsque toutes ces Bêtes cruelles et voraces n'en formeront plus qu'une, du fait de leur entente en vue d'un même et unique but : la « déchristianisation » du monde, lorsque ce monstre à sept têtes se manifestera armé de ses griffes et de ses dents de fer, de ses cornes meurtrières, réunissant toute l'autorité et la puissance temporelles mondiales, lorsque, ouvrant son horrible bouche, il blasphémera contre Dieu ; et lorsque, finalement, ces « Bêtes » pleines de rage, c'est-à-dire quand des multitudes devenues leur proie, unies étroitement contre le Seigneur et contre son Oint, fermement résolues à balayer de la terre toute trace de christianisme, à en chasser même la mémoire, seront à l'apogée de leur puissance, quelle

langue, quelle plume, sera capable de décrire l'angoisse, l'horreur, l'effroyable détresse qui s'en suivront ?

Donc, sans une ombre d'hésitation, j'affirme que si tout l'Antichrist était uniquement compris dans l'une de ces Bêtes » nous n'aurions que peu de choses à en redouter, en comparaison des ravages accumulés par l'assemblage de toutes. La période de tribulation qui sévira à cette époque sera telle que ces jours devront être abrégés.

Malheureusement, enfin, l'Antichrist véritable, l'Antichrist complet, ne consiste pas seulement en cette monstrueuse Bête (du chapitre XIII (le l'Apocalypse). Il manque à cette machine une pièce importante sans laquelle non seulement sa capacité de nuire serait bien réduite, mais elle ne tarderait pas longtemps à se désagréger.

C'est cette pièce essentielle que nous allons examiner dans le chapitre qui suit (1).

(1) Voici un siècle et demi qu'ont été écrites ces choses. Et que constatent aujourd'hui les esprits les moins prévenus ? Ils constatent les progrès inouis, accomplis, dans le monde entier, par ce corps moral, cet Antichrist, comme l'interprète Ben-Ezra, d'après l'Écriture.

La terrible ironie, aggravée de politesse raffinée, du Dictionnaire philosophique de Voltaire donna, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la note de ce redoublement de combat sans quartier contre le christianisme et son Fondateur. Cette lutte devint plus rude avec les Encyclopédistes, pour atteindre son paroxysme, quelques moments, sous la Terreur. Mais les temps n'étaient pas encore accomplis, les esprits pas suffisamment préparés, et la «Bête» quitte pour un moment ces procédés violents : elle se teint de religion, d'humanitarisme, surtout. Vers la fin du XVIII^e siècle, le Grand Orient de France est fondé. « Composée, au début, de gens triés sur le volet, irréprochables de moeurs, la Franc-Maçonnerie se voue à l'exercice d'une bienfaisance fraternelle. Elle s'allie aux églises chrétiennes, se dit appelée à préparer une sorte de République universelle. La haute aristocratie française du temps ne dédaigne pas d'en faire partie. Il faut les grondements de la Révolution menaçante pour lui ouvrir les yeux. Mais c'est trop tard. La Franc-Maçonnerie n'a pas créé le mouvement révolutionnaire, elle l'a organisé et accéléré. Sous la Terreur, l'illuminisme humanitaire devient un réalisme sanguinaire.» (Les Sociétés de pensée et la démocratie, A. Cochin.)

Après le coup d'Etat de 1851, le Grand Orient, se présentant comme une société purement philanthropique, cultivant les vertus paisibles de la famille, l'amour, la foi en Dieu, interdit à ses adeptes toute discussion politique.

Sous la Troisième République, elle se mêle de nouveau à la politique, et, poussant à la lutte des partis, vise à conquérir le pouvoir suprême. Son action est de plus en plus puissante ; elle s'étend sur tous les rouages de l'Etat et tient l'armée en coupe réglée, comme le démontre, en 1904, l'affaire des Fiches. Après l'armée, c'est l'Université. L'éducation des classes populaires et la direction de l'Université deviennent l'objectif ardemment convoité, avec l'arrière-pensée de plus en plus marquée d'une opposition systématique au christianisme. La

philosophie spiritualiste n'est même plus obligatoire chez les membres du Grand Orient ; par contre, la tendance à l'anti-religion s'accroît d'année en année, préparant la voie au « sans-Dieuisme ». En 1926, la Chambre, en France, compte environ 250 membres de la Franc-Maçonnerie, sans parler de ceux du Sénat. (D'après un article du Journal des Débats, du 18 juin 1926 « Autour de la Franc-Maçonnerie ».) Ceci explique le laïcisme de plus en plus marqué de l'Etat (laïcisme, au sens antireligieux du mot), et explique aussi que, depuis une centaine d'années, le mouvement antireligieux ait pu progresser à pas de géant.

Ce mouvement antireligieux est différent, selon les pays. Ici, brutal et cynique ; là, prudent et accommodant; ailleurs, comme en Russie, d'une violence furieuse, comme bientôt, selon toute apparence, en Allemagne.

En France, l'enseignement laïque a amené tout doucement l'immense majorité du pays non seulement à perdre toute religion, mais à abdiquer tout idéal de l'esprit. Plus aucun besoin de nourriture spirituelle, plus de crainte de Dieu. Un abject matérialisme. Voilà où nous a conduit un siècle d'« éducation » laïque. Et c'est à ce moment, où l'absence de véritable éducation, tant à l'école qu'au foyer, est manifeste, c'est à ce moment précis qu'un Ministre de l'Instruction publique imagine de se faire appeler Ministre de « l'Education nationale ». Ce serait plaisant si ce n'était sinistre.

Et tout ceci démontre que l'interprétation que donne Ben-Ezra de l'Anti-Christ se trouve bien exacte, corroborée rigoureusement par l'histoire.

LA « BÊTE » AUX DEUX CORNES

Cette nouvelle « Bête », décrite dans la seconde moitié du XIII^e chapitre de l'Apocalypse, les commentateurs l'appellent, à juste raison, le Faux prophète de l'Antichrist.

Mais, de même que la Bête qui précède leur apparaît sous la forme d'un individu, de même cette seconde Bête est, pour eux, une personne.

Ils voient, dans ce personnage extraordinaire, le bras droit de leur Antichrist futur, son confident, son ambassadeur, son indéfectible associé. Les missions qu'il remplira pour lui, les inestimables services qu'il lui rendra, l'uniront à lui d'une indissoluble amitié.

Son admirable éloquence, l'impression qu'il donnera et la plus grande sainteté, la multiplicité de ses étonnants miracles, ses promesses, comme aussi ses menaces, tout en lui s'unira pour persuader les habitants de la terre de venir se ranger sous le sceptre de l'Antichrist, de l'adorer même comme Dieu.

Il contraindra tous les hommes, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent, à porter, sur la main ou sur le front, une marque, sans laquelle ils ne pourront ni acheter ni vendre. Ceux qui refuseront de porter cette marque seront impitoyablement massacrés.

En résumé, un homme seul fera, en moins de quatre années, ce que des milliers n'ont pu faire au cours de longs siècles, convertissant tous les peuples de la terre à cette nouvelle religion, à ce nouveau dieu.

Un tel zèle, vraiment, est plus qu'apostolique. Les apôtres de Jésus, remplis du Saint-Esprit, réalisant d'authentiques miracles, ne purent en faire autant dans la seule petite Judée...

Telle est, en bref, l'explication que donnent de cette « Bête » à peu près tous les commentateurs.

Que cette métaphore recouvre un mystère beaucoup plus grand, ils n'en ont pas le moindre soupçon.

Mais, pour nous, qui ne pouvons concevoir l'Antichrist autrement que comme une collectivité, persuadés que la notion contraire est non seulement improbable, mais qu'elle est insoutenable, qu'elle est formellement contredite par les textes sacrés, comment, dis-je, pourrions-nous considérer ce prophète comme un simple individu

Oui, serait-il logique qu'après avoir reconnu dans la première « Bête » un corps moral, un système composé de pièces multiples, on vit autre chose, dans cette seconde « Bête » ?

Ici, précisément, il convient que nous attirions votre attention sur un fait significatif :

Alors qu'à peu près l'unanimité des commentateurs attribuent tous les miracles, ou pseudomiracles, à l'Antichrist, saint Jean, lui, les fait accomplir par le faux-prophète.

Saint Paul, il est vrai, dit de « l'homme de péché » qu'il se manifestera dans le monde par des signes et des miracles mensongers. Cependant, cela ne veut pas nécessairement dire qu'il les accomplira lui-même, vu qu'il y aura certainement des faux-prophètes ayant reçu de tels pouvoirs du père des mensonges, de Satan. Je dis certainement.

En effet, Jésus déclare : « Plusieurs faux-prophètes s'élèveront et ils séduiront beaucoup de gens » (S. Matthieu XXIV, 11) ; et plus loin il ajoute : « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes ; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, même les élus. » (S. Matthieu XXIV, 24).

Ces paroles du Fils de Dieu nous donnent la clé du passage de saint Paul, cité il y a un moment (et sur lequel nous aurons à revenir), comme aussi la clé de celui que nous examinons en ce moment, relatif à la « Bête » aux deux cornes. Cette « Bête », à nous en tenir à la déclaration du Christ, que plusieurs faux-prophètes apparat- traient, ne saurait donc symboliser une personne ; elle représente un système d'iniquité composé de nombreux séducteurs religieux.

Cette multitude de séducteurs et de faux- prophètes feront incomparablement plus de mal que la première « Bête » aux sept têtes et aux dix cornes.

Il devient clair, pour quiconque veut faire une étude personnelle et attentive de cette « Bête » métaphorique, qu'elle représente, sous cette forme voilée, la condition lamentable vers laquelle s'achemine l'Église, et les graves dangers qui menacent les véritables croyants. La mort, la terreur, causées par la première « Bête », feront moins de mal au troupeau que le mauvais exemple fourni par ceux qui devraient être des modèles.

Considérez attentivement tout ce que saint Jean dit concernant cette « Bête », et vous n'aurez pas de peine à en saisir la signification. Le profond respect, la vénération, dans lesquels nous tenons notre clergé, rendent ici la tâche extrêmement pénible. Ce respect et cette vénération m'obligent à beaucoup de discrétion, et l'on peut être certain que je ne me hasarderai pas à toucher ce point si je n'étais pleinement convaincu qu'il est impossible que je me dérobe à cette nécessité.

Oui, ami, notre sacerdoce, c'est le sacerdoce chrétien, et non autre chose, qui est désigné et annoncé, pour les derniers temps, sous la figure d'une « Bête » avec deux cornes semblables à celles d'un agneau. Notre sacerdoce (Pas seulement, on le comprend bien, le sacerdoce catholique. - (N. d. t.)), qui, tel le bon pasteur, et non pas un mercenaire, doit défendre le troupeau du Christ et donner sa vie pour lui, c'est lui qui constituera, en ces temps, le plus grand scandale et le pire danger.

Cette affirmation vous surprend-elle ? Ignorez-vous l'histoire ?

N'avez-vous jamais entendu parler des retentissants scandales causés par la prêtrise lévitique ? Et ne savez-vous pas que les scandales du clergé chrétien, dix-sept siècles durant, ne seront pas moins déplorables ?

Qui fut cause de la ruine des Juifs, sinon le clergé ? Ne résista-t-il pas, par tous les moyens, au Messie lui-même, bien qu'il le connût, qu'il lui parlât, qu'il fût témoin de ses oeuvres prodigieuses ?

Fermant les yeux à la lumière, il résista obstinément aux aspirations du peuple qui le portaient vers le Messie. Et ce clergé, par la menace, par la persuasion, par des calomnies grossières, afin que nul ne se rendit à l'évidence, afin que l'espoir et la consolation d'Israël fussent rejetés, afin qu'il ne fût tenu aucun compte de l'enseignement, des bienfaits, des miracles patents du Messie, ce clergé pesa de tout son poids sur le malheureux peuple juif. Et il parvint enfin à le persuader de renier publiquement son Sauveur et de crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le »

Maintenant, je demande : Ces prêtres avaient- ils embrassé une fausse religion ? Avaient-ils abandonné la foi de Moïse et l'espérance d'un Messie ? N'avaient-ils pas les Écritures entre les mains ? Ne pouvaient-ils pas y reconnaître la véritable figure de leur Messie, en la comparant avec l'original qu'ils avaient sous les yeux.

Oui.

Tout cela est vrai.

Mais l'iniquité de ce clergé était arrivée à son comble. Fourbe, astucieux, hypocrite, avare, dévoré d'ambition, sa corruption était totale.

Et voilà la vraie raison du rejet du Messie, avec ses fatales conséquences. Le sanhédrin ose l'avouer, publiquement, en pleine séance (S. Jean XI, 47-51).

Il n'y a donc pas lieu, alors, de s'étonner si le clergé chrétien à une autre époque, recommence la même triste expérience que le clergé hébreu.

Ces paroles scandalisent-elles quelqu'un ? Il est à craindre que celui qui se scandalise soit, précisément, celui-là même qui contribue au scandale et qui tombe dans le piège.

Aussi vrai qu'il fut un temps où le clergé chrétien a produit des fruits d'un prix inestimable, édifiant et consolant l'Église de Jésus-Christ, aussi vrai il a été l'artisan d'innombrables ruines.

Et si vous avez de la peine à croire que cette « Bête » aux deux cornes ne symbolise rien de moins que la prêtrise chrétienne des derniers temps, relisez la prophétie, pesez-en chaque parole, examinez-en avec soin chaque détail, ils sont significatifs :

« Puis, je vis monter de la terre, dit l'apôtre une autre « Bête », qui avait deux cornes semblables et celles d'un agneau, et qui parlait comme un dragon. »

Saisissant contraste : les cornes d'un innocent et doux agneau, mais le langage d'un astucieux dragon.

Et l'apôtre dit plus loin que, grâce à son déguisement, le dragon persuade tous les habitants de la terre de dresser une image à la Bête », de l'adorer, c'est-à-dire de se soumettre à elle sans réserve, et qu'il fait, dans ce but, de grands prodiges. (Apocalypse XIII, 13-15.)

Dites-moi, en toute sincérité : de qui ces choses peuvent-elles être dites, sinon d'un clergé inique et pervers, comme le sera celui prédit pour les derniers temps ?

Nos commentateurs eux-mêmes sont obligés d'admettre ceci, et le concèdent, en partie du moins. Mais, si l'on concède la partie, quelle raison donner pour ne pas admettre le tout ? Dans l'obligation où ils se trouvent de donner son véritable nom à la deuxième « Bête » (au chapitre XIX de l'Apocalypse, v. 20, n'est-elle pas appelée : le faux-prophète ?), ils conviennent, cependant, que cette « Bête » pourra être quelque évêque inique, animé d'une malice diabolique, et qui aura fait alliance avec l'Antichrist. Mais ce singulier évêque (qu'on l'imagine aussi criminel, aussi astucieux, aussi diabolique que l'on voudra), pouvez-vous imaginer que, pendant le court espace de temps de trois ans et demi mis à sa disposition (Ce que l'on est convenu d'appeler la première moitié de la 70^e semaine de Daniel (Daniel IX, 27). - (N.d.t.)), il sera en mesure de séduire et de persuader tous les habitants de la terre ? Ceci ne passe-t-il pas toutes les limites du croyable ?

Si, au moins, pour accréditer cette extraordinaire idée, il y avait quelque claire révélation dans l'Écriture, je soumettrais, sans hésitation ma raison à l'obéissance de la foi.

Mais, en l'absence d'une telle révélation, - cette idée étant, au contraire, en désaccord avec ce que dit l'Écriture sur le sujet, - il faut prendre un autre parti :

Il faut simplement reconnaître que ce qui ne peut se concevoir comme étant le fait d'un seul individu peut parfaitement se comprendre d'un corps moral, d'une collectivité à l'oeuvre dans le monde entier ; et cela se conçoit parfaitement du clergé lui-même, j'entends dans sa grande majorité, vu le relâchement et la tiédeur qui régneront dans ces tristes temps.

Pour que soit formelle l'apostasie de la foi chrétienne, il suffira que le clergé se trouve dans les mêmes dispositions de coeur et d'esprit que le clergé hébreu contemporain du Christ, c'est-à-dire qu'il soit tiède, sensuel, mondain, préoccupé avant tout des affaires de ce monde et de ses ambitions terrestres.

Telle est, semble-t-il, la signification de la métaphore : « Je vis une autre « Bête » monter « de la terre ».

Il est ajouté que l'apôtre, lui, vit « deux cornes semblables à celles d'un agneau ».

Cette similitude semble être un signe distinctif du sacerdoce ; elle ne peut convenir qu'à lui seul.

En sorte que, de même que les cornes de la première « Bête » signifient visiblement : pouvoir, force, armes du bras séculier, dont elle se servira pour frapper et faire trembler toute la terre, de même les cornes de la seconde « Bête », semblables à celles d'un agneau, ne peuvent signifier autre chose que les armes, ou la puissance, du pouvoir spirituel, des autorités ecclésiastiques, armes qui, justement parce qu'elles ne suggèrent ni violence, ni terreur, sont d'autant mieux faites pour persuader les hommes.

Mais cette « Bête », sous des apparences de douceur et de bonté, propres à gagner le respect et la confiance, cache en réalité une arme d'une subtilité terrible : la langue. Cette langue n'est pas celle d'un agneau, c'est la langue d'un dragon.

Ce que signifie cette image, ce à quoi elle fait manifestement allusion, vous pouvez le trouver au chapitre III de la Genèse.

Là, vous entendrez parler le dragon, là vous serez témoin de son procédé, par suite, vous comprendrez aisément le mode d'action de la « Bête » aux deux cornes, dans les derniers temps.

De même que le Dragon, au jardin d'Éden, parle à la femme et la séduit, de même, dans les derniers temps, la « Bête » aux deux cornes parlera, elle parlera le langage du dragon (Le dragon, « ou le serpent ancien, qui est le diable et Satan » (Apoc. XX, 2). - (N. d. t.))

Langage insinuant et malin, artificieux et doux, avec lequel elle abusera de la confiance et de la simplicité des hommes ; et, paraissant chercher leur bien, elle les livrera aux loups, c'est-à-dire la première Bête, pour les obliger à être initiés à son mystère d'iniquité.

Et s'il se trouve des hommes assez avertis pour flairer le piège, ou d'assez vertueux pour résister à la tentation (il y en aura certainement), on usera à leur égard des armes mises à la disposition du pouvoir spirituel, ou des « cornes » de l'agneau. Ces récalcitrants seront séparés des autres, ils seront boycottés, nul ne pouvant leur acheter ou leur vendre tant qu'ils n'auront pas donné publiquement quelque marque d'obéissance à la première « Bête » (L'Eglise romaine n'a pas le monopole des faux prophètes. L'admiration de la « Bête » philosophique, ou du dieu scientifique, remplace, avec l'infidélité à la Parole de Dieu, le culte en esprit et en vérité, dans une partie, et non pas la moindre, du clergé protestant. Si l'explication de ces deux « Bêtes » métaphoriques que nous propose Ben-Ezra est la vraie, les grands signes dont parle saint Jean pourraient être les prodiges accomplis par la science, déesse du siècle présent, dont les admirateurs sont, pour la plupart, ennemis de la croix de Jésus-Christ. — (N. d. t.)).

LA MARQUE ET LE NOMBRE DE LA « BÊTE »

La « Bête » dont nous venons de nous occuper persuadera les hommes, est-il écrit, qu'ils doivent porter sur la main, ou sur le front, la marque de la première « Bête », ou son nom, ou le nombre de son nom, sous peine de ne pouvoir ni acheter ni vendre, - ce qui équivaut à dire : sous peine de mort.

Pour donner quelque espoir de comprendre la signification de cette marque, ou de ce nom, ou de ce chiffre, qui devait rester caché un certain temps, l'apôtre termine le chapitre par ces énigmatiques paroles : « C'est ici la sagesse ! Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la « Bête », car c'est un nombre d'hommes et ce nombre est six cent soixante six. » (Apoc. XIII. 18.)

Presque depuis les temps de saint Jean, comme en témoigne saint Irénée, on a fait les plus grands efforts pour déchiffrer cette énigme, dans la persuasion où étaient les docteurs que ce chiffre renfermait le propre nom de l'Antichrist. L'essai est assurément louable et bonne l'intention.

On s'est dit, en effet, qu'une fois que l'on aurait trouvé le nom de l'Antichrist, il serait facile de reconnaître celui-ci lorsqu'il apparaîtrait dans le monde.

Toute logique que soit cette déduction, elle ne le paraît pas autant dans le système traditionnel d'interprétation.

Ceux qui, en effet, attendent l'Antichrist en la personne d'un homme, quel besoin peuvent-ils avoir de connaître son nom ? Rappelez à votre mémoire au moins quelques-uns des signes principaux qui, au dire des commentateurs, l'accompagneront, ces caractères dont

nous avons parlé, et qui sont généralement admis comme indiscutables, et dites-moi : Y aura-t-il au monde quelqu'un d'assez stupide qui, avec une telle description de l'Antichrist, hésitera à le reconnaître lorsqu'il apparaîtra ?

Quelle nécessité peut-il bien y avoir, alors, de connaître le nom de ce personnage, sa marque, son chiffre ? L'Antichrist sera identifié sans cela, et toute la terre le connaîtra. Ce monarque universel, dont Jérusalem sera la cour, quel autre ce pourrait-il être que l'Antichrist ?

Donc, de deux choses l'une : Ou bien l'énigme proposée, et sa solution, sont les choses les plus inutiles du monde, ou bien l'Antichrist attendu doit être quelque chose d'absolument différent de ce qui a été pensé jusqu'ici. Cette seconde hypothèse, une fois admise, on va pouvoir avancer sérieusement vers la solution de l'énigme.

Quelque espoir que l'on ait de trouver dans ce chiffre le nom d'un individu, mieux vaut se rendre à l'évidence et diriger ses recherches d'après un principe tout différent. C'est ce que nous allons faire, dans le désir d'ouvrir tout au moins la route où d'autres feront des découvertes nouvelles ; et nous procéderons, non pas dans un but mesquin de curiosité, mais parce que cette affaire est du plus haut intérêt. Et d'abord, un corps, une collectivité, pour subsister en tant que corps, doit être, comme le corps humain, doué d'un esprit. Cet esprit, ce principe de vie, qui anime et conserve un corps moral, aussi bien qu'un individu, est ce qu'à juste raison l'on appelle le caractère, ou la marque propre de ce corps.

Maintenant donc, quel esprit peut unir et vivifier un corps moral, une collectivité antichrétienne, sinon celui-là même que nous donnons comme la propre définition de l'Antichrist, c'est-à-dire : l'esprit qui renie Jésus-Christ ? C'est cette marque propre de la « Bête » qui est dans le nombre six cent soixante-six, de la façon dont on l'écrit en grec ; c'est-à-dire que les lettres grecques qui composent le dit nombre donnent en même temps son caractère ou sa marque.

Si cette proposition est juste, est-ce qu'elle ne constitue pas, au moins, un degré de probabilité, sinon de certitude morale, qui a sa valeur dans la question ? Voici donc :

Parmi les nombreuses combinaisons de lettres grecques (Le signe, en grec, qui indique le nombre 666, se compose des trois lettres qui signifient, chacune séparément, 600, 60, 6. — (N d. t.)) formant le nombre six cent soixante-six, il s'en trouve une qui donne exactement le mot grec arnoumai, correspondant au mot latin abrenuntiare, et à l'espagnol renegar, - mots signifiant tous trois : renier.

Ce mot étant trouvé (Ben-Ezra ne dit pas comment il y parvient. — (N. d. t.)), confrontons-le immédiatement avec le texte de la prophétie et avec son contexte, et voyons s'il est bien d'accord avec eux.

Saint Jean dit qu'aux temps de la « Bête », les hommes seront obligés de porter sa marque sur la main ou sur le front. Notons ici, et ne perdons pas de vue, pour éviter toute équivoque, une chose qui se passe de commentaires, c'est que toutes les expressions dont

saint Jean use ici : marque de la bête, front, main, sont purement métaphoriques, comme l'est la Bête » elle-même, avec ses têtes et ses cornes.

L'opinion qu'ont beaucoup de commentateurs, à savoir que les hommes devront subir la marque d'un fer rouge, ou, comme le prétendent d'autres, au coeur plus sensible, l'impression d'un sceau humecté d'un produit indélébile n'est pas très sérieuse.

Cette matérialisation de l'un des détails de la métaphore jure par trop avec la métaphore elle-même.

Cette marque devant donc être prise au sens purement symbolique, il apparaît simple et clair que ce signe, ou ce caractère, ne donne à entendre autre chose qu'une profession publique et éclatante de ce reniement dont il vient d'être parlé, une déclaration de renégat constituant aux yeux de tous le signe ou la marque distinctive de la « Bête », autrement dit le reniement formel et délibéré de la foi chrétienne (Ben-Ezra n'impose jamais son point de vue. Si l'on m'en présente un meilleur, dit-il souvent, je suis prêt à abandonner le mien. C'est aussi de cette manière qu'il propose son explication du nombre de la Bête, disant, p. 48 : « Est-ce que ma solution ne constituerait pas au moins un degré de probabilité, ou de certitude morale ? Cela nous met à l'aise pour proposer nous-même une interprétation de ce chiffre 666, qui, au fond, coïncide exactement avec celle de Ben-Ezra : »

« Le chiffre », ou nombre, de la Bête, est, bien entendu, symbolique. C'est le symbole de l'incomplet - 6 trois fois répété, - le chiffre 7 étant symbolique de perfection.

« 666 », nous est-il donc dit, est un nombre d'homme.

L'homme, dès le commencement, se trouve associé à ce nombre 6 : Il fut créé le sixième jour ; six jours de travail, dans la semaine, lui sont assignés ; son année de travail est composée de douze mois, deux fois 6, et six mille ans composent la durée de son temps d'épreuve avant le grand repos sabbatique de mille ans.

« Depuis la chute, l'homme essaye vainement d'atteindre par ses propres moyens la perfection ; mais, ses ambitions terrestres à jamais inassoucies, ses plans perpétuellement contrecarrés, il éprouve échec sur échec. Son nombre est bien six, chiffre mystique de l'incomplet. Ce nombre six trois fois répété, 666, est ainsi la mesure mystique de l'orgueil humain arrivé à son comble : l'homme tentant de supplanter Dieu, de se faire attribuer l'adoration, l'honneur et la gloire qui lui sont dus. (L'Apocalypse, simples entretiens, p. 110.) - (N. d. t.)

Cette marque, dit l'apôtre, sera portée sur la main ou sur le front, indiquant par là qu'aussi bien par l'action - la main - que par la pensée - le front - (le front et la main étant par excellence les parties actives de l'être), les hommes qui auront opté pour l'Antichrist se feront ses zéloteurs convaincus et déterminés, affichant, en toute circonstance et en tout lieu, le reniement du christianisme.

Détachés de Jésus-Christ, détachés de la vérité et de la sagesse éternelles, ces renégats pourront alors jouir d'une liberté illimitée : une liberté de brutes, non d'êtres créés à l'image de Dieu.

Par contre, est-il dit, ceux qui auront refusé de prendre la marque, ou le caractère, de la « Bête » seront dans l'impossibilité d'acheter ou de vendre. Ce qui équivaut à dire que ceux qui seront résolus à maintenir à tout prix l'intégrité de leur foi, seront les objets du mépris, de la haine, d'un impitoyable boycottage, sous toutes les formes.

C'est à l'épreuve d'un tel ostracisme que sera soumise leur foi et leur persévérance, et ce au péril même de leur vie (On sait ce qui se passe à l'heure actuelle en Russie, et les atroces souffrances des chrétiens. - (N. d. t.)). Le Sauveur déclare que le chrétien, alors, n'aura pas de pires ennemis que les propres membres de sa famille. (S. Matthieu XXIV, 10 ; X, 21-22.)

Ce qui peut le mieux nous faire mesurer l'horreur de la situation faite aux chrétiens fidèles, — les vainqueurs, — ce sont les promesses merveilleuses dont ils sont l'objet, dans l'Écriture

Je vis les âmes de tous ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus et à cause de la Parole de Dieu, et ceux qui n'avaient point adoré la « Bête » et son image, et qui n'avaient pas reçu sa marque sur leur front et sur leur main. Ils eurent la vie et régnèrent avec le Christ pendant mille ans. C'est la première résurrection. Heureux et saint, celui qui a part à la première résurrection. La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux ; ils seront prêtres de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans (L'Antichrist étant, comme l'explique longuement Ben-Ezra, un système antichrétien, à l'oeuvre dès les origines du christianisme (1re Epître de S. Jean III, 18), on comprend bien que ces promesses s'étendent, non seulement aux chrétiens des temps de la fin, mais à tous les confesseurs de la foi qui, à travers les dix-neuf siècles passés du christianisme, sont restés indéfectiblement fidèles à la Parole de Dieu et au témoignage de Jésus (Apoc. 1, 9-10). - (N. d. t.)). » (Apoc. XX, 4.)

On dit enfin que la seconde « Bête », non la première, sera la cause immédiate de cette persécution.

Deux conséquences sont à déduire de ceci : La première, c'est que, de même que la Bête est allégorique, de même sont allégoriques la marque de cette Bête, la manière d'apposer ce sceau, le fait de le porter sur la main ou sur le front.

La seconde, c'est que ce sera librement et volontairement que cette marque sera acceptée. Le pouvoir, les armes, de la seconde « Bête », avons-nous vu, résident dans ses cornes, et ses cornes sont des cornes d'agneau ; sa langue est la langue subtile et douceuse du dragon, le serpent ancien ; ses autres moyens d'action : des prodiges et des miracles.

Que conclure de tout cela : c'est que ce ne sera pas nécessairement par la violence, que les hommes seront persuadés de suivre la première « Bête » et de se prosterner devant son image.

Et tout ceci affirme que la seconde Bête se trouve bien personnifiée par les conducteurs religieux de l'humanité qui auront la plus grande part, et porteront la plus grande responsabilité, dans l'égarement et la perdition des chrétiens. Par leur faute, l'Eglise entrera dans l'esprit du siècle, adoptera ses goûts, s'installera dans le monde, et, rompant les liens de la foi qui l'unissait à Jésus-Christ, se déclarera, en fait, pour l'Antichrist, consommant ainsi son apostasie.

Maintenant, ami lecteur, cette apostasie formelle de la chrétienté, dans son immense généralité, vous apparaît-elle comme un fantôme, de l'espèce de votre Antichrist, l'Antichrist de la tradition, ce personnage aussi douteux que problématique ?

Pensez-vous que de telles affirmations de ma part sont le produit de ma propre imagination ? qu'elles ne sont émises que pour donner crédit à mes idées ?

La chose est pourtant tellement claire dans l'Écriture qui revient fréquemment sur le même sujet.

Pour la nier, il faut tout le parti-pris des commentateurs dont le suprême effort est de glorifier par tous les moyens l'Église sortie des nations et d'affirmer son intangibilité éternelle. Nous reviendrons sur ce point.

Pour l'instant, qu'il suffise de rappeler la parole du Christ : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (S. Luc XVIII, 8.)

Ah ! si les chrétiens, même les faux chrétiens, pouvaient comprendre l'importance de ces questions, avec quelle attention, quel soin, ils les étudieraient, et de quelle inestimable valeur serait pour eux tout ce que nous venons d'apprendre sur l'Antichrist et le mystère d'iniquité !

Réveillés et mis sur leurs gardes, ils seraient amenés à étudier les signes des temps, les confrontant avec les prophéties, et, mesurant la gravité du péril qui les menace, ils pourraient trouver le chemin du salut. Comme il se perdrait moins d'âmes !

Alertés sur les agissements des faux prophètes, ces loups rapaces couverts de peaux de brebis, ils les démasqueraient.

Et, par-dessus tout, ils se serreraient plus près de Jésus, ils s'uniraient plus étroitement à Lui, dans la certitude qu'il n'y a de salut en aucun autre ; ils s'appliqueraient enfin plus sérieusement à resserrer les fils de ce lien si nécessaire et si précieux qui les attache au Christ, et sans lequel il est impossible de plaire à Dieu.

Mais cette notion de l'Antichrist ne se trouve pas dans nos commentaires, elle n'est pas non plus celle des docteurs. Il n'y a donc malheureusement pas grand espoir qu'elle soit prise en grande considération...

LA FEMME ASSISE SUR LA « BÊTE »

Je suis fatigué de cet Antichrist, et cependant je n'en ai pas encore fini.

La complexité de ce terrible mystère est grande, et nous devons examiner toutes les parties qui le composent, sans en omettre une seule.

La partie qui va nous occuper demande à être traitée avec la plus grande circonspection, non seulement parce qu'elle est délicate en soi, mais parce qu'elle s'accompagne de difficultés extérieures qui en rendent l'abord extrêmement embarrassant, pour ne pas dire impossible.

Que je voudrais pouvoir me dispenser d'en parler !

Mais, fidélité à la vérité avant tout ! Car, celui qui, connaissant la vérité, la trahit par peur des hommes, quelle excuse pourrait-il présenter à Celui qui est la Vérité suprême ? - « Que si la sentinelle, voyant venir l'épée, ne sonne pas de la trompette, et qu'ainsi le peuple ne soit pas averti, et que l'épée survienne et tue l'un d'entre eux, cet homme périra pour son iniquité ; mais je demanderai compte de son sang à la sentinelle. (Ézéchiél XXXIII, 6.)

Il faut donc que je parle.

Et si ce que je vais dire offense quelqu'un ou lui paraît imprudent, qu'il l'arrache, qu'il l'efface. Je m'inclinerai devant la sentence, mais sous la réserve que ce ne sera pas moi qui aurai à rendre compte à Dieu, ce sera lui.

La circonstance dont je vais parler est, semble-t-il, ce qui manque encore pour amener à la plénitude, à la perfection, le mystère d'iniquité. Voici :

La « Bête » aux sept têtes et aux dix cornes porte comme cavalier une femme, et la mène partout où il lui plaît d'aller.

Cette célèbre femme, une reine, évidemment, et une grande reine, dont il est dit qu'au temps de saint Jean elle avait « la royauté sur les rois de la terre » (Apoc. XVII, 18), cette femme est dépeinte sous les traits d'une infâme prostituée ; entre autres crimes, voici celui qui apparaît comme le plus grand de tous : elle s'est livrée à l'impudicité et à la luxure avec tous les rois de la terre.

Lisez et méditez les chapitres XVII et XVIII de l'Apocalypse, que leur longueur m'empêche de reproduire tout au long.

Je ne désire du reste pas que l'on s'appesantisse sur ce sujet. Je n'en donnerai qu'une idée résumée, juste suffisante pour remplir bien des jours de méditation.

Deux points principaux sont d'abord à élucider. D'abord : Qui est cette Femme assise sur « la Bête » ? Ensuite : Les temps auxquels fait allusion la prophétie sont-ils passés ou à venir ? En ce qui concerne le premier point, les docteurs sont unanimes à convenir, avec quelque raison tout au moins, que cette Femme c'est la ville de Rome elle-même, l'ancienne capitale du plus grand empire du monde, et centre d'autorité de la plus importante confession chrétienne. Ceci est indiscutable ; inutile d'insister. Sur le second point, deux opinions divisent les docteurs catholiques, seulement deux : les uns soutiennent que la prophétie s'est depuis longtemps accomplie, aux temps de la Rome païenne. Les autres croient que la prophétie n'est pas encore accomplie et qu'elle ne le sera qu'aux temps de l'Antichrist, dans une autre Rome, disent-ils, encore à venir, très semblable à l'ancienne cité païenne, mais très différente de l'actuelle.

Considérant attentivement les deux opinions, et l'embarras avec lequel les docteurs les soutiennent, il n'est pas difficile de deviner le but honnête qu'ils se sont proposés, en même temps que la raison véritable de leur embarras.

Nous touchons là, sans aucun doute, au point le plus délicat, le plus sensible, qui se puisse imaginer : D'une part, la prophétie est véritablement terrible et stupéfiante dans tous ses détails, tant par les crimes de la « Femme » qui sont clairement désignés, que par le châtement qu'annonce l'écriture.

D'autre part, le respect, la vénération, dont cette Femme a toujours été l'objet, rendent incroyable à ses enfants qu'il puisse être question d'elle, que de tels crimes lui soient imputés, qu'un tel châtement l'attende.

Dans une conjoncture aussi redoutable, quel parti prendre ? Sauver la vérité de la prophétie ? Il le faut, puisque son authenticité n'est mise en doute par personne.

Mais il est non moins nécessaire de sauver l'honneur de la grande reine et d'apaiser ses craintes. A cet effet, les uns ont dit : Les craintes sont imaginaires, puisque la terrible prophétie s'est déjà réalisée, il y a bien des siècles, en la Rome païenne.

Les autres, ne pouvant admettre une chose qui jure par trop violemment avec le texte, comme avec le contexte, ont dit que la prophétie, visant des temps encore fort lointains, n'est pas davantage à redouter, puisqu'elle s'accomplira non pas dans une Rome chrétienne, mais dans une autre Rome, uniquement composée d'idolâtres et d'infidèles, lesquels seront devenus les maîtres de Rome après en avoir chassé le pape et toute sa cour.

Telle est la Rome où, selon ces docteurs, seront commises les abominations et exécutées les sentences, rapportées par la prophétie.

Examinons rapidement ces opinions si rassurantes, et confrontons-les avec le texte sacré.

La première entraîne de graves difficultés. Elle soutient en effet que la prophétie se serait déjà accomplie, - opinion en désaccord absolu avec les données du texte.

Aussi, n'est-elle soutenue que par un nombre peu important de docteurs.

La plupart ont adopté l'avis différent, jugeant qu'il s'agissait d'une tout autre Rome, encore future, et ils assurent en toute bonne foi que c'est dans cette dernière Rome que se produiront les abominations et le châtement annoncés.

Mais quand ? Cela arrivera, avons-nous vu, aux jours de l'Antichrist. Et c'est très juste. Mais, pour concilier cette opinion avec le prestige et la vénération dus à la cité sacerdotale (et, dans les deux cas, il faut coûte que coûte, y arriver), il a paru expédient, ou pour mieux dire absolument nécessaire, d'insister sur quelques suppositions, érigées en dogmes, sans lesquelles tout l'échafaudage, à coup sûr, s'écroule.

Voici ces postulats, bases fondamentales de l'édifice :

1° L'empire romain doit durer jusqu'à la fin du monde.

2° Cet empire, il est vrai, est actuellement, et depuis déjà bien des siècles, extrêmement diminué, diminué au point de ne plus constituer qu'un infime résidu, une étincelle sous la cendre. Mais, vers les derniers temps, il retrouvera son antique grandeur (L'Italie actuelle n'a aucun rapport avec l'ancien Empire romain.).

3° Les maîtres de cet empire seront alors infidèles et idolâtres.

4° Ils s'empareront de Rome et y établiront la cours du nouvel empire.

5° Ils chasseront de Rome le pape et tous les chrétiens qui refuseront de renier leur foi.

Ces suppositions admises, sans preuves, puisque ce sont des suppositions toutes gratuites, rien de plus facile que de déduire tout ce que l'on prétend et de prétendre tout ce que l'on veut. Par cette subtilité, on sauve la vérité de la prophétie, on sauve l'honneur de la reine, et cette dernière reste consolée, rassurée, sans que rien puisse compromettre sa paix.

En effet, la grande indignation de l'Epoux n'est pas tournée contre elle : elle ne peut évidemment se tourner que contre ses ennemis.

A quoi bon émettre d'autres suppositions, puisque celles-ci doivent largement suffire pour atteindre le but principal ?

Il reste bien, il est vrai, quelques petits détails gênants de la prophétie ; mais puisqu'avec des suppositions on arrive à tout, on utilisera la supposition, et ainsi sera surmontée toute difficulté, si grande soit-elle...

Et maintenant, la question se pose, elle reste toujours posée : Sur quel fondement repose toute cette séduisante histoire, quelle base ont toutes ces pieuses imaginations

On annonce que l'Empire romain reprendra sa place au soleil ; on ajoute que les chefs de cet empire seront des idolâtres, qu'ils extirperont de Rome la religion chrétienne, que Rome s'unira à l'Antichrist, roi des Juifs.

C'est entendu.

Mais quelles preuves solides a-t-on de tout cela ? N'est-ce pas, à proprement parler, bâtir de grands châteaux en l'air ?

Vous me direz, peut-être, que tout ceci a été fait par prudence, afin de ne pas donner occasion aux hérétiques et aux idolâtres de débiter plus de sottises contre l'Église romaine.

Mais, tout au contraire ; c'est leur fournir les meilleures des armes, c'est les inviter à déraisonner, c'est leur mettre entre les mains des arguments nouveaux, c'est les provoquer à attaquer avec plus de succès.

Ou vous direz peut-être encore que les docteurs, en imaginant toutes ces histoires, ont été très prudents. Contrister hors de propos la Mère souveraine, quel manque de sagesse !

Mais, précisément, n'eût-il pas été préférable de lui dire la vérité en toute humilité et vénération ?

Ce qui paraît prudence, ou que l'on appelle de ce nom, mériterait bien plus souvent de s'appeler imprudence, que dis-je, véritable trahison. C'est pourquoi le devoir de ses véritables enfants était d'attrister la Souveraine, la commune Mère, ils devaient même se réjouir de la voir affligée (2 Corinthiens VII).

Cette tristesse, qui est selon Dieu, ne peut entraîner que de grandes et vraies bénédictions. N'importe quel maître, n'importe quel serviteur, n'importe quel fils, rendra toujours véritablement service à son maître, à son souverain, à son père, ou à sa mère, en les contristant de cette façon ; et les maîtres souverains, et les pères, et les mères, béniront cette tristesse, la préféreront infiniment à toutes les vaines assurances n'ayant pour base que de fallacieuses suppositions, d'invraisemblables théories.

Avertis du danger, ils éviteront d'y périr. Tandis que, si, pour ne pas leur faire de peine, on les laisse dans l'illusion que le danger n'existe pas, la ruine est inévitable, et le réveil d'autant plus atroce.

Pour le moment, du moins, notre très prudente et vénérée Mère est loin de marquer du mécontentement pour celui qui, avec le plus grand respect et la plus grande affection, lui dit la vérité. Ce serait s'irriter contre Dieu même. Nous n'avons aucune raison de craindre que la Chaire de vérité soit capable de prononcer ces paroles insensées qu'adressa un jour Jérusalem à ses prophètes : « Ne nous prophétisez pas la vérité, dites-nous des choses agréables ; prophétisez des illusions ! » (Isaïe XXX, 10). Bien moins encore est-elle capable de préférer la sentence inique que rendirent les prêtres contre Jérémie : « Cet homme mérite la mort, car il a prophétisé contre cette ville. » (Jérémie XXVI, 11). Nous n'ignorons pas que, par haine de l'Église romaine, beaucoup ont impudemment abusé de ce passage de l'Écriture... Mais que peut avoir à faire tout ceci, avec la question qui nous occupe ? En prendrons-nous prétexte pour aller dans l'extrême opposé et tout nier ?

Pouvons-nous choisir un chemin de juste milieu, qui nous éloignera, dans les deux cas, de la vérité ?

Rome, non païenne, mais chrétienne, non tête d'un empire imaginaire, mais tête du christianisme, peut fort bien devenir, devant Dieu, coupable du crime de fornication avec tous les rois de la terre ; et la même Ruine, ainsi identifiée, peut encourir le jugement terrible décrit dans cette prophétie.

Pour l'accomplissement de tout ceci, il n'est nullement nécessaire qu'elle devienne le centre, la cour de l'Empire romain ressuscité ; il n'est pas davantage nécessaire que de nouveaux empereurs en chassent la religion chrétienne et y introduisent tout à nouveau l'idolâtrie. Toutes ces idées étranges, toutes ces suppositions invraisemblables, ne sont, en réalité, que vaines consolations qui ne peuvent avoir d'autre conséquence que de porter à Rome le coup le plus affreux, si elle se jette à ces mensonges.

Non, la vérité — vérité qui fera couler des larmes intarissables — la voici : la terrible prophétie s'accomplira intégralement. Et ce sera justement lorsque notre bonne Mère se confiera plus qu'il convient en ces paroles consolatrices, ne voulant pas voir que celles-ci ne sont inspirées que par un respect et un amour mal compris de ses sujets, c'est alors que la catastrophe fondra sur elle.

Ah ! s'il nous était possible, la prenant à part, de lui dire tout bas, de manière à toucher son cœur, ces paroles que Dieu disait à Israël, son ancienne Épouse : « O mon peuple, ceux qui te dirigent t'égareront, et ils ruinent le chemin où tu dois passer. » (Isaïe III, 12).

Il est certain que lorsque le Messie parut à Jérusalem il n'y trouva aucune idole. Cet abominable péché, si commun dans l'ancienne Jérusalem, était, lors de sa venue, répudié, purifié.

En outre, les formes extérieures du culte, le sacrifice perpétuel, les heures de prière, les jeûnes et les fêtes solennels, tout était scrupuleusement observé. Qu'il y eût aussi des justes dans la ville, les Évangiles l'attestent. En fait, Jérusalem s'appelait, et à raison, la ville sainte. Et même, cette désignation lui est donnée après la mort du Sauveur.

Néanmoins, à cette époque, les conditions spirituelles de Jérusalem étaient telles, aux yeux de Dieu, que Jésus versa des larmes sur elle.

Et non seulement il versa des larmes, mais il prononça contre elle cette imprécation terrible, que nous trouvons dans l'Évangile : « Viendront sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'investiront et te serreront de toutes parts ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (S. Luc XIX, 43-45.)

Cette prophétie, tombée des lèvres du Fils de Dieu, eut son accomplissement quelques années plus tard.

Mais, pour cela, il n'a été nullement nécessaire que la ville sainte se fût auparavant abandonnée à l'idolâtrie.

Jérusalem fut châtiée, non pour idolâtrie, mais pour son iniquité, non pour ses péchés d'autre-fois, mais pour ceux que son Messie avait dénoncés, tout spécialement les péchés de ses prêtres, dont l'Évangile nous parle clairement.

Donc, la concordance avec la prophétie s'affirme de tous côtés, et sans la moindre difficulté. Elle saute aux yeux de tous (Ces extraits des commentaires de Ben-Ezra, sur la Femme assise sur la « Bête », donnent la mesure de son tact, de son courage (il jouait sa vie) de son indéfectible fidélité à la Parole de Dieu.

Dans un autre chapitre, consacré à Babylone et à son peuple, Il démontre que la Babylone, dont la destruction tient une si grande place dans les prophéties de l'Ancien Testament, n'est pas la cité construite sur les bords de l'Euphrate, au sujet de laquelle ces prophéties n'ont jamais eu à s'accomplir et ne s'accompliront jamais. Saint Jean montre que cette

Babylone sur laquelle doit s'appesantir la colère de Dieu, c'est Rome. Mais, Rome, ou Babylone, ce n'est pas simplement la cité de ce nom, ce n'est pas simplement le Romanisme, c'est Rome dans son sens représentatif de chef, de type, d'un christianisme corrompu, qu'il soit romain, grec ou protestant. En somme, cette Babylone mystérieuse ou figurée, n'est pas autre chose que l'orgueilleuse civilisation moderne de la chrétienté, qui doit être anéantie. A tous ces égarés, ces chrétiens mondains, qu'ils se réclament de Genève ou de Rome, est adressée l'exhortation « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin de ne point participer à ses péchés et de n'avoir point part à ses calamités, car ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel. (Apoc. XVIII, 4, et Jérémie LI, 45). La destruction de cette grande cité, ou civilisation - (les trois parties dans lesquelles elle est divisée, d'après Apocalypse XVI, 19, ne correspondraient-elles pas aux trois grandes divisions Églises Romaine, Grecque, Protestante ?) - est ainsi, en réalité, le même événement figuré par le heurt de la « Pierre » au second chapitre de Daniel. la mort de la quatrième « Bêtes » au chapitre VII du même Daniel, et la destruction de l'Antichrist avec les rois et leurs armées, au chapitre XIX de l'Apocalypse. De quelle manière et par quels moyens s'accompliront toutes ces choses, cela est expliqué dans la dernière partie de cette étude « Les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre », où Ben-Ezra présente une théorie, basée sur des faits et des lois astronomiques bien connues. - (N. d. t.)

L' « HOMME DE PÉCHÉ »

Nous aurions perdu tout notre temps et toute notre peine à rassembler et à lier en un seul faisceau les différentes parties dont cet Antichrist se compose, si nous ne donnions pas une explication simple, claire et rationnelle d'un certain texte des Écritures.

Ce texte, assez difficile, semble, à première vue, un argument décisif pour prouver que l'Antichrist est une personne ; disons même qu'il constitue l'unique base de cette opinion.

Voici le problème en peu de mots :

L'apôtre Paul, au second chapitre de sa seconde Épître aux Thessaloniens, fait, sans erreur possible, allusion à l'Antichrist, quoiqu'il ne le nomme pas expressément.

Il est non moins certain que l'apôtre en parle comme d'une personne, soit par ses expressions et sa manière de parler, soit parce qu'il en parle toujours au singulier, soit enfin parce qu'il dit de l'Antichrist certaines choses particulières, une, entre autres, qui semble ne pouvoir s'appliquer qu'à une personne. Voici du reste ce passage : « Que nul ne vous égare d'aucune manière ; car, auparavant, (avant l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ), viendra l'apostasie, et se manifestera l'homme de péché, le fils de la perdition, l'adversaire, qui s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu, ou honoré d'un culte, jusqu'à s'asseoir dans le sanctuaire de Dieu, et à se présenter comme s'il était Dieu. Ne vous souvenez-vous pas que je vous disais ces choses lorsque j'étais encore chez vous ! Et maintenant vous savez ce qui le retient pour qu'il se manifeste en son temps. Car le mystère d'iniquité s'opère déjà, mais seulement jusqu'à ce que celui qui le retient encore paraisse au grand jour. Et alors se découvrira l'impie, que le Seigneur exterminera par le souffle de sa bouche et anéantira par

l'éclat de son avènement. Dans son apparition, cet impie sera, par la puissance de Satan, accompagné de toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, avec toutes les séductions de l'iniquité pour ceux qui se perdent, parce qu'ils n'ont pas ouvert leur cœur à l'amour de la vérité qui les eut sauvés. » (2 Thess. II, 3-11.)

Qu'on relise cent fois, qu'on relise mille fois toute la divine Écriture, on ne trouvera que ce seul passage qui puisse vraiment servir à soutenir que l'Antichrist n'est autre qu'une personne. Tandis que l'on en trouvera des quantités d'autres qui établissent le contraire, démentant cette théorie.

Or, disons-nous, c'est sur ce texte que s'appuie, c'est de lui que prend toute sa force, l'opinion traditionnelle.

La difficulté est sérieuse, assurément, et, pour y répondre, nous allons examiner l'un après l'autre les deux points principalement invoqués.

Et d'abord, dit-on, saint Paul parle de l'Antichrist au singulier, l'appelant l'homme de péché, le fils de perdition.

Il ajoute que cet homme de péché s'assiera dans le temple de Dieu, se présentant comme s'il était Dieu. Il s'agit donc bien, affirme-t-on, d'une seule personne, et non de plusieurs.

Nous répondons sur le premier point :

Le fait de parler au singulier est-il une preuve suffisamment convaincante ? Mais, parler au singulier, comme fait saint Paul ici, ne prouve ni pour, ni contre, Le singulier s'emploie couramment lorsque l'on parle d'une collectivité, d'un groupe de nombreuses personnes. Ne dit-on pas : l'Assemblée légifère, la nation se défend, etc ?... Dans l'Écriture, les exemples analogues abondent, et saint Paul nous en offre beaucoup.

Ainsi, au chapitre deuxième de l'Épître aux Romains « Qui que tu sois, ô homme, tu es inexorable... Méprises-tu les richesses de la bonté de Dieu », etc... C'est là une manière courante de parler, commune à toutes sortes d'écrits, sacrés ou profanes, lorsqu'il s'agit de parler d'une multitude d'individus, qui sont, moralement, un.

Au chapitre II de l'épître aux Romains, l'apôtre Paul s'adresse certainement à tous les peuples chrétiens, alors existants, ou à venir ; et cependant, il parle au singulier.

Supposons un instant que l'Antichrist soit un corps moral, comme aussi nous le croyons. Les expressions de l'apôtre, dans ce cas, ne seraient-elles pas vraies et appropriées ? Les noms de « homme de péché », de « Fils de perdition » ne conviendraient-ils point parfaitement à ce corps moral ?

Il semble que oui, et même bien mieux que s'il disait, au pluriel : « Hommes de péché », « Enfants de perdition ».

Les pierres qui forment un palais, une cathédrale, si nombreuses soient-elles, et dont on ne peut parler qu'au pluriel, une fois qu'elles sont assemblées, bien mises à la place qui leur est destinée, on n'en peut plus parler qu'au singulier, et tout cet assemblage, cet agrégat, s'appelle proprement : un palais, une cathédrale. De même, bien que tous les individus qui doivent composer l'Antichrist, considérés chacun séparément, soient innombrables, quand on les considère, par contre, étroitement unis dans cette espèce de ligue, composant cette machine de guerre antichrétienne, sous cet aspect, dis-je, tous ces individus deviennent un tout, un même corps, un antichrist. En sorte que l'on parlera d'eux comme on parle d'une seule et unique personne, en donnant à tout cet assemblage le nom que lui donne l'apôtre Homme de péché, Fils de perdition.

Il ne se trouve là aucune impropriété d'expression, aucune équivoque, bien au contraire, et l'on ne saurait concevoir de quelle manière plus naturelle, plus expressive, on pourrait parler d'un groupement d'individus, étroitement associés, animés d'un même esprit, visant un même but.

Au surplus, et si l'on note soigneusement les circonstances et l'époque où saint Paul parle de l'Antichrist, on voit, j'ose dire, de ses yeux, on touche de ses mains, la raison pour laquelle il ne s'est pas expliqué plus clairement et plus complètement, usant de mots et d'expressions pouvant s'appliquer à une personne aussi bien qu'à une collectivité nombreuse.

Et si l'apôtre, enfin, ne parle qu'à demi-mot, ne perdons pas de vue non plus que les Thessaloniens sont au courant déjà de ce dont il s'agit : « ...Ne vous souvenez-vous pas que je vous disais ces choses, lorsque j'étais chez vous ?... » (v. 5).

Et maintenant, si l'homme de péché, le fils de perdition, qui doit se révéler, se manifester avant la venue du Seigneur, si cet homme de péché n'est autre chose que l'apostasie, ou une conséquence de l'apostasie, s'il représente la masse des chrétiens apostats, il paraît plus que vraisemblable que l'apôtre des Gentils n'en voulait parler dans une lettre qu'avec la plus grande discrétion et prudence, cela d'autant plus que les Thessaloniens ayant déjà été, comme nous avons vu, renseignés sur la question par l'apôtre, de plus amples précisions et détails étaient superflus.

Tel est donc le passage qui, par la suite, a été tordu et retordu, jusqu'à devenir le monstre fantastique que l'on trouve dans les commentaires des docteurs.

Nous confessons, sans nous faire prier, que tout ce qui vient d'être dit ne résout pas encore la grosse difficulté, étant entendu qu'une bonne part des expressions de saint Paul s'appliquent aussi bien à un individu qu'à un corps moral, et qu'il reste à expliquer un passage encore, lequel, selon l'opinion de beaucoup, désigne uniquement un individu.

C'est ce second point que nous allons examiner avec une attention spéciale.

Second point : Saint Paul dit encore ceci de l'Homme de péché, du Fils de la perdition : « Il s'élèvera contre tout ce qui est appelé Dieu, jusqu'à s'asseoir dans le sanctuaire de Dieu, et à se présenter comme s'il était Dieu. »

L'expression, comme le fait de s'asseoir dans le temple de Dieu, de se présenter comme s'il était Dieu, ne peut, dit-on, s'entendre que d'un individu. Donc, selon saint Paul, l'Antichrist est un individu. C'est sur ce second texte que s'appuie le plus fortement l'opinion générale.

Qu'il me soit maintenant permis de poser une question, ou plutôt une série de questions : Cette partie du texte de saint Paul est-elle si parfaitement claire et se comprend-elle dans tous ses détails ? N'offre-t-elle point, par quelque côté, matière à discussion, heurtant la vraisemblance, heurtant le sens commun, en opposition avec de nombreux passages de l'Écriture ? Peut-elle vraiment servir de pierre angulaire, de dogme fondamental, à une opinion théologique d'importance ? Ces paroles sont-elles d'une telle clarté, d'une telle précision, qu'elles puissent, sans hésitation, être prises dans le sens mot à mot et littéral, et ne s'appliquer qu'à un individu ?

Admettons qu'il en est ainsi. Admettons que ce texte de saint Paul est parfaitement clair et compréhensible.

Mais alors je demande : De quel temple l'apôtre peut-il bien parler ?

En second lieu, ce temple est-il un temple spirituel, métaphorique ? ou bien un édifice réel, fait de main d'homme ?

Dans le premier cas, le texte ne prouve rien « pour », il prouve contre », car le même sens métaphorique qui est donné au mot sanctuaire, ou temple, doit être donné à « homme de péché » qui « s'assied » dans le temple, et aussi à « l'action de s'asseoir ». Ou bien tout est matériel, ou bien tout est spirituel.

Et s'il est question d'un temple matériel, on revient à la première question : Quel temple sera-ce ?

On répond : ce sera le temple de Jérusalem même, puisqu'il n'y avait, au temps où écrivait saint Paul, pas d'autre édifice consacré à Dieu. Mais on comprend bien, avant d'aller plus loin, que, parlant de ce temple, l'apôtre ne songe pas à l'édifice qui existait alors, car, dans ce cas, il eût été bien mauvais prophète. Il eût ignoré que cet édifice allait être détruit quelques années plus tard.

Cela n'est pas possible.

L'apôtre le savait autant par la prophétie de Daniel que par les prédictions de Jésus.

Si donc l'apôtre parle du temple de Jérusalem, il s'agit d'un temple encore à construire.

Quel temple, alors ? (Serait-ce, peut-être, le temple dont parle Ezéchiel ? Non, ce n'est pas sérieux. - (N. d. t.)).

C'est, dit-on gravement, celui que bâtira l'Antichrist lui-même, quand il amènera sa cour à Jérusalem.

Je veux bien ! Mais cette nouvelle est-elle bien certaine ? On l'a sans doute tirée de quelques archives publiques ? et son authenticité est absolue ?

Nous savons qu'il n'y a pas d'autres archives dont on puisse tirer des notions de l'avenir que la révélation contenue dans la Bible sacrée.

Où se trouve, dans la Révélation, cette circonstance ?

Où l'Écriture dit-elle qu'un temple sera construit par, ou pour, l'Antichrist

Il ne reste plus, alors, que ce passage de saint Paul, compris et arrangé dans ce but ?

Cela peut paraître incroyable, mais c'est la vérité : on n'en signale aucun autre. Et l'on n'en signale aucun autre parce qu'il n'en existe pas d'autre dans tout le Livre sacré.

Beaucoup de docteurs, cependant, prétendent le contraire. Voici encore un de leurs arguments qui vaut autant que mille :

Parlant, au chapitre IX de son livre, de la mort du Messie et de tous ses résultats, le prophète Daniel dit que la désolation de Jérusalem et de son temple doit durer « jusqu'à la fin s. A quel moment ce Juif Antichrist édifiera-t-il le temple que doivent saccager les Romains ?

Si c'est ayant la consommation des temps, ce Juif faussera la prophétie, et ce sera l'une de ses plus étonnantes prouesses. Si c'est après, la prouesse sera plus étonnante encore puisqu'il remontera de l'abîme pour bâtir le temple et la ville...

Ne voyez-vous pas, lecteur, de vos yeux, l'inconséquence d'une telle supposition ?

Ce n'est pas tout. Admettant pour un moment que le perfide Juif doive édifier, une autre fois, le temple de Jérusalem, on demande : ce temple, édifié par l'Antichrist, sera-t-il réellement un temple de Dieu ? Comment pouvons-nous donner ce nom auguste à un édifice construit par l'Homme de péché, par le Fils de perdition, non pas pour Dieu, mais pour lui-même ?

Si cet édifice ne mérite pas ce nom, c'est que ce temple, mis sur le compte de l'apôtre, est un temple imaginaire.

Mais alors, de quel temple de Dieu parle saint Paul ? Ceux qui prétendent que ce texte est très clair devraient bien se charger de tous ces embarras.

De même que, dans ce passage, il est impossible de comprendre le sens du mot « apostasie », si l'on ne consulte pas toutes les Epîtres de saint Paul, de même, pour comprendre le sens des mots « temple de Dieu », il faut consulter les écrits du même apôtre.

Quand arriverons-nous à comprendre que l'Écriture ne s'explique que par l'Écriture ?

Voyons donc ce que l'apôtre dit du « temple de Dieu » dans ses Epîtres ; cherchons à propos de quoi il en parle, et combien de fois il en parle. Cet examen, une fois fait, je soumetts mon raisonnement à l'examen de n'importe quel juge, pourvu qu'il soit sans parti pris.

Dans les quatorze Epîtres de saint Paul, les mots « temple de Dieu » se trouvent sept fois seulement. Six fois, le sens est toujours le même : c'est le sens figuré et spirituel, jamais le sens matériel d'édifice sacré. Mais la septième fois (2 Thessaloniens II, 4), le sens n'est pas aussi clair ; on ne voit pas avec autant de certitude s'il parle de temple spirituel ou d'édifice matériel.

Toutefois, dans ce doute, on remarque que si le sens matériel est difficilement admissible, le sens spirituel ne présente aucune difficulté.

Dans ce dilemme, nous demandons : est-il possible de ne pas interpréter ce dernier et obscur passage dans le même sens où sont compris les six autres ? Si cela ne paraît pas possible, le problème est résolu, la cause est entendue.

On devra lire dans leur contexte les six premiers passages où il est parlé du « temple de Dieu » si l'on veut en bien saisir la signification. On les trouve : « 1 Corinthiens III, 16, 17 ; VI, 19 ; 2 Corinthiens VI, 16. » Et en voici la teneur :

Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est saint, et c'est ce que vous êtes vous-mêmes.

« Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu ?

« Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ?

« Car, nous sommes, nous, le temple du Dieu »

Que vous semble-t-il du sens de ces passages ? Pouvez-vous douter ?

Reste le passage en discussion : 2 Thess. II, 4. Et pour ce passage, nous croyons pouvoir affirmer qu'aucune raison n'existe permettant d'y voir un temple fait de main d'homme. Au contraire. Tout le chapitre connu pour être rempli de difficultés et abonder en expressions métaphoriques, nous emporte bien loin d'un sens matériel pour nous amener au sens figuratif, au sens spirituel, des mots Homme de péché, temple de Dieu.

Et maintenant, nous avons la clé du mystère : Par « temple de Dieu » l'apôtre Paul entend l'Eglise de Jésus-Christ, le corps des croyants tout entier, qui est une maison spirituelle (1^o Epître de S. Pierre, chap. II, v. 5, et 1^o Epître de S. Paul à Timothée, chap. III, v. 15).

Le voilà, le temple de Dieu, où l'homme de péché doit s'asseoir, y usurper la place de Dieu et de sa Parole, s'y substituer à Dieu et y agir librement, comme s'il était Dieu.

Que veut dire ceci ? Tout ceci est parfaitement clair et en complète harmonie avec ce que nous avons exposé précédemment : l'Homme de péché, dont parle saint Paul, n'est autre chose, dans son principe, dans son essence, que la masse des apostats (qu'on les appelle déistes, rationalistes, matérialistes, ou autrement, peu importe), qui, ayant brisé le lien de la foi en Jésus, en tant que Christ, cherchent et chercheront, par tous les moyens possibles, à accroître et à fortifier ce bloc hostile au christianisme, pour, finalement, se liguier contre Dieu même. C'est pour cela qu'est donné à cet Homme de péché le nom d'Antichrist, ou Contre Christ.

Ainsi donc, cet Homme de péché, ce corps moral - ou immoral - d'iniquité, arrivé à sa stature parfaite, libre de toute contrainte, armé de ses cornes redoutables, de cette puissance qu'il aura acquise, s'assiéra tranquillement dans l'Église du Christ, qui est - que Jésus, du moins, avait destinée à être - le temple du Dieu vivant.

Il exercera le contrôle sur cette Eglise, il y commandera, il y parlera à l'égal de Dieu.

Et l'on verra alors ce monstre d'iniquité ouvrir la bouche pour proférer des blasphèmes contre Dieu, on le verra faire la guerre aux saints, et les vaincre, on le verra enfin devenir maître et seigneur de la maison de Dieu, et, par ses paroles comme par ses actes, y régner, comme s'il était Dieu.

Comme s'il était Dieu », c'est cette expression, ou plutôt son interprétation littérale, qui a donné naissance, à travers les siècles, à tant d'idées fantastiques et incroyables, versées par l'imagination dans tant d'écrits. C'est à cette interprétation grossière que l'on doit la notion absurde d'un monarque universel, exigeant qu'on lui rende un culte, construisant un temple à Jérusalem, et qui, trônant dans ce temple, verra patiemment défiler à ses pieds l'humanité tout entière...

Ne sont-ce pas là des idées infiniment éloignées de l'Homme de péché et du temple de Dieu dont parle saint Paul ?

Ces expressions sont visiblement symboliques ou figurées, et, par conséquent, parfois très obscures, d'autres fois à double entente, et il est facile de penser qu'elles furent écrites ainsi, volontairement, afin de n'être comprises qu'au temps fixé.

Mais il était extrêmement important que toutes ces choses fussent écrites, même sous le couvert de voiles, afin, lorsque ce serait nécessaire, lorsque le temps et les événements commenceraient à ouvrir le jugement des hommes, d'éclairer ce pauvre monde, comme « une lampe qui brille dans un lieu obscur ».

Tel est le véritable objet de beaucoup de prophéties ; telle est la raison certaine pour laquelle tant d'événements futurs sont annoncés et prédits comme cachés, comme enfouis, sous d'obscures métaphores. C'est afin qu'ils ne soient pas compris avant l'heure. La sagesse de Dieu, sa Providence et sa Charité, se révèlent dans ce mode de procéder.

Par contre, les choses qui ne relèvent pas de la prophétie, mais appartiennent à l'essence de la piété, c'est-à-dire, le dogme, la morale, sont écrites avec la plus grande simplicité, la plus grande clarté.

En sorte que tout ce que les docteurs ont imaginé sur les prophéties, aux temps passés, peut être, ou peut ne pas être, admis. La voie à suivre, c'est le bon sens, c'est l'évidence, qui l'indiquent. Notre liberté de contrôle et d'opinion reste donc, sur ces points, entière.

Et lorsque le Saint-Esprit, se servant des signes des temps, nous conduit à des conclusions toutes différentes des opinions traditionnelles, notre devoir est de dégager notre liberté d'examen et d'opinion.

Ne pouvons-nous pas, au moins, en appeler des docteurs morts aux docteurs vivants ?

Ne pouvons-nous pas signaler à ceux-ci nos doutes, leur demander un nouvel examen plus attentif, plus mûri, plus en accord avec l'heure que marquent les événements au cadran de Dieu, comme à celui de l'histoire ?

C'est le seul fruit que je voudrais retirer de tout mon labeur. Il me payera amplement.

Je ne veux pas être cru sur parole. Ce que je désire intensément, c'est que mes études soient examinées avec toute la rigueur que comportent les lois de la critique, comme aussi celles de la logique, du bon sens, de la raison, enfin, illuminée par le flambeau de la foi.

De toute manière, on ne peut nier que le sujet traité soit de la plus haute importance, du plus grand intérêt.

Je propose un Antichrist différent. Ést-il, oui ou non, le vrai ? Je ne décide pas.

La condition présente du monde, l'état de l'Église de Jésus-Christ, qui est celui de Laodicée, ni froide, ni bouillante, sont autant d'avertissements, autant d'urgents appels aux ministres de l'Église à secouer leur indifférence, à ouvrir les yeux, à prendre conscience de la gravité des temps (On peut différer d'avis avec Ben-ara sur tel ou tel détail, tel ou tel point secondaire. Mais sur le fond de la question, comment ne pas être d'accord avec lui ? Si nous lui faussons compagnie, du même coup nous faussons compagnie à l'apôtre Jean quand il affirme, à plusieurs reprises, que l'Antichrist est déjà à l'oeuvre dans le monde (1 S. Jean II. 18 ; 2 S. Jean, 7-8.)

L'apôtre parle, il est vrai, d'un Antichrist qui «doit venir », v. 18. Mais c'est toujours du même Antichrist qu'il s'agit, à l'oeuvre depuis le commencement. Seulement, il aura alors atteint le point culminant de sa puissance, n'étant plus « retenu par le Saint-Esprit remonté au ciel lors de l'enlèvement de l'Épouse, et l'iniquité pourra se déchaîner sur la terre avec une effroyable violence (v. l'Apocalypse, simples entretiens, chap. XVIII). On notera que dans 2 Thess. II, 6-8 le grec emploie deux termes : il dit d'abord au neutre, — ce qui fait obstacle ; et plus loin, v. 8, — celui qui fait obstacle (version de Lausanne), désignant bien une personne — le Saint-Esprit.

CONCLUSION :

1° L'Antichrist est à l'oeuvre depuis le commencement, dans le monde comme dans l'Eglise, perpétrant le «mystère d'iniquité » (S. Luc XVIII, 8 ; 2 Thess. II, 7).

2° L'Evangile a été prêché par toute la terre, en témoignage à toutes les nations, — après quoi, dit Jésus, viendra la fin (S. Matthieu XXIV, 14).

Rien ne s'oppose donc plus à l'enlèvement du corps de Christ. A tout moment, le Seigneur Jésus peut descendre du ciel pour enlever l'Epouse, et, selon sa promesse (S. Jean XIV, 3), la prendre avec lui dans le ciel. Enfant de Dieu, veille, prie, ton Seigneur vient. Maranatha ! — « Amen Viens, Seigneur Jésus ! »

QUATRIEME PARTIE « De nouveaux ciels et une nouvelle terre »

I

Au moment de la venue en gloire et majesté de Jésus, l'Homme-Dieu, le Roi des Rois, venue que nous, croyants, attendons avec certitude, les ciels et la terre actuels seront entièrement détruits et remplacés par de nouveaux ciels et une nouvelle terre où, désormais, la justice habitera. » (2 S. Pierre III, 13.)

Que veut dire cela ? Peut-être, que les ciels et la terre, ou même le monde universel existant, cesseront d'être, qu'ils seront anéantis pour faire place à d'autres ciels, à une autre terre ?

Cela peut être l'opinion de celui qui lit une partie seulement du texte et du contexte.

Il n'est pas douteux que, dans ces conditions ce texte apparaît toujours obscur, difficile, autant par ses expressions extrêmement concises, que par l'emploi des mots. Cependant, en dépit de cette concision, de cette apparente obscurité, celui qui considère l'ensemble avec l'attention nécessaire, découvre facilement son sens propre et naturel.

« De même, dit l'Apôtre, que le ciel et la terre qui existaient avant le déluge universel périrent par la Parole de Dieu et par l'eau, de même le ciel ou les ciels et la terre actuels périront aussi par la même Parole et par le feu. »

Je demande maintenant : « Le ciel et la terre qui périrent par les eaux du déluge au temps de Noé, quels étaient-ils ? Peut-être ces ciels dont parlait, dans son ignorance, l'un des amis de Job, quand il disait : « Peux-tu, comme Lui, étendre les ciels, et les rendre solides comme un miroir d'airain ? (Job XXXVII, 18).

Seraient-ce ces cieux également solides qu'imaginèrent les Chaldéens, les Égyptiens, les Grecs et, d'après eux, les Romains ? Seraient-ce ceux qui, dans le système présent (point mathématiquement démontré), se nomment les cieux, c'est-à-dire tous les corps célestes (soleil, lune, planètes, comètes et étoiles fixes) ? Et, parlant de notre globe, sa matière fut-elle, peut-être, détruite par le déluge des eaux ?

Il paraît absolument certain que ce ne fut ni l'un ni l'autre.

En ce qui concerne les corps célestes, le déluge ne put les atteindre.

Quant à notre globe, les eaux le couvrirent comme elles le submergeaient quand Dieu dit : « Que les eaux qui sont au dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse » (Genèse I, 9).

Mais la matière de notre globe ne périt point pour cela.

Qu'est-ce donc qui a péri ?

A cette question, je ne peux répondre ni plus naturellement, ni plus conformément à la vérité connue, que ceci : Ce qui périt, ce fut tout ce que la terre portait à sa surface. Tous les habitants périrent, hommes et animaux, à l'exception des quelques spécimens de chaque espèce qui furent sauvés dans l'arche de Noé, et à l'exception aussi de la plupart des habitants des eaux. Ce qui périt, ce furent toutes les oeuvres des hommes sur la terre, oeuvres desquelles il n'est rien resté. Ce qui périt, ce fut toute la beauté, la fertilité, la disposition et l'ordre admirables avec lesquels Dieu avait créé la terre pour l'homme innocent, non pour l'ingrat et le pécheur.

Pour ce qui est du ciel, ou des cieux, dont saint Pierre parle aussi, nous dirons que ceux qui existaient avant ce grand événement périrent aussi.

Qu'étaient ce ciel ou ces cieux ?

Selon mon modeste jugement, ils n'étaient ni plus ni moins que l'atmosphère qui entoure notre globe comme une de ses parties essentielles. Cette atmosphère, dans le langage des Ecritures, comme dans celui de tous les peuples du monde, est universellement appelé ciel.

Et comme ce ciel, cette atmosphère, se subdivise en autant de climats différents qu'il y a de peuples, tribus et langues habitant la terre, du nord au sud de sa latitude, comme chacun d'eux en particulier peut donner le nom de ciel à la partie qu'il habite spécialement, il est tout aussi propre et vrai d'appeler cieux, au pluriel, tous les autres climats si divers où habitent d'autres nations.

Dans mon opinion, ces climats, ces différentes parties de l'atmosphère terrestre sont, sans aucun doute, les cieux dont parle saint Pierre, parce qu'il n'y a pas d'autres cieux dont on puisse vraiment dire qu'ils périrent par le déluge. Ceux dont nous parlons périrent ainsi, mais dans le même sens que périt la terre elle-même, c'est-à-dire qu'ils furent altérés, déformés, détériorés, qu'ils furent changés de bien en mal, tout comme il arrive à un homme sain et robuste qui, après une grave maladie, ne semble plus le même qu'auparavant.

Il paraît plus que vraisemblable que, jusqu'au déluge universel, notre globe, avec toute son atmosphère et tout ce que nous appelons la Nature, avait conservé le même état physique qu'au sortir des mains du Créateur.

D'autre part, nous ne connaissons aucun événement, extraordinaire et universel, qui ait été susceptible d'altérer cet état de choses, profondément, du moins. Par contre, nous avons un fondement positif, donné par la remarquable longévité des hommes, longévité qui n'est expliquée par aucune autre raison physique que par l'excellente disposition de la terre et de son atmosphère, Mais, le terrible cataclysme étant survenu, il paraît également certain que tout fut transformé : terre, mer et atmosphère.

Cette altération, ce désordre, ont subsisté jusqu'à nos jours.

Depuis cette transformation, tout a été changé, les eaux occupant une grande partie de ce qui était auparavant un continent unique (ce qui est clair pour un observateur suffisamment éclairé qui étudie l'ordre, la disposition des lies de la mer, des archipels, spécialement) et laissant libre ce qui était précédemment recouvert. Ceci paraît également évident si l'on considère l'infinité des productions marines que l'on rencontre dans des pays très éloignés de la mer.

De même, et pour la même cause générale que nous proposerons en son temps, toute l'atmosphère terrestre fut changée, les divers climats passant généralement de la douceur à la rigueur, de la modération à l'intempérie, de l'uniformité quiète, paisible, à l'inquiétude, au changement presque continu. C'est donc en termes propres, naturels, que l'apôtre parlait lorsqu'il disait : La terre et les cieux qui étaient avant le déluge périrent par la Parole de Dieu et par les eaux. Il ajoutait que les cieux et la terre actuels (certainement très inférieurs à ceux d'autrefois), périront aussi en leur temps, non par les eaux, mais par le feu, et qu'ils seront remplacés par d'autres supérieurs en bonté, en perfection, au physique comme au moral, à ceux présents et à ceux passés.

En résumé, de même que les cieux et la terre actuels sont, en substance, les mêmes que ceux d'avant le déluge, malgré de nombreuses différences dans leur ordre, dans leur disposition, dans leur beauté, dans leurs effets, de même les nouveaux cieux et la nouvelle terre seront, quoiqu'en substance les mêmes que maintenant, infiniment différents des précédents. Ceci me semble la véritable, et même l'unique interprétation que puisse admettre le texte de saint Pierre.

Ceci posé, passons maintenant à une autre observation non moins importante.

Les nouveaux cieux et la nouvelle terre que nous attendons, dit l'apôtre Pierre, nous les attendons selon les promesses de Dieu. Mais ces promesses, où se trouvent-elles clairement, expressément exprimées ?

Si nous étudions soigneusement toutes les Saintes Ecritures, nous ne trouvons que les chapitres 65 et 66 d'Isaïe où il soit fait mention de ce qui vient d'être dit.

Il est vrai qu'au chapitre 21 de l'Apocalypse, il est parlé aussi, magnifiquement, de ces nouveaux cieux et de cette nouvelle terre ; mais, l'apôtre Pierre ne pouvait citer l'Apocalypse

de saint Jean qui fut certainement écrite bien des années après sa mort. De plus, les allusions de saint Jean à toute l'Écriture étant continuelles, il n'est pas douteux que l'Apocalypse rappelle ce passage d'Isaï ; et, puisque ce même passage est le seul où il soit question des promesses de Dieu touchant les nouveaux cieux et la nouvelle terre, il est clair que saint Pierre nous y renvoie aussi.

Il est non moins évident que, pour bien comprendre les textes de saint Pierre et de saint Jean, nous devons d'abord étudier celui d'Isaïe où se trouvent, comme en leur propre source, les promesses de Dieu dont il est question. Celles-ci, de même que tout ce qui précède dans ce chapitre 65, ainsi que dans les seize chapitres précédents, parlent évidemment de la Jérusalem future, comme il est facile de le voir et de le comprendre. Procédons donc à l'examen attentif et impartial de cet instrument fondamental des promesses de Dieu.

Texte d'Isaïe, chapitre 65 : 17 à 25.

« Car je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre ; on ne se rappellera plus les choses passées, et elles ne reviendront plus à l'esprit. Réjouissez-vous, plutôt, et soyez toujours dans l'allégresse à cause de ce que je vais créer ; car je vais créer Jérusalem pour la joie et son peuple pour l'allégresse. Et je me réjouirai de Jérusalem, et j'aurai de la joie au sujet de mon peuple ; et l'on n'y entendra plus ni pleurs ni cris d'angoisse. Il n'y aura plus là de jeune enfant né pour peu de jours, ni de vieillard qui n'accomplisse pas le nombre de ses jours, car ce sera mourir jeune que de mourir centenaire, et comme maudit le pécheur devenu centenaire. Ils bâtiront des maisons et ils les habiteront, ils planteront des vignes et ils en mangeront le fruit, car les jours de mon peuple égaleront ceux des arbres et mes élus perpétueront les oeuvres de leurs mains. Ils ne se fatigueront plus en vain, ils n'enfanteront pas pour une mort subite, car ils seront une race bénie de Jéhovah, et leurs descendants avec eux. Le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion mangera du foin comme le boeuf, et la poussière sera la nourriture du serpent. Il ne se fera ni mal ni dommage sur toute ma sainte montagne, dit Jéhovah. »

Telle est la célèbre prophétie que cite évidemment saint Pierre, quand il dit : Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, selon sa promesse, où la justice habite. » Et c'est également là l'une de ces prophéties que les plus grands esprits ont travestie comme par une véritable torture. Dans leur système, ils ont imaginé deux manières de l'expliquer, ou plutôt de l'éluder. Ces explications, quoique très diverses entre elles, aboutissent au seul point intéressant, celui d'enlever à ces paroles prophétiques, comme à tant d'autres, leur sens propre et naturel, le sens que comprennent exactement ceux qui lisent l'Écriture sans parti pris ni préjugés.

La première explication — ou la première manière d'éluder la prophétie — dit confusément (sans tenir compte des particularités expresses que cette prophétie contient, et sans même les examiner) que ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre commenceront d'exister après la résurrection universelle. A ce moment, toutes choses seront renouvelées ; il n'y aura pas pour les élus de souvenir des premières ; on n'entendra ni pleurs ni plaintes.

Tout cela est bien, tout cela est aussi vrai qu'inutile pour l'instant, et tsars de propos. Et, à l'égard de tant d'autres particularités, expressément annoncées par cette admirable

prophétie, quels sentiments peuvent-ils avoir ? Aucun, sans doute, car elles sont toutes passées sous silence. La seconde explication, très répandue encore parmi les interprètes les plus attachés au sens littéral, est arrêtée par l'impossibilité où l'on se trouve d'accommoder la prophétie entière et son contexte avec la situation de bonheur éternel des saints après la résurrection (La résurrection universelle, non pas la première résurrection. - (N. d. t.)), puisqu'il y est parlé de descendance, de corruption, de mort, de péché, de jeunes, de vieux, de vignes, d'arbres, de lions, de boeufs, de serpents...

On recourt donc à l'allégorie pure, comme au dernier moyen de sauver le système, mais il est vraiment étonnant de voir la manière embarrassée, confuse, obscure, dont des hommes si éminents expliquent (ou n'expliquent pas) ces choses... Le système est sans doute le seul coupable... Maintenant, on demande : Ces choses, que l'on cherche à accommoder avec les prophéties concernant l'Eglise, regardent-elles réellement celle-ci ? Se rapportant à l'Eglise, sont-elles vraies ? Ne sont-elles pas visiblement fausses ? Une prophétie dictée par l'Esprit de Dieu peut-elle annoncer à l'Église, appelée du nom de Jérusalem, des choses qu'il n'y a jamais eu et qu'il ne peut y avoir dans son sein pendant les temps présents ? Ceci, par exemple : « On n'entendra chez elle ni pleurs ni cris » ? Tous ses fidèles enfants vivront de nombreuses années sains et joyeux, comme s'ils mangeaient de l'arbre de vie ? Celui qui bâtira une maison y vivra ? Celui qui plantera une vigne, un arbre, jouira en paix de leurs fruits, sans crainte d'ennemis ? » etc... A chaque pas, dans les Évangiles, nous trouvons, en rapport avec l'Eglise, des promesses diamétralement opposées, et notre longue expérience nous a appris que les promesses de Jésus-Christ à son Eglise et à ses plus fidèles serviteurs se sont toujours réalisées dans toute leur plénitude. Non seulement les misères de la vie humaine, la maladie, la douleur, le dégoût, l'affliction, les pleurs, les cris sont des maux communs à tous les fils d'Adam, mais on doit comprendre que les plus innocents d'entre eux y participeront, les plus fidèles à Dieu, les plus justes, les plus saints ; à tous ceux-là, enfin, s'adressent directement ces paroles de l'apôtre : « Ceux qui vivent pieusement en Jésus-Christ souffriront des persécutions » (2 Tim. III, 12), et celles-ci, de Jésus-Christ : « Le monde se réjouirez, cependant, vous autres, vous serez dans la tristesse (S. Jean XVI, 20). « Si l'on m'a persécuté, vous serez persécutés aussi. » (S. Jean XV, 20).

L'apôtre Pierre, qui entendait sans doute mieux toutes ces choses, cite évidemment cette prophétie d'Isaïe dont nous parlons, et il place ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre, non pas dans l'économie actuelle, mais après la destruction des cieux et de la terre présents, tout comme ces derniers n'ont pris naissance qu'après la destruction des cieux et terre antédiluviens.

Les cieux et la terre à venir ne peuvent donc, ni être métaphoriques, figurés, ni survenir après la résurrection universelle. Car, dans les temps éternels, il ne pourra y avoir ni mort, ni péché, ni nouvelles générations. Il ne sera pas nécessaire de bâtir des maisons, de planter des vignes, toutes choses expressément indiquées dans les promesses de Dieu lui-même. Ces choses sont évidemment réservées pour une autre époque, l'époque de la venue en gloire et majesté du Seigneur Jésus, car il compare lui-même sa venue avec ce qui arriva du temps de Noé. (S. Matt. XXIV, 37).

Aussitôt après cette époque, si terrible pour les cieux et la terre actuels, les promesses de Dieu devront se réaliser pleinement, et ceci se trouve dans le passage en question d'Isaïe,

puisqu'il n'existe réellement dans toute l'Écriture aucun autre passage où soient formulées de telles promesses. Nous devons donc étudier attentivement ce passage sans omettre ou négliger la plus mince circonstance,

D'abord, les temps dont parle le prophète, au chapitre 65, commise dans les seize précédents, sont évidemment des temps prochains et presque contemporains de la venue du Seigneur. Ce sont les temps, dis-je, de la vocation, de la conversion et du rassemblement du « reste » d'Israël.

Après que le Seigneur s'est montré comme inexorable à la prière si fervente que lui adresse Israël au chapitre précédent, après lui avoir répondu durement, après lui avoir reproché son incrédulité, sois ingratitude et toutes ses anciennes iniquités, Dieu se laisse enfin vaincre, il entend la prière, il accueille gracieusement, sinon tout le peuple d'Israël, du moins le « reste », en disant (65, v. 8) : Ainsi parle Jéhovah : « Quand il se trouve du jus, dans une grappe on dit : Ne la détruis pas, car il y a là une bénédiction. Ainsi ferai-je pour l'amour de mes serviteurs, afin de ne pas tout détruire. Je ferai sortir de Jacob une postérité, et de Juda un héritier de mes montagnes ; mes élus le posséderont et mes serviteurs y habiteront. »

Il parle bientôt après du malheureux sort de tous ceux qui n'entendront pas sa voix (lesquels seront au moins les deux tiers). Il tourne ensuite ses yeux vers le précieux « reste » d'Israël, à qui il annonce et promet, du verset 17 à la fin du chapitre, les nouveaux cieux et la nouvelle terre, et toutes les autres choses particulières qui doivent arriver en ces temps, tant à Jérusalem et à Israël que dans tout le reste de l'humanité, c'est-à-dire la quiétude, la sécurité, la justice, la longue vie des hommes, comme dans les temps qui ont précédé le déluge.

En ces temps, personne ne mourra avant l'âge mûr, dit Isaïe. Si quelqu'un meurt à cent ans, on dira qu'il est mort jeune, et si, à cet âge, il meurt dans le péché, il sera maudit, alors comme maintenant, et comme il est nécessaire qu'il le soit en tout temps.

De cela, on déduit manifestement que, malgré tant de justice, tant de connaissance du Seigneur (dont toute notre terre sera inondée en cet heureux temps), il pourra se trouver des pécheurs, car les hommes seront aussi libres, alors, qu'ils le sont maintenant, tous pourront faire un plein usage, bon ou mauvais, de leur libre arbitre. Les pleurs et les cris, qui sont si fréquents maintenant dans toutes les classes de d'humanité, ne s'entendront plus, ou ne s'entendront que rarement, en ces temps heureux. Il n'arrivera pas, alors, ce qui est si souvent arrivé dans les siècles précédents, c'est-à-dire que des maisons ou des vignes seront injustement acquises, soit par spoliation, soit par droit de conquête. Les jours de mon peuple, poursuit le Seigneur, seront égaux, ou supérieurs en nombre, à ceux de l'arbre qu'il aura planté, et il verra vieillir devant ses yeux le travail de ses mains.

Il est vrai que toutes ces choses, et d'autres plus difficiles à énumérer en raison de leur prodigieuse abondance, sont dites expressément et directement de la Jérusalem future et du précieux « reste » du peuple juif. Mais, par de nombreux autres passages de la Sainte Écriture, et d'Isaïe même, on voit clairement que le « reste » de tous les autres peuples, tribus et langues, participera très abondamment à tous ces biens naturels et surnaturels, qui n'étaient, tout d'abord, promis qu'au « reste » du peuple d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

II

Il paraît plus que probable que notre terre n'a aujourd'hui, ni la configuration, ni la situation qu'elle eut depuis la Création jusqu'à l'époque du déluge universel.

Cette si importante affirmation peut facilement être prouvée par l'aspect actuel du globe, ainsi que par de multiples observations faites tous les jours dans la nature.

Ces remarques sont bien plus curieuses encore si on les rapproche de ce que nous dit la Sainte Ecriture.

D'abord, selon l'Ecriture, avant de créer aucun être vivant, alors que la terre était encore dans le chaos et vide, alors que les eaux la recouvraient entièrement (et elles étaient en quantité plus que suffisante pour cela), Dieu divisa ces eaux en deux parties — égales ou non — dont l'une, la plus importante peut-être, s'éleva dans les airs sous forme de vapeur, et se répandit dans tout ce que nous appelons l'atmosphère terrestre, mais sans cesser pour cela d'appartenir à la terre elle-même. Cette diffusion de la vapeur d'eau s'effectua, non seulement dans la zone que peuvent atteindre les oiseaux du ciel ou les nuages visibles (ce que l'historien sacré semble appeler « l'étendue au milieu des eaux, qui sépare les eaux des eaux »), mais encore beaucoup plus loin dans le firmament (Dans ce que nous appelons la stratosphère.), dont la hauteur et les limites sont encore à peu près inconnues à ce jour. L'autre partie des eaux, restée liquide, fut rassemblée dans un espace déterminé du globe, qui fut appelé abîme, laissant le surplus de la terre libre et en état d'être habité (Genèse 1, 9 et 10). Il n'y a aucune raison de dire ou de supposer que ce lieu déterminé par Dieu, comme étant réservé aux eaux inférieures, fut abandonné naturellement par elles avant le déluge. Il n'y en a pas davantage de penser que cet abandon fut provoqué par quelque extraordinaire accident, dont il ne serait fait mention ni par l'histoire sacrée, ni par aucune des fables égyptiennes ou grecques.

Ce que nous pouvons croire ou affirmer, avec beaucoup de prudence cependant, c'est que les eaux inférieures se conservèrent jusqu'au déluge de Noé, sans aucun changement notable, et dans le lieu même que Dieu leur avait assigné dès le commencement.

Ceci admis, observons maintenant le relief actuel de notre terre, qui est habitée, non seulement de nos jours, mais depuis les temps les plus reculés.

Cet aspect actuel de la surface du globe, et toutes les découvertes faites par les chercheurs, nous obligent à croire (sans pouvoir raisonnablement en douter) que les eaux de la mer ont occupé en des temps très anciens, sinon toute la terre actuellement sèche, du moins une grande partie. Elles l'ont occupée, non pas momentanément, mais pendant de nombreux siècles. Pourquoi cela ? Parce que partout, ou presque partout, sur la terre habitable, on trouve à chaque pas des restes, des traces, claires, palpables, d'animaux marins. On trouve ces traces, non seulement au niveau du sol ou sous une faible épaisseur de terre, mais

jusqu'à 60 ou 80 pieds de profondeur, davantage même. Et cela sur les collines, sur les montagnes, comme dans les vallées.

Du rapprochement de cette origine certaine, indéniable, de notre terre, avec l'histoire sacrée, il résulte légitimement la conclusion évidente que notre globe n'est pas actuellement tel qu'il fut dans les premiers temps de sa jeunesse. Par conséquent, il a dû survenir, à une époque lointaine, un accident extraordinaire, un bouleversement universel qui modifia entièrement son aspect, qui obligea les eaux liquides à changer de place, qui découvrit le fond de la mer et recouvrit le sec, qui forma de nouvelles mers, de nouvelles rivières, de nouvelles vallées, de nouvelles collines, de nouvelles montagnes, qui fit, en un mot, une nouvelle terre très différente de ce qui avait été jusqu'alors.

Malgré toute la peine que se donnent les philosophes, cet événement ne peut être que le déluge universel, dans lequel, comme le dit Pierre, le monde d'alors périt, noyé dans l'eau », et, comme le dit le Christ lui-même, le déluge vint et les emporta tous » (S. Matt. XXIV, 39).

La même cause générale modifia aussi, nécessairement, tout l'aspect du ciel. Je veux dire que cette cause changea, non seulement l'ancien ordre, l'ancienne disposition du soleil, de la lune, de tous les corps célestes par rapport à la terre, mais encore l'ancien ordre, l'ancienne disposition, l'ancienne constitution de notre atmosphère.

Quelle fut cette cause générale ?

Il me semble, à moi, que ce ne fut pas la rencontre fortuite de notre globe avec quelque comète, ainsi que l'ont admis comme possible, et même naturel, un grand nombre de savants contemporains (comme s'ils connaissaient tous les ressorts de l'admirable machine qu'est l'univers). Non, il faut voir là la main omnipotente et savante du Créateur, du Gouverneur de toute la machine.

Indigné contre la terre, qui était corrompue à l'extrême, et pleine de violence, il la fit se déplacer subitement d'un pôle par rapport à l'autre. Je veux dire qu'il inclina l'axe terrestre de vingt-trois degrés et demi, dirigeant ainsi l'une de ses extrémités vers l'étoile que nous appelons « polaire », et l'autre extrémité vers la queue de la Petite Ourse ».

Cette subite inclinaison de l'axe terrestre devait être immédiatement accompagnée de deux conséquences inévitables.

D'abord, tout ce qui habitait la surface du globe, aussi bien liquide que solide, devait perdre l'équilibre.

Ensuite, tout devait être plongé dans un désordre, dans une confusion aussi horribles qu'universels, tout devait se transformer, tout devait se confondre, toutes choses devaient tomber les unes sur les autres, se mélanger, faisant ainsi jaillir, comme dit l'histoire sacrée, les sources du grand abîme (Genèse VII, 11), la mer dépassant aussi ses limites et déversant ses eaux sur ce qui était alors la terre sèche.

Peut-être, dira-t-on (et on le dit, en effet, beaucoup, sur un ton de triomphe contre Moïse), que toutes les eaux existant sur notre globe ne seraient pas suffisantes pour tout recouvrir,

de manière à dépasser de quinze coudées les montagnes les plus élevées, ainsi que le dit l'historien sacré (Genèse VII, 20). Dans ce cas, on ne remarque pas tout ce qui est rapporté dans le récit du déluge. Non seulement il est dit, en parlant des eaux liquides qui se trouvent sur notre globe, que « furent ouvertes les sources du grand abîme », mais on ajoute aussi, comme l'une des causes principales du déluge : « les cataractes des cieux furent ouvertes, et il y eut de la pluie sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits » Genèse VII, 11).

Que signifient ces dernières paroles ?

Je ne me préoccupe pas, en ce moment, de ce que d'autres ont dit ou pensé sur ce sujet particulier. Comme il s'agit d'une opinion personnelle, lorsqu'on examine seulement la manière et non la substance de ce que dit l'histoire sacrée, chacun est libre de penser à sa façon et de proposer son idée aux personnes intelligentes.

Je pense donc, personnellement, que ce que le chapitre de la Genèse appelle « les cataractes des cieux » n'est autre chose que ce que le chapitre 1 appelle « l'étendue au milieu des eaux ». Je me le représente comme une sorte de digue, comme une limite précise, posée par Dieu à l'atmosphère même de notre globe, afin que les eaux inférieures (c'est-à-dire celles qui s'évaporent et se condensent continuellement dans la partie inférieure, et plus dense, de l'atmosphère), ne s'élèvent pas plus haut, et aussi, que les eaux supérieures, extrêmement diffusées, parce qu'elles occupent un espace incomparablement plus étendu, ne puissent tomber sans un ordre exprès du Créateur. Cette « étendue », au milieu des eaux, ces cataractes du ciel, qui séparent les eaux supérieures des inférieures, restent absolument fermées, comme elles le sont actuellement, jusqu'au déluge universel.

Mais à ce moment, elles s'ouvrirent par ordre de Dieu. Les eaux supérieures tombèrent par leur propre poids et aidèrent les eaux inférieures à recouvrir entièrement tout notre globe, comme elles le submergeaient au commencement, avant que Dieu séparât les eaux des eaux. C'est tout ce que dit l'histoire sacrée.

Ceux qui ont cru que l'« étendue » qui sépare les eaux est le firmament du ciel, c'est-à-dire cet immense espace occupé par les étoiles fixes, se sont certainement trompés.

Il n'est pas possible, dans l'ancien système céleste, de concevoir d'autres hypothèses. La mauvaise physique entraîne si souvent la fausse compréhension de la Sainte Écriture...

La seconde conséquence immédiate de l'inclinaison de l'axe terrestre (de laquelle nous parlerons plus loin), fut que la ligne équinoxiale, qui s'était jusque-là confondue avec l'écliptique, se sépara de celle-ci et que cette dernière coupa la ligne équinoxiale en deux points diamétralement opposés que nous appelons « noeuds », c'est-à-dire au premier degré du Bélier et au premier degré de la Balance (D'éminents savants ont partagé cette opinion : Burnet, Alessandro Alessandri... Lire l'article sur le Déluge, du pieux et savant auteur du Dictionnaire de la Bible, J-A. Brut. Non moins intéressant est le Discours sur les révolutions de la surface du globe, de Cuvier. - (N. d. t.)).

Il en résulta que notre globe ne regarda plus directement le soleil par son équateur que deux jours par an, le 21 mars et le 22 septembre, et qu'il présente, pendant tous les autres jours de l'année, de nouveaux points de sa surface aux rayons directs de cet astre. Et, de cela

quelles furent les conséquences ? Ce fut nécessairement la formation des quatre saisons que nous appelons : printemps, été, automne, hiver, saisons qui ont été, sont et seront l'une des principales causes de la ruine de la santé de l'homme. Elles sont comme un châtiment universel qui a réduit le nombre de nos jours et qui les a rendus très pénibles, insupportables presque.

Ces quatre saisons n'existaient donc pas avant le déluge ? — Non... selon ce que je pense, et selon ce que quelques savants et pieux auteurs ont pensé avant moi...

Il est vrai que beaucoup d'autres n'ont pas voulu adopter cette opinion parce qu'il leur semblait que le monde devait avoir toujours été ce qu'il est aujourd'hui ; mais il est vrai aussi que les raisons qu'ils opposent sont faibles, obscures, vagues, pouvant parfois prouver le contraire de ce qu'ils avancent. Comme il s'agit ici d'une question physique, de supposition pure, il n'y a aucun mal à adopter telle opinion ou telle autre.

Pour moi, je crois qu'avant le déluge, il n'y avait pas ces quatre saisons qui sont actuellement notre tribulation, notre ruine ; mais que, au contraire, notre globe jouissait d'un perpétuel équinoxe.

Dans cette hypothèse (que je ne peux ni ne veux prouver, parce que ce serait au-dessus de mes forces et en dehors de mon sujet), tout est facile à comprendre, et il me semble que je comprends tout, aussi bien les observations des naturalistes que ce que je lis dans les Ecritures.

Selon cette hypothèse, il n'y avait pas dans ces temps, et il ne pouvait pas y avoir, de vents violents, d'ouragans ; il ne pouvait naturellement pas y avoir de nuages rendus obscurs par le concours de vapeurs, d'émanations de toutes sortes ; il n'y avait ni frottements, ni chocs provoqués par les sautes de vents, ni étincelles électriques. Par conséquent, il n'y avait ni ces pluies violentes, torrentielles, ni ces tempêtes, ni ces coups de tonnerre, toutes causes de tant de frayeur, de tant de dommages, de tant de ruines, aussi bien parmi les habitants de la terre que parmi les oeuvres de leurs mains.

De là il résultait, il devait tout naturellement résulter, que les refroidissements, les épidémies, les maladies de toute espèce, actuellement innombrables, étaient alors ou en petit nombre ou inconnues ; que les hommes, et aussi les animaux, vivaient naturellement dix ou douze fois plus longtemps qu'à l'heure actuelle ; qu'ils mouraient seulement de vieillesse, après avoir vécu sains et robustes, les uns 700, les autres 800, et certains même 900 ans, et plus, ainsi que le dit l'histoire sacrée, qui est l'unique histoire authentique que nous possédions de ces temps.

Revenons maintenant un peu en arrière. Dans le passage déjà cité, saint Pierre dit expressément que l'ancien monde périt submergé par l'eau et que celui-ci périra par le feu. De cela, on déduit légitimement, d'abord, que le monde présent (Le monde, la « figure de ce monde », ce que saint Jean nous commande de détester : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie ; tous les royaumes du monde avec leur gloire... (S. Matt. IV, 8-10), et dont Satan est le prince. C'est de ce « monde » que parle l'apôtre Pierre. - (N. d. t.)) périra par le feu de la même manière et dans le même sens que l'ancien périt par l'eau.

Ensuite que, de même que l'ancien monde ne périt pas dans sa matière constitutive, mais seulement par accident, c'est-à-dire qu'il fut horriblement déformé, changé de bien en mal, et qu'il apparut après le déluge tel qu'un monde nouveau, très différent de l'ancien, comme apparaît un homme après une grave maladie, de même le monde actuel ne périra pas davantage dans sa substance. Il sera changé de mal en bien, il recouvrera par ce moyen son ancienne santé, il apparaîtra (peut-être avec de grandes améliorations) pourvu de toute la beauté, de toute la perfection qu'il avait au sortir des mains du Créateur.

Cela sera parce que le nouveau monde que nous attendons doit être incomparablement meilleur que le monde présent, et non seulement au point de vue moral, mais aussi au point de vue physique et matériel. Il sera meilleur au moral, parce que la justice y habitera, chose qui ne peut vraiment pas être dite du monde présent, et encore moins de l'ancien. Il en sera de même du physique, du matériel, parce que, ce nouveau monde, nous l'attendons selon les promesses de Dieu, et parce que ces promesses, formulées seulement au chapitre 65 d'Isaï, parlent expressément, clairement, de bonté morale, mais aussi de bonté physique, matérielle (Et ceci est confirmé, aussi admirablement que simplement, par le passage de Romains VIII, 19 t, 24. Le soupir de la création aura enfin cessé. - (N. d. t.)).

Dans mon système, il apparaît que ce grand changement doit commencer comme, au temps de Noé, commença l'autre. (S. Luc XVII, 6-28 ; S. Matth. XXIV, 37-40). Je veux dire qu'il sera provoqué par la remise de l'axe terrestre à la place qu'il occupait avant le déluge ou, ce qui est la même chose, par la réunion de l'écliptique et de l'équateur.

Sans cette assimilation, de même qu'il ne peut y avoir un perpétuel équinoxe, de même ne peuvent être supprimées les quatre saisons, ennemies perfides et implacables de la santé humaine. Si cette condition n'est pas remplie, on conçoit bien difficilement une félicité digne d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux, on ne voit pas comment pourraient devenir naturellement, sans danger continu, les longues vies humaines qui prirent fin avec le déluge, on ne voit pas davantage comment pourraient arriver tant d'autres admirables, magnifiques choses qu'on lit fréquemment dans les Prophètes de Dieu sur cette félicité naturelle, accompagnée de la justice. Au contraire, si le perpétuel équinoxe règne de nouveau sur la terre, si les quatre saisons ennemies sont disparues pour toujours, il est très facile de concevoir que cette heureuse transformation atmosphérique concourra admirablement au bonheur universel (On pourrait penser que Ben-Ezra surestime un peu trop les conséquences naturelles et la portée générale du redressement de l'axe de la terre par rapport à l'écliptique. Ces conditions heureuses, morales, sociales et autres, de l'humanité nouvelle sur la terre physiquement transformée, dépendront ayant tout de deux facteurs principaux : En ce temps, le Christ régnera effectivement sur l'humanité ; ensuite, l'impossibilité où se trouvera Satan, prince actuel de ce monde, de nuire aux hommes, du fait qu'il aura été enchaîné (Apoc. XX, 1-4). Telle est bien la conviction de Ben-Ezra, exprimée dans la suite de son ouvrage. Il croit avec nous que la malédiction prononcée contre la terre (Genèse III, 17) sera levée et la prophétie de Romains VIII, 20-25 accomplie. - (N. d. t.))

Et tout d'abord, ce qui se comprend, ce sont les terribles prédictions relatives au Jour du Seigneur, qui se trouvent à chaque pas dans les Prophètes, dans les Psaumes, dans les Evangiles, dans les écrits des Apôtres, dans l'Apocalypse. Toutes ces prédictions concordent entre elles et, tout aussi parfaitement, avec notre hypothèse. On peut facilement se faire

une représentation de cette concordance : Il suffit d'imaginer que ce redressement de l'axe terrestre se produise de nos jours. Imaginons encore que, placés à une certaine hauteur, nous observions avec de bons télescopes tout ce qui se passerait alors ici-bas. Dans cette conjecture, que nous supposons subite, tous les phénomènes annoncés par les Ecritures de Vérité doivent se produire naturellement :

1° Notre globe, se mouvant de pôle à pôle, change réellement de place. C'est ce qu'on lit dans Isaïe XIII, 13 : « Je ferai trembler les cieux, et la terre changera de place au jour de la colère de Jéhovah. » Lire aussi Isaïe XXIV, 17 à 20.

2° La terre se mouvant violemment de pôle à pôle, ses habitants croient que les cieux (ou tous les corps célestes, soleil, lune, planètes et étoiles) se déplacent avec la même violence, la même rapidité, en sens contraire. Cette illusion est aussi fréquente que naturelle. C'est ce qu'on lit dans le texte de saint Pierre, si souvent cité : « Les cieux passeront avec un grand fracas. » C'est ce qu'on lit dans l'Apocalypse, VI, 14 : « Le ciel se retira comme un livre qu'on enroule. »

3° La terre se mouvant d'un pôle à l'autre, toute notre atmosphère se trouble, s'obscurcit horriblement. Ce trouble, aggravé par tant de particules hétérogènes flottant dans l'espace, nous enlève la vision nette des corps célestes, comme le font les nuages actuels, mais d'une manière insolite et infiniment plus affreuse, qui, sans nous cacher les corps célestes, nous les laisse apercevoir, noirs, pâles, couleur de sang, produisant sur notre sol une autre sorte d'obscurité, très semblable aux ténèbres d'Égypte. C'est ce qui est annoncé dans Isaïe L, 3 : « Je revêtirai les cieux d'obscurité et je les couvrirai d'un sac. » C'est ce qui est également prédit dans Zacharie XIV, 7, et Sophonie. C'est ce qui est annoncé dans S. Luc XXI, 25 : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles. » C'est ce qui est annoncé dans l'Apocalypse VI, 12 : « Le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière parut comme du sang. »

4° La terre se mouvant violemment d'un pôle à l'autre, toutes choses se trouvant sur sa surface perdent leur équilibre, elles tombent les unes sur les autres d'une manière confuse et irrémédiable, tout comme il arriva aux jours de Noé. C'est ce qui se lit dans l'Apocalypse XVI, 18 à 21 : « Il y eut un tremblement tel que jamais, depuis que l'homme est sur la terre, il n'y eut tremblement de terre aussi grand..., et les villes des nations s'écroulèrent, et toute île disparut, et l'on ne retrouva plus de montagnes. »

5° La terre se mouvant d'un pôle à l'autre, les eaux de la mer perdent aussi leur équilibre. Elles se soulèvent, se troublent, se déversent sur bien des lieux qui sont actuellement terre sèche, et épouvantent par leurs horribles mugissements, même ceux qui se trouvent éloignés de ses bords. C'est ce qui est annoncé expressément dans saint Luc XXI, 25-27 : « Et sur la terre, il y aura de l'angoisse chez les nations qui ne sauront que faire au bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de terreur dans l'attente de ce qui surviendra pour la terre ; car les puissances des cieux seront ébranlées. »

Il n'est pas à craindre qu'il survienne sur notre terre un autre déluge comme celui de Noé. Pour celui-ci, ainsi que nous l'avons déjà dit, il ne suffisait pas que les sources du grand abîme fussent rompues ; il fut nécessaire que les cataractes du ciel fussent ouvertes ; cela n'arrivera plus, selon la promesse expresse de Dieu lui-même.

6° La terre se mouvant violemment d'un pôle à l'autre, non seulement toute l'atmosphère se trouble, s'obscurcit par la multitude des vapeurs et exhalaisons de toute espèce, ainsi que nous l'avons vu dans la troisième conséquence, mais encore toutes choses s'entremêlent, s'entrechoquent les unes contre les autres, elles excitent par leur frottement le fluide électrique et produisent, par conséquent, une multitude d'éclairs qui consomment et convertissent en cendres la plus grande partie des hommes et toutes les oeuvres de leurs mains.

C'est ce qui est annoncé fréquemment dans les Écritures. Psaumes XVIII, 13 et 14 ; Psaumes XCVII, 2 et 3.

C'est ce qui se lit dans S. Matt. XXIV, 29, où il est écrit : « Les étoiles tomberont du ciel. » Ces paroles, comme tant d'autres si nombreuses, ne peuvent, selon moi, avoir un autre sens réel. Enfin, c'est ce qu'on lit dans l'Apocalypse VI, 13 : « Les étoiles du ciel tombèrent vers la terre, comme les figues vertes tombent d'un figuier secoué par un grand vent. » Par crainte de ces étoiles métaphoriques, les hommes les plus courageux se cachèrent dans les souterrains, dans les caves, dans les antres des rochers auxquels ils dirent : « Tombez sur nous et dérobez-nous à la face de Celui qui est assis sur le trône et à la colère de l'Agneau, car il est venu le grand jour de sa colère, et qui peut subsister ? »

Ce feu, qui est annoncé tant de fois par les Écritures pour le terrible jour de la venue du Seigneur ne peut pas être, selon l'Écriture même, un feu universel inondant tout notre globe comme l'inondèrent les eaux de Noé, ce ne peut être un feu qui consume la terre et la réduise en cendres et en fumée, comme tant d'écrivains l'ont pensé. Cette idée, reconnue manifestement fautive, ne repose sur aucun autre fondement que sur le texte de saint Pierre, incompris, parce qu'insuffisamment examiné. Ce texte doit être expliqué par des centaines d'autres textes avec lesquels il n'est pas possible qu'il soit en contradiction. Quel pourrait être un feu universel, qui embraserait et consumerait indifféremment toutes les choses de notre globe et notre globe lui-même, lorsque l'Écriture dit expressément que la terre, avec une certaine partie de l'humanité, restera vivante et indemne » ?

En résumé, selon toutes les Écritures, le jour du Seigneur sévira uniquement contre les ennemis déclarés de Dieu. Il est vrai que ceux-ci seront, dans ces temps, le plus grand nombre, presque la totalité des humains, ainsi qu'il est relaté dans toute le phénomène de l'Antichrist. Cette vérité se trouve invariablement dans toutes les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Voici quelques-uns de ces passages, spécimens de beaucoup d'autres : Isaïe XIII, 9 à 11 ; Jérémie XXX, 23 et 24 ; Malachie IV, 1 et 2 ; Sophonie I, 14-18.

Ce grand et terrible jour, dont nous ignorons d'ailleurs la durée, étant enfin terminé, l'horrible tempête étant passée, les impies et les pécheurs étant exterminés, l'équateur et l'écliptique occupant une même ligne, l'atmosphère étant purifiée, l'air étant éclairci, les eaux de la mer étant rassemblées dans le lieu qui leur aura été assigné, il doit nécessairement apparaître bientôt une nouvelle terre, de nouveaux cieux, très différents de ce qui est actuellement, tout comme, après le déluge, apparut ce qui existe aujourd'hui, totalement différent du monde précédent.

Une nouvelle terre, une nouvelle atmosphère, de nouveaux climats, et aussi un nouveau ciel, un nouvel aspect du ciel sidéral, doivent apparaître, mais tout cela doit être au moins aussi bon qu'il le fut en son état primitif.

Je dis: au moins, parce qu'il me paraît possible et même extrêmement vraisemblable que, par respect et pour l'honneur d'une personne d'une infinie dignité, telle que l'Homme-Dieu, par qui et pour qui toutes choses furent créées (Héb. II, 10), tout soit amélioré, renouvelé, sur notre globe, en donnant à ce dernier, dans l'ordre naturel (comme il lui est dû dans l'ordre spirituel et moral), un nouvel et sublime degré de perfection. Tout cela est en concordance avec ce que dit l'apôtre Paul, dans Ephésiens I, 9 : « ...nous découvrant le mystère de sa Volonté, selon le libre dessein que s'était proposé sa bonté, lorsque la plénitude des temps serait accomplie, à savoir, de réunir toutes choses en Jésus-Christ. »

Le siècle présent est achevé, et le jour des hommes est arrivé à sa fin.

Voici la consommation du siècle dont il est tant parlé dans les Écritures, et spécialement, dans les Évangiles.

Voici l'aurore du jour clair du Seigneur, et, avec lui, le commencement du siècle heureux dont on parle beaucoup plus et avec autant, sinon plus de clarté.

Ici, commence à se manifester sur notre terre ce règne de Dieu dont nous avons tant de fois demandé la venue.

Ici, commence la révélation de Jésus-Christ et le jour de sa puissance dans les splendeurs des Saints.

Ici, commence la révélation des Fils de Dieu, lesquels ne sont autres que les Saints qui viennent avec le Christ, ressuscités, partageant son règne, et sur le grand mystère desquels on peut consulter l'apôtre saint Paul (et il serait bon de le consulter bientôt) dans tout le chapitre VIII de l'Épître aux Romains.

Ici, commencent les mille ans de saint Jean, au début desquels doit arriver en premier lieu l'enchaînement du diable, avec toutes les circonstances expressément décrites au chapitre XX de l'Apocalypse.

Ici, après l'ouverture du Testament nouveau et éternel du Père, par lequel il constitue le Fils (en tant qu'homme) héritier de l'univers préalablement débarrassé de toute principauté, de tout pouvoir sataniques, et toutes choses étant assujetties à cet Homme-Dieu, ici, il commence à régner vraiment, à exercer son jugement, son pouvoir, qui est absolu, mais plein de science, d'équité et de bonté.

Ici, commence à se manifester sans retard le grand, l'incompréhensible mystère du Verbe de Dieu, de l'unique Fils de Dieu, Dieu lui-même fait homme.

Ici, en un mot, on commence à voir, à connaître avec plus de clarté, la fin directrice de toute vision, de toute prophétie.

Comme cette nouvelle terre et ces nouveaux cieux, dans lesquels nous sommes arrivés en esprit, comportent beaucoup de nouveaux événements, de nouveaux mystères appropriés à un siècle absolument nouveau, il ne nous est pas possible de les envisager tous en même temps.

Nous devons donc étudier séparément, sinon tous ces nouveaux mystères, du moins quelques-uns des principaux, de manière à pouvoir en déduire légitimement une infinité d'autres.

Privas. — Imp. L. Voile. — 1963

Numérisation Albert Hofmann.

OCR et mise en forme Yves PETRAKIAN 2010.

En Dépôt

Mademoiselle M. BRUNISHOLZ
Bonne-s-Menoge (H.-S.)
